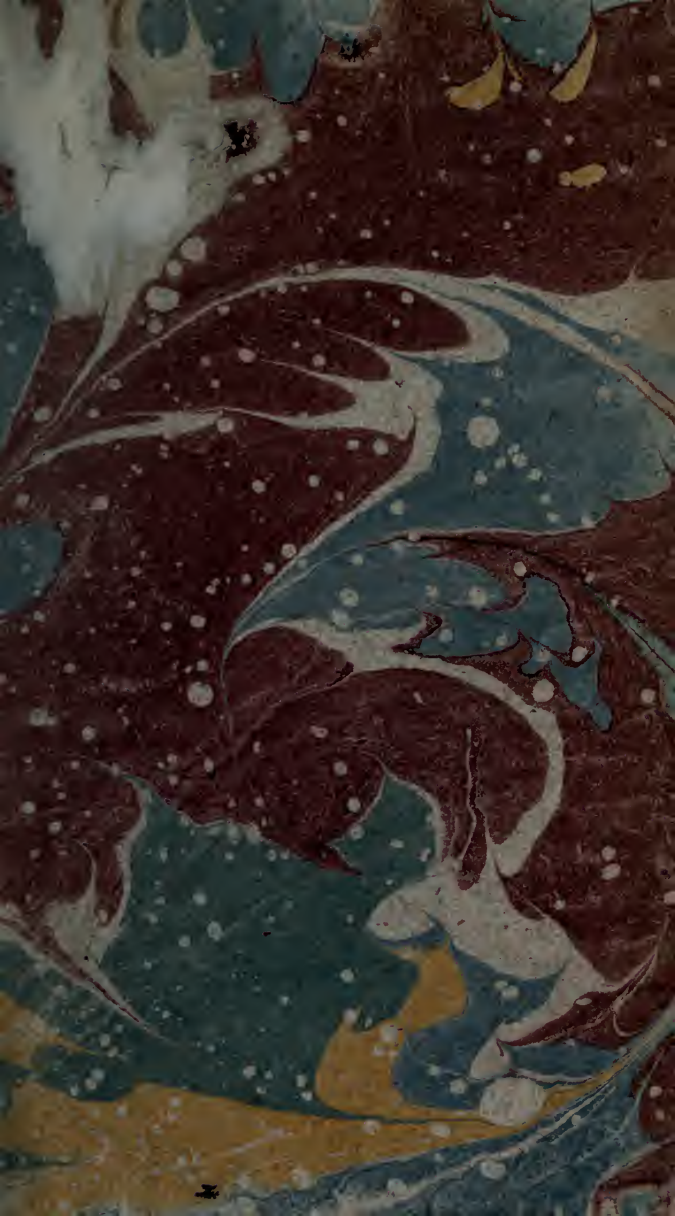


MEMOIRES POSTHUMES DU COMTE DE D...B...

AVANT SON RETOUR A DIEU,

Fondé sur l'experience des Vanités humaines.

Par M. le Chevalier DE MOUHY

PREMIERE PARTIE.

PQ
2013
M68

A PARIS,

Chez PIERRE RIBOU, vis-à-vis la Comedie Françoise, à l'Image S. Loüis.

M. DCC. XXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

PQ
2013
M65M47

A MONSIEUR

MONSIEUR

LE COMTE D***

MONSIEUR,

L'amitié dont vous m'honorez, me paroît d'un ſi grand prix, &

flatte ma vanité à un tel point, que je desirerois que tout le monde sçût que je la préfere aux avantages les plus seduisans, & que je me fais une gloire de la meriter de plus en plus. Que le jour fortuné qui m'a procuré votre aimable connoissance, est heureux, & que sur ce préjugé je dois fonder de beaux jours ! Quelle obligation n'ai-je point à l'aimable personne à qui je suis redevable de cette felicité ! De fatales experiences m'avoient rebuté du commerce des hommes ; solitaire au milieu de Paris, je les évitois. J'avois resolu de

ne

ne plus me mettre dans le cas de gémir de la fausseté du cœur humain. En proïe à mes réflexions, je ne connoissois plus d'avantage que celui qui donne la paix de l'ame : mais je n'avois pas l'honneur de vous connoître, MONSIEUR. *De quelle surprise n'ai-je point été frappé, lorsque j'ai trouvé en vous ce que je cherchois depuis si long-tems & que je m'étois persuadé de ne trouver jamais ! Je ne parle point des sentimens ordinaires ; ils sont attachés à une naissance comme la vôtre. Mais où voit-on ce desintéressement*

parfait ? ce desir (mobile de toutes vos actions) d'obliger, & de vous y livrer avec une cordialité si vehemente, que les affaires des autres marchent souvent avant les vôtres, & qu'on ne vous voit veritablement gai que lorsque le jour a été employé à faire du bien ? Semblable à Titus, les délices de Rome, vous regretez les momens qui ne sont pas marqués par des bienfaits ; vous quittez tout pour les remplir selon cette noble inclination. Et que quittez-vous ? Ce qui seul est capable de vous rendre heureux. Se sacrifier soi-

même, pour ainſi dire, pour l'avantage du prochain, eſt une vertu bien rare & bien peu imitée, & vous la faites briller avec ſplendeur. Que j'aurois une vaſte carriere à remplir, ſi je décrivois toutes celles dont vous êtes-pourvu ! Je ne dirai pas avec cette modeſtie feinte d'Auteur, que ma plume eſt trop foible pour en faire l'analiſe : au contraire, je me ſens échauffé d'un zele ſi vif & ſi impetueux, que j'imagine que ſi (en écrivant) j'en étois animé, je le ferois en Dieu. Mais je mets un frein à cet antou-

ſiaſme ; la modeſtie & l'aimable ſimplicité que vous ne perdez jamais de vûë, s'offenſeroient des vaines oſtentations qui décorent une Epitre. Je me tais, & d'un ton timide je recommande à l'amitié dont vous m'honorez, les Memoires *que vous m'avez permis de vous dédier. Heureux, ſi ce foible hommage peut vous perſuader que ſi j'ambitionne de faire des progrès dans la carriere épineuſe de l'eſprit, ce n'eſt que pour me rendre plus digne des bontés que je crains toujours de ne pas aſſez mériter.*

J'ai l'honneur d'être avec les sentimens les plus vifs,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

LE CHEVALIER DE MOUHY.

PRE'FACE.

IL y a trois ans qu'étant au Palais Royal, assis sur le banc des Nouvellistes, un Homme assez délabré vint s'asseoir à côté de moi. J'achevois de lire ce qui a paru de *Cleveland*; & ma curiosité piquée me faisoit enrager contre l'Auteur, de ce qu'il me laissoit ainsi en suspens. A quoi sert, m'écriai-je sans faire attention qu'on m'écoutoit, d'intereſſer le Lecteur, & puis de le planter là? On ne devroit pas tolerer une pareille façon d'écrire; elle devroit même être défenduë, comme contraire à la santé. Il y a des gens comme moi, par exemple, dont l'impatience est extrême. Or est-il que tout mouvement qui agite est passion, & qu'il n'y

en a aucune qui n'irrite la bile, & cela étant, qui ne dérange le corps humain. Il eſt donc épouvantable qu'un Auteur faſſe courir ce riſque à ceux qui liſent ſes Ouvrages; & aſſurément je veux employer des amis, pour qu'il ſoit défendu dorenavant à Meſſieurs les Libraires de ſe charger de Manuſcrits qui ne ſoient point achevés. JESUS-MARIA! s'écria l'Homme qui étoit à côté de moi, ſur ce pied je ſuis ruiné; il faut donc que j'aille à l'Hôpital?

Le ton expreſſif avec lequel l'Inconnu prononça ces mots, m'étonna. Je me tournai de ſon côté, & je l'examinai avec des regards curieux. Son habit, autrefois noir, griſonnoit de poudre ou de vieilleſſe; une perruque aurore, & d'un volume ſurprenant, ſembloit être entée ſur les deux plus prodigieuſes épaules que j'aye vû de ma vie. Sa phiſionomie étoit écraillée, & il ſembloit que chacun de ſes traits avoit été formé

par un Etre different, tant ils étoient diſſemblables à eux-mêmes. Ses yeux étoient faits pour être grands, mais ils étoient ſi guindés par les chairs, qu'ils en étoient retreſſis, auſſi-bien que le reſte du viſage; & il ſembloit que ſes joües avoient été deſſechées au ſoleil pour les preſerver de la corruption, tant elles étoient luiſantes & ratatinées. Le reſte de ſa figure n'étoit pas extraordinaire, à la reſerve d'un pied qui pouvoit hardiment ſervir au plus grand des Gardes du Roi de Pruſſe, & qui appartenoit cependant au plus petit de tous les hommes.

Je baiſſai les yeux après cet examen; & la miſere qui ſembloit accompagner toutes ces choſes, m'attendrit & me fit ſoupirer, par une compaſſion naturelle que j'ai des maux que ſouffre mon prochain. Peut-être, me diſois-je en moi-même, cet homme eſt-il dans le beſoin, & qu'il n'oſe le faire apper-

cevoir. Je faisois cette réflexion, lorsque l'Inconnu m'interrompit en me tirant la manche. Monsieur, me dit-il, je vous demande grace au sujet du crédit que vous voulez employer contre les Auteurs de premiere Partie ; je suis dans le cas, par un Manuscrit qui m'a été donné : je compte sur lui pour me tirer de beaucoup d'embarras, & je serois perdu si on le refusoit à l'impression. Mondieu, Monsieur, répondis-je, je vous demande pardon de vous avoir donné de l'inquiétude ; il ne falloit pas vous arrêter à des paroles qui ne signifient rien : tout Lecteur, à la fin d'un Ouvrage, a toujours des humeurs ; & l'impatience qu il marque à en voir la suite, n'en est pas un mauvais préjugé. Je souhaite de tout mon cœur que le vôtre ne pêche que par cet endroit. Il est vrai, répliqua l'Inconnu, que j'ai lieu d'esperer ; il est interessant & fait par un homme d'un grand nom. Pourroit-on, repris-je, en sçavoir le

titre & le ſujet? Fort volontiers, dit-il; dans le moment vous allez être ſatisfait En achevant ces mots, il tira de ſa poche un Manuſcrit, qu'il me remit avec un air de confiance & un ſourire qui me fit treſſaillir, par la frayeur que j'eus que les chairs de ſon viſage trop tirées ne ſe déchiraſſent. Je jettai les yeux ſur l'intitulé, il fit naître ma curioſité. Je le parcourus; le commencement m'effraya par ſa morale, mais inſenſiblement je m'intereſſai & je m'attendris. Mon Inconnu m'obſervoit; & connoiſſant que ſon Livre étoit de mon goût, il m'avoüa ſans façon ſes beſoins, & il me convia de vouloir bien l'en défaire, en m'aſſurant que je lui rendrois la vie. Je l'emmenai dîner chez moi; nous convinmes du prix, je le payai, & il fut ſi content de moi, qu'il voulut me conter ſon hiſtoire.

Sçavez-vous bien, Monſieur, me dit-il, que tel que vous me voyez, j'ai été le Libraire de Paris le plus

accredité ? L'impreſſion d'un Livre qui n'a pas vû le jour, m'a ruiné de fond en comble ; il étoit en vingt-quatre volumes In-folio, chacun de huit mille quatre cens pages, caractere d'Hollande. J'en fis ſeul les frais, étant trop prévenu qu'il pût faire ma fortune, pour m'aſſocier avec aucun de mes Confreres. Au bout de dix ans je mis mon Ouvrage en vente ; tout le monde en fut effrayé, & pas une ame ne voulut s'hazarder d'en faire la lecture. Mes créanciers qui avoient compté comme moi ſur le débit de ce prodigieux Ouvrage, me voyant tombé & ſans aucunes reſſources, ſe jetterent ſur mes effets, & mes Exemplaires furent vendus à l'Epicier. Tout mon bien ſuffit à peine pour payer mes dettes, & je me trouvai bientôt dans la plus affreuſe miſere.

Ne ſçachant plus que faire, ni que devenir, je partis pour la Hollande. En paſſant à la Chartreuſe de . . . ,

je demandai l'hoſpitalité: un Homme de qualité qui s'y étoit retiré, qui avoit fait bâtir une petite maiſon dans l'interieur des cours, & qui s'occupoit du ſoin de ſecourir les malheureux, me reçut avec bonté, & s'intereſſa dans l'hiſtoire que je lui fis du dérangement de ma fortune. Avant mon départ il me remit trente Loüis, pour m'aider (diſoit-il) à faire quelque choſe. Jugez de ma ſurpriſe & de ma joïe; j'en benis le Ciel, & je continuai mon voyage, en faiſant les vœux les plus ardens pour lui.

Dès que je fus en Hollande, je fis travailler cet argent, & dans peu je fus en état de relever boutique. L'amour qu'on a pour la Patrie, & peut-être la vanité de reparoître aux yeux de mes Confreres mieux que je n'avois jamais été, me fit reſoudre à revenir en France. Je partis; je n'oubliai pas d'aller voir mon Bienfaiteur. Il fut ravi de ma nouvelle ſituation; je lui rendis exactement ce qu'il m'a-

voit prêté, & je le quittai en lui donnant des assurances d'une reconnoissance éternelle. Je sortois à peine d'une allée qui sert d'avenuë à la Chartreuse, que je m'entendis appeller. Je tournai la tête, & je m'arrêtai; je reconnus bientôt un Valet-de-chambre du Seigneur que je venois de quitter. Lorsqu'il fut près de moi : Monsieur, me dit-il, j'ai une affection intime pour vous, & il ne sera pas dit que mon Maître ait occasionné le rétablissement de votre fortune, & que vous ne connoissiez pas à qui vous avez cette obligation. En me disant ces mots, il me remit un paquet cacheté, en m'assurant que je devois en faire un grand cas; que c'étoit l'histoire de son Maître, faite par lui-même, & qu'elle étoit si intéressante, qu'il ne doutoit pas que son impression ne me fist faire un gain considerable. Je l'ai copiée, continua-t-il, d'après le Manuscrit original : gardez-vous bien d'y mettre

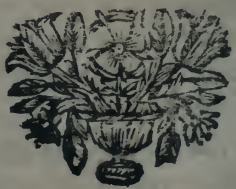
ſon nom, ni le lieu de ſa retraite; ſi vous avez cet égard pour moi, je vous promets de vous faire tenir exactement la fin de cette hiſtoire. Avec les précautions que je vous dis, je ne crains pas que Monſieur ſoit informé du larcin, que je ne lui fais que parce qu'une vie comme la ſienne ne mérite pas d'être enſevelie dans le ſilence. Je continuai mon chemin, après l'avoir remercié de ſa bonne volonté. Mais helas! que m'arriva-t'il! J'avois eu l'imprudence de me charger en or de tout mon bien; je rencontrai des voleurs qui m'en dépoüillerent, & qui ne me laiſſerent pour toute reſſource que le Manuſcrit dont je viens de parler.

Voilà, Monſieur, (continua l'Inconnu) où j'en ſuis. Mon deſſein à preſent eſt de retourner vers mon Protecteur, & de-là en Hollande; eſperant qu'il ſera touché de mon nouveau malheur, & qu'il aura pour

moi les mêmes bontés qu'il a euës dans le cas précedent. Dès que j'aurai vû ſon Valet-de-chambre, je vous ferai ſçavoir s'il y a lieu d'eſperer une ſuite à ce Livre.

Après que cet homme m'eut quitté, je fis la lecture de mon Manuſcrit. L'interêt que j'y pris ne me fit pas regreter l'argent qu'il m'avoit coûté : il me parut cependant que je devois y faire quelque changement. La morale trop fréquente dont il étoit rempli,& qui coupoit à chaque inſtant le fil de la narration, m'a fait imaginer que je pouvois en retrancher une partie : j'ai corrigé auſſi les expreſſions trop vives dans les endroits où l'amour a lieu ; en un mot j'ai fait mes efforts pour qu'il ſoit du goût du Public. Cependant je ne me ſerois pas reſolu à le mettre au jour, ſans une lettre que j'ai reçuë de mon Inconnu, ne voulant pas faire imprimer un Ouvrage imparfait. Il me marque qu'il m'enverra dans peu la ſeconde Partie.

Il me reste à prévenir le Lecteur sur la confusion des passions qui agitent le cœur du Comte de D... B... Il en marque assez lui-même sa surprise ; & je n'aggrandirai pas cette Préface pour lui prouver que le cœur humain est toujours nouveau & indéfinissable, & qu'il y a des manies de toutes les especes. Heureux cependant, si ceux qui en ont des plus extraordinaires, en reviennent avec autant d'édification que l'Auteur de ces Memoires, qui prouve par sa retraite qu'avec de l'esprit & de la religion on peut parvenir à se corriger de ses défauts.



MEMOIRES

MEMOIRES POSTHUMES DU COMTE DE D... B...

CHAPITRE PREMIER.

Invocation du Comte de D... B... *à Dieu ; Retour sur lui-même. De l'Enfance. Des Préjugés de cet âge. Avis à ceux qui sont chargés de l'éducation de la Jeunesse.*

GRAND DIEU, c'est à vous que je m'adresse ; inspirez-moi, illuminez mon esprit : versez dans cet Ouvrage cette onction salutaire

qui touche, qui persuade ; c'est votre œuvre, c'est l'effet de votre Grace. Plongé dans le précipice des vanités mondaines, vous m'en avez retiré ; accablé du poids de mes crimes, vous m'en avez soulagé ; comblé d'amertumes & de regrets, j'ai été consolé. O Dieu de miséricorde, éclairez-moi de cette lumiere qui pénetre jusques dans les replis les plus obscurs du cœur : découvrez-moi d'où viennent ces foiblesses, le principe fatal du panchant qui nous entraîne, qui nous fait tomber à tout moment ; d'où procede cet éloignement pour la vertu, ce dégoût pour les choses saintes, & cette molle incertitude entre le bien & le mal.

Etre Tout-puissant, Principe de toutes choses, c'est à vous seul dorenavant que je veux plaire, & pour lequel je veux réunir toutes les actions de ma vie. Quelqu'heureux qu'on puisse être dans le monde, on ne l'est point sans vous ; il n'est aucun plaisir qui ne soit précedé ou suivi d'amertume : Dans vous seul on trouve le comble de la félicité ; tout ce qui peut arriver dans

la vie, ne nous frappe que legerement. Lorſque nous travaillons à notre perfection, & que nous ſommes bien perſuadés de la ſolidité de nos deſirs, rien ne nous abat : Semblables au Soleil qui ne dérange jamais ſon cours malgré les nuages & les tempêtes qui l'environnent, nous courons dans notre carriere d'un pas ferme, ſans faire attention aux embuches qu'on nous dreſſe ; l'étoile de la Grace ſur laquelle nos yeux ſont perpétuellement attachés, guide nos pas chancelans, & nous preſerve des piéges de l'ennemi cruel qui nous pourſuit. Plus nous ſommes ardens dans notre courſe, & plus, ô grand Dieu! vous nous ſoutenez ; ſi les forces nous manquent, votre ſaint Nom nous encourage, & nous donne la force d'arriver au but éternel.

Pourquoi l'homme eſt-il ſi imparfait ? D'où vient qu'il s'enorgueillit ſi fort de lui-même ? Quelque mérite qu'il ait, qu'il jette les yeux ſur ſon enfance, ſur ſes infirmités, ſur le peu d'empire qu'il a ſur lui-même, ſur les occaſions dont il ne peut ſe garantir,

malgré de fermes propos de ne s'y pas laiſſer ſurprendre : Qu'il faſſe attention aux beſoins perpétuels qu'il a de toutes choſes, à la fauſſe prudence ſur laquelle il compte, à l'obſcurité de ſes lumieres, à ſes vaines réflexions, au nombre de ſes deſirs ; il connoîtra alors s'il a tant ſujet de ſoutenir ſa ridicule fierté.

Ne voit-il pas tous les jours un Enfant au ſein de ſa Nourrice, qui pleure & qui rit ſans ſujet, qui ſe tourmente dans ſon berceau, & qui ſemble vouloir ſortir de cet état humiliant? Qu'en dit-il? quelle attention y fait-il? Il paſſe fierement devant cet Enfant, il ne daigne pas le regarder ; & s'il jette les yeux ſur lui, ce n'eſt que pour ſe plaindre avec impatience, ou de ſes cris, ou de l'embarras qu'il lui cauſe : c'eſt cependant ſon premier état; peut-être a-t-il été plus incommode que lui.

La hauteur de l'homme procederoit-elle peut-être en cette occaſion du nombre de ſes années au-deſſus de l'Enfant dont nous venons de parler, ou du plus de raiſon qu'elles lui donnent. Oublions qu'il a été

comme lui, & faisons-lui jetter les yeux sur un Vieillard caduc. S'il ne le mépriſe pas, du moins il lui fait pitié, il s'en éloigne. Mondieu, dit-il, que cet homme eſt incommode avec ſon crachement perpétuel ! il redit toujours la même choſe : il ne va point parce qu'il ne peut ſortir de ſa place ; croit-il qu'on ſoit fait pour lui tenir compagnie ! Il fait enrager enfans & valets ; il n'eſt jamais content ; ne finira-t'il pas bientôt ?

Qu'on lui diſe alors : Mais, ô Mortel ! vous courez après lui, dans peu vous lui ſerez ſemblable. Ramenez-le à cette réflexion, elle le chagrine. Dieu m'en preſerve, dira-t-il ; il y a vieilleſſe & vieilleſſe, & je ne crois pas reſſembler à celle dont vous me parlez. On ſe flatte toujours, on a de la complaiſance pour ſoi-même, & l'on croit mieux valoir que ſon ſemblable. Fatale erreur qui nous ſéduit, qui ne nous permet pas de nous voir tels que nous ſommes, ou qui nous empêche de nous corriger des défauts dont nous ſommes remplis, & que nous condamnons à tous momens dans les autres !

Revenons, ô Mortels! de ces ridicules erreurs, rendons-nous justice; disons que nous sommes tous moulés, depuis le peché, sur l'imperfection, sur la foiblesse & sur l'impuissance, & qu'il n'y a que par un seul endroit que nous pouvons revenir de la bassesse de notre extraction. Ce terme est fort, je le sens bien, & sur-tout pour ceux qui prévenus des chimeres de la Noblesse, se révoltent de tout ce qui peut affoiblir sa hauteur. Oui, dis-je, un seul moyen peut la réhabiliter, c'est la vertu, source de la bonne éducation. Je ne parle pas de celle qui vous introduit agréablement dans le monde, comme les talens; mais de celle qui apprend à aimer Dieu & le connoître, & à observer religieusement ses saints Commandemens. C'est par cette pratique qu'on sort de la fange mondaine; c'est elle qui nous releve de notre anéantissement, qui nous soutient contre les assauts perpétuels de l'ennemi commun, & qui par la perseverance nous fait remplir dignement notre carriere & arriver au salut éternel. O vous que l'état

appelle à former la Jeuneſſe, à détruire les préjugés, & à la preſerver du mal auquel elle eſt encline, ſentez-vous bien toutes vos obligations ? Sçavez-vous bien que vous êtes reſponſable en votre propre & privée ame, de tous les égaremens dans leſquels ſont tombés ou tomberont ceux dont vous vous ſerez chargés ? que vous en rendrez compte à Dieu ? parce que vous avez pétri, pour ainſi dire, ces tendres cœurs, & que vous avez été les maîtres de leur donner telle forme qu'il vous a plû.

L'on a beau dire que les bonnes ou les mauvaiſe inclinations dominent ; j'en conviendrai, ſi vous voulez, avec le vulgaire : mais je ſoutiendrai toujours qu'elles dépendent de l'éducation. Il eſt vrai que lorſqu'elle n'eſt pas trop affermie, les fréquentations bonnes ou mauvaiſes la dérangent, la détruiſent ſouvent ; mais convenons auſſi que lorſqu'une ſainte ſemence a pris dans un cœur neuf, & qu'elle a germé, elle produit quelque tard que ce ſoit, de bons fruits. Combien n'en voyons-nous pas qui préve-

nus de bons préceptes, s'en ſouviennent dans le tems que l'on croit qu'ils les ont oubliés ?

En tout cas j'ai remarqué par ma propre experience, que lorſque j'ai été entraîné dans les deſordres où les mauvaiſes compagnies nous plongent ſi ſouvent, la premiere éducation m'a toujours parlé, & qu'elle me faiſoit voir que je m'éloignois du bon chemin. Or ſi cela eſt, combien ne doit-on pas être exact à tenir la main que les Enfans ſoient de bonne heure inſtruits des préceptes de la Sageſſe ? Il eſt même eſſentiel qu'ils ſoient profondement gravés dans leur cœur, avant que de leur laiſſer tâter de la corruption humaine. Si l'on prend tant de précaution avant que d'aller dans le mauvais air, de combien ne doit-on pas en uſer avant que d'abandonner la Jeuneſſe à elle-même? Y a-t'il un air plus peſtilentieux que celui que l'on reſpire dans le monde ?

CHAPITRE II.

Pour qui le Comte de D... B... écrit son hiſtoire. On lui donne un Gouverneur. Sérieuſe attention qu'on doit faire dans le choix des Perſonnes qui dirigent l'éducation d'un Jeune-homme. D'un mauvais exemple que donne le Gouverneur, s'enſuit de dangereuſes conſéquences pour le Comte de D...B...

IL y a deux moyens pour conduire la Jeuneſſe, les bons Préceptes & l'Exemple. Je me ſervirai, ô mon Fils, du dernier en vous rapportant ſans fard tout ce qui m'eſt arrivé, pour que le jugement que vous ferez de mes foibleſſes, ſerve à vous preſerver des chûtes dangereuſes auſquelles la Jeuneſſe eſt toujours prête à vous expoſer. Sur la fin de ma vie je dérobe ce tems précieux à mon ſalut, parce que le vôtre m'eſt cher, & que j'eſpere que vous ne m'imiterez que dans le regret que j'ai des fautes que j'ai

commiſes, & dans la pénitence ſincere que j'en ferai juſqu'à la mort.

Je diſois donc que les premieres regles de l'éducation ſont le Précepte & l'Exemple. Le premier Gouverneur que j'eus me prêchoit l'un & l'autre; ſa conduite ne démentoit point ſes leçons, jamais elle ne s'en éloignoit. Mais helas! il mourut, malheureuſement pour moi. Deux autres ſe preſenterent: le plus ſpirituel fut choiſi; l'honnête homme, le ſenſé fut renvoyé. Fatal choix!

Celui qu'on me donna ajoutoit à une facilité étonnante de s'expliquer, beaucoup de douceur, une belle phiſionomie, figure diſtinguée, & un goût extrême dans ſon ajuſtement. Son Concurrent au contraire parloit peſamment, & avoit beaucoup de ſimplicité en tout; la ſeule candeur s'expliquoit pour lui. Il n'apporta aucune raiſon pour ſe faire préferer, que le ſilence & un maintien modeſte: l'autre au contraire étala un plan d'éducation qui frappa, qui prévint, & qui ferma les yeux ſur ſa conduite; on n'imagina pas même qu'on dût y faire atten-

tion : maniere étourdie de faire un choix ! A quoi ſerviront l'eſprit, les talens, la figure & le reſte, ſi la conduite ne s'y trouve pas ? C'eſt cependant là la baſe du vrai merite ; ſans elle tous les autres avantages ne ſont de nulle valeur, & ne ſervent, pour ainſi dire, qu'à éclairer les défauts qui s'enſuivent du dérangement. Aveuglement qu'ont preſque tous ceux qui mettent des gens en place : Ils examinent avec préciſion l'exterieur, & ils jugent enſuite du fond par des dehors auſſi vagues & auſſi ſujets à l'erreur.

Me voilà donc entre les mains d'un Guide ainſi choiſi. Sa politeſſe & ſa douceur me charmerent & m'attacherent à lui. Me donnoit-il un précepte ? il étoit toujours orné de quelques mots prévenans. Jamais il ne me grondoit, qu'il ne s'excusât ſur l'obligation indiſpenſable qu'il en avoit, & qu'il ne me marquât le regret mortel du chagrin qu'il me donnoit. Prenez donc garde une autre fois, mon cher Monſieur, me diſoit-il, de retomber dans de ſemblables fautes ; vous êtes tout aimable, il faut aſſurément

que vous n'y ayez pas songé. Aussi l'aimois-je avec une affection infinie.

Il prit fantaisie un jour à mon Pere de me mener à la Cour. J'avois dix ans, & je n'étois point sot à mon âge. Je fus fort caressé de ceux auſquels il me fit l'honneur de me presenter. Il ne devoit revenir que deux jours après; mais lui étant survenu quelques affaires importantes, il repartit le même jour. Et comme il étoit tard lorſque nous arrivâmes, & que j'avois mangé beaucoup plus qu'à mon ordinaire, l'on me fit coucher sans souper.

Le lit de mon Gouverneur étoit dans ma chambre, & je dormois ordinairement si bien, que je ne l'avois jamais entendu se retirer. Il fut autrement cette fois; soit que je n'euſſe pas mangé, ou que la dissipation du jour me tînt éveillé, je ne pûs fermer les yeux.

Il étoit environ deux heures après minuit, & je commençois seulement à m'assoupir, lorſque quelqu'un entra dans ma chambre. Je soulevai doucement mon rideau, & je

vis une des Femmes de chambre de ma Mere, qui portoit une bougie devant mon Gouverneur. Il lui disoit des choses obligeantes, & il lui passoit quelquefois la main sous le menton : la jeune personne n'étoit pas cruelle & lui rendoit caresses pour caresses. Dangereuse curiosité que j'eus, ô mon Fils ! & à laquelle je fis trop de réflexion dans la suite.

Mais vous n'y pensez pas ! disoit cette fille à mon galant Mentor, qui vouloit lui détacher une de ses épingles ; si notre jeune Maître nous voyoit par hazard & qu'il fût le dire ? Ah ! ne craignez rien, reprit-il ; il y a trois jours que je suis revenu à ces heures, j'avois soupé en compagnie, & les fumées du vin m'avoient si fort étourdi, que je me suis couché dans le lit du petit Bonhomme : le lendemain m'étant réveillé avant lui, je me suis trouvé un bras sur son visage, sans que cela l'ait empêché de dorm r d'un profond sommeil. C'est un grand bonheur, reprit la Suivante, mais le contraire peut arriver : si jamais on apprenoit ici les liaisons que nous avons ensemble, vous seriez perdu.

C'eſt ce que je ne crains pas, reprit il; d'ailleurs, quand on les ſoupçonneroit, perſonne de la maiſon ne ſeroit crû à mon préjudice : il n'y a que les premieres impreſſions dans le monde qui décident. Je me ſuis donné ici pour ſage, j'en ai fait les fonctions ; j'ai été à la Meſſe deux ou trois fois avec Madame, elle pariroit que je ſuis l'homme de Paris qui vit le mieux. Elle perdroit à coup ſûr, interrompit la Femme de chambre, car je ne crois pas qu'il y en ait un plus débauché. Appellez-vous deſordre, répliqua mon Gouverneur, que d'aimer la table & les femmes ? Oh que non ! reprit la Suivante, c'eſt une bagatelle ! Mais prêcher le jour la ſageſſe & la vertu, & ſe dédire la nuit de toutes ſes maximes, peut bien ſe nommer ſceleratiſme, ou hipocriſie. Ce ſera tout ce que tu voudras, reprit-il. Je n'en entendis pas davantage ; cette converſation m'avoit aſſoupi, & je goûtai enfin le repos après l'avoir attendu ſi long-tems.

Voilà le Gouverneur qu'on m'avoit donné. Il eſt aiſé de juger de l'effet que produiſit

dans mon esprit de pareilles choses. J'étois encore trop jeune pour attacher le crime à cette conduite ; mais je ne l'étois pas assez pour ne point imaginer qu'il ne dût y avoir un plaisir secret que je ne connoissois pas, & que je voulois pénetrer pour le goûter. Jamais je n'avois fait la difference de l'homme d'avec une femme, que par la coëffure. Le souvenir des fatales caresses dont j'avois été le témoin, me fit jetter les yeux sur toutes celles que je rencontrois ; & lorsqu'elles étoient aimables, je les arrêtois avec une préference qui ouvroit le sentier aux passions.

Il y avoit dans la maison près de ma Mere une personne de mon âge, extrêmement aimable & au-dessus de tous les portraits qu'on pourroit faire d'une fille accomplie. Sa douceur & sa retenuë surpassoient ses graces. Ma grande jeunesse ne m'empêcha point de faire l'analyse de ses beautés. L'exemple de mon Gouverneur, qui étoit prévenant & poli avec les femmes, m'ôta cette timidité attachée à l'enfance. Je fis part

à cette belle Enfant de l'admiration que j'avois de ſes charmes. Je trouvai en elle un cœur reconnoiſſant. Nous jouïons enſemble; elle m'appelloit ſon petit mari, & je la traitois de femme : elle s'amuſoit avec moi comme un enfant avec ſa poupée ; j'y prenois plaiſir, & cette habitude vint à un tel point, qu'inſenſiblement je ne ſongeai plus qu'à elle. Je n'étois plus ſi occupé de mon devoir; au lieu de remplir les heures de mon travail, je les paſſois à lui écrire des amitiés, & ces amitiés avoient déja l'air de tendreſſes. A peine la recréation étoit-elle venuë, que je courois la chercher. O mon Fils, le poiſon s'étoit déja gliſſé dans mon cœur; il operoit à meſure que je grandiſſois, & il ſuppléoit, pour ainſi dire, par ſa chaleur au peu de connoiſſance que j'avois des paſſions.

Pourquoi donc ce foible cœur ſe prévient-il ſi aiſément en faveur du mal ? Que penſoit le mien alors ? A travers les voiles d'un âge trop tendre, le vice étoit entrevu; & comme il ſe preſentoit avec un maſque enfantin & flatteur, il plaiſoit. Ce cœur begayoit, pour ainſi

ainſi dire, ſes deſirs ; il leur tendoit les bras, ſi l'on oſe ſe ſervir de ce terme. O vice affreux ! pourquoi cherches-tu à nous faire trébucher ? ou pourquoi parois-tu à nos yeux ſous des formes auſſi trompeuſes & auſſi ſéduiſantes.

CHAPITRE III.

Le Comte de D... B... eſt mis au College. Son amour pour Celine. Artifice dont ſe ſert le Préfet pour connoître la cauſe de l'ennui qui le dévore. Fatale complaiſance de la Mere du Comte ; ce qu'elle produit.

A L'âge de douze ans on me mit au College. Que je payai cher alors les plaiſirs auſquels le mauvais exemple avoit donné lieu ! Je m'étois accoutumé à Celine, (c'étoit le nom de la jeune perſonne qui m'avoit charmé.) Je l'aimois autant qu'on peut aimer à cet âge, & cette ſéparation me fut extrêmement cruelle ; elle m'attendrit, je pleurai & je gémis. Je vous la demandois, ô Ciel, avec ferveur ! Je ne ſçavois pas encore qu'il ne faut recourir à Dieu que pour ſa ſanctification ; les préjugés l'avoient établi dans mon eſprit le Maître de toutes choſes, comme il l'eſt ; & comme tel, je l'invoquois pour qu'il me la rendît.

Quelque tendreſſe que j'euſſe pour mon Gouverneur, ſi je le quittai à regret, ce fut du moins ſans larmes; elles étoient reſervées pour Celine. Elle m'occupoit ſeule, & je n'avois d'autres ſoins que ceux qui la regardoient; elle étoit preſente ſans ceſſe à mes yeux, & j'appellois Celine ſans ceſſe.

Le Préfet qu'on m'avoit donné, ſurpris de l'ennui qui me dévoroit & des pleurs continuels que je répandois, reſolut d'en pénetrer adroitement la cauſe. Il me ſuivit, il m'écouta, il ſurprit un des ſoliloques que ma paſſion dictoit. O Celine, diſois-je un jour, juſqu'à quand me laiſſerez-vous en proïe à mes regrets? Venez, venez rendre la joïe à mon cœur affligé; je ne puis vivre ſans vous. Déja huit jours ſe ſont paſſés depuis que je ne vous ai vû! Vous m'appelliez votre petit homme, votre petit ami; je ne le ſuis donc plus, puiſque vous m'abandonnez? Ah! Celine, je ne puis vivre ſans vous. Qu'ai-je donc fait pour qu'on me rende ſi malheureux? Les larmes ſuivirent ce diſcours; j'allois, je venois, & je me tourmen-

tois au delà de tout ce que l'on peut dire.

Mon Préfet, qui m'avoit écouté, crut alors qu'il étoit tems de paroître. Après qui demandez-vous, Monſieur? me dit-il; que ſignifient ces pleurs, & d'où vient que vous vous agitez ainſi? Nonobſtant la ſimplicité & l'innocence de mes ſentimens, je me tûs; mon ignorance n'alla pas au point d'avoüer le ſujet de mes peines. La premiere choſe que nous faiſons lorſque nous livrons notre cœur au mal, eſt de chercher à cacher ſa foibleſſe. C'eſt votre grace, Seigneur, qui agit alors en nous, qui porte ſa lumiere ſur nos défauts, & qui par cette lueur fait naître une légitime honte! C'eſt, mon Fils, cette premiere éducation qui nous parle interieurement, qui deſapprouve les penſées tumultueuſes, & qui par un mouvement dont nous ne ſommes pas les maîtres, nous porte toujours à nous en dérober la connoiſſance; c'eſt enfin le vice qui ſe cache à l'abord de la ſévere vertu, & qui n'oſe oppoſer ſes honteux efforts aux armes d'une Déeſſe ſi pure. Mon Préfet me demanda une ſeconde fois

ce que j'avois, qui étoit Celine, & ce que je lui voulois? Pour attraper ma confiance, il me dit qu'il étoit aisé d'adoucir mes ennuis, & que s'il ne dépendoit que de la voir pour me calmer, j'aurois bientôt cette satisfaction. Je ne pûs resister à cet appas. O mon Pere! lui dis-je, vous rendez la paix à mon ame éperduë : faites venir Celine, je cesse mes pleurs; je n'ai qu'un mot à lui dire. Quel est ce mot? continua-t-il avec une douceur engageante. Helas! je ne sçai, repris je; mais si je la voyois, il me semble qu'il me viendroit aussitôt. Pauvre enfant! s'écria le Préfet en levant les yeux au Ciel, c'est de bonne heure être livré à la force des passions! Oubliez, Monsieur, oubliez cette dangereuse Celine; bien loin de songer à la revoir, effacez de votre cœur son image & son nom; faites réflexion au trouble dont elle vous agite, & vous reviendrez de ce fatal préjugé : l'esprit séducteur s'est déja logé dans votre ame, chassez-le, invoquez le Ciel; ce n'est que pour lui seul que nous devons ressentir les mouvemens dont vous

êtes prévenu, & qui vous remuent avec tant d'activité. Tout ce qui n'eſt point Dieu n'eſt que peine, que trouble & qu'agitation. Lui ſeul eſt capable de faire votre bonheur, & de vous rendre une paix que le vice vous a déja ôtée.

Ce diſcours m'affligea ; je compris qu'il me ſéparoit de Celine. Je me tûs, & je me remis triſtement ſur mes livres. Le ſage Préfet ſe retira, & penſa qu'il ne falloit pas pouſſer plus loin ſes ſaintes exhortations. La douleur m'accabla, & je m'endormis en faiſant mon theme.

Il eſt à preſumer que mon Pere fut inſtruit par le Préfet de ce qui s'étoit paſſé. Je devois aller tous les Dimanches dîner chez lui, je n'y fus point ; on vouloit m'ôter les occaſions de revoir Celine, pour arracher avec le tems, de mon cœur, les racines d'une paſſion ſi extraordinaire à mon âge : vains efforts ! elles étoient trop profondes. L'étude eſt trop ſérieuſe, & devient un mauvais remede pour diſtraire de pareilles impreſſions. Les recréations mêmes m'étoient inſipides, & je n'a-

vois aucun soulagement à mes peines que celui de la lecture. Mais quelle lecture aimois-je ? celle qui traitoit de la tendre morale étoit ma favorite ; elle m'attendrissoit, je pleurois, & mes larmes m'étoient cheres ; j'aurois passé les jours & les nuits dans cette occupation.

Fatale lecture ! livres dangereux ! vous devriez être défendus aux jeunes gens avec autant de précaution que les choses les plus contraires aux bonnes mœurs ; ce sont vos pernicieuses maximes qui empoisonnent l'ame ; vos tendres expressions dans un jeune cœur y portent le trouble, le feu & l'agitation. Apprendre à aimer comme on aime dans ce monde, c'est apprendre à déplaire à Dieu. La nature n'enseigne que trop tôt à connoître les passions ; à quoi sert d'en montrer la pratique ? Combien de jeunes gens sont pervertis par l'attache qu'ils ont pour les Romans ; (je parle de ceux qui sont libres, & où le desordre paroît au grand jour.) Il n'en est pas de même de ceux qu'une agréable fixion rend amusans & instructifs,

où la vertu brille, qui châtient le vice, & où les actions genereuſes ſont récompenſées. Graces au Ciel, on n'en voit aujourd'hui que de ce genre en France; les ſages Cenſeurs retiennent la licence qui regnoit autrefois: elle ſe diſtingue par la pureté de ſes mœurs, & nous ne pouvons trop admirer les ſages Pilotes qui gouvernent ſon illuſtre Vaiſſeau.

Mais que des Peuples dont on vante la ſageſſe, & qui ſe font admirer par leur gouvernement, tolerent le nombre des Ecrits pernicieux qui ſortent journellement de leurs Etats; c'eſt ce que j'ai de la peine à comprendre. Je regarde la liberté qui peut ſeule juſtifier cette indigne tolerance, comme une raiſon peu valable; elle devient un véritable eſclavage, lorſqu'elle produit des fruits de ſcandale & de deſordre.

La bonne lecture fortifie l'éducation, la mauvaiſe la détruit entierement. Je me trouvai dans ce dernier cas; elle m'apprit des choſes que j'ignorois, & je ne les eus pas plutôt ſoupçonnées, que je deſirai de les connoître par l'experience J'étois retenu de

ſi court, que je ne pouvois donner l'eſſort à mes nouveaux deſirs ; j'en attendois avec impatience les occaſions. Helas ! elles ne vinrent que trop tôt. Dieu le permit, ô mon Fils, pour que je me ſouvinſſe qu'il n'étoit pas avec moi.

On vint me demander un jour, comme j'étois en claſſe, de la part de ma Mere. J'accourus avec précipitation ; je l'aimois tendrement : c'étoit la premiere fois qu'elle m'avoit fait cet honneur depuis que j'étois au College. Quelle joïe de la revoir & de l'embraſſer ! Mais de quel tranſport ne fus-je point animé ? lorſqu'elle m'apprit qu'elle m'emmenoit paſſer la journée avec elle, & qu'elle profitoit d'un petit voyage qu'étoit allé faire mon Pere à une maiſon de campagne ; parce qu'il avoit déclaré quelques jours après que je fus dans cette maiſon, que tant que je ſerois au College je ne remettrois point les pieds chez lui. Oh, continua-t elle, il eſt le maître, je n'ai rien à répliquer à cela ; mais dès qu'il ſera abſent, j'uſerai de mes droits, & je viendrai vous prendre toutes les fois que je pourrai.

Ma Mere reſſembloit à la plûpart des femmes du ſiécle, qui n'aiment point qu'on uſe envers elles d'un empire abſolu. Quelques fortes raiſons qu'elle eût de s'oppoſer au panchant que j'avois pour Celine, raiſons que mon Pere lui faiſoit ſentir avec la plus forte énergie, elle ne put reſiſter au plaiſir qu'elle ſe faiſoit de me revoir, & à la curioſité de ſçavoir par elle-même ſi j'étois capable de reſſentir une paſſion auſſi vive que celle dont on lui avoit parlé.

Fatale complaiſance qu'ont la plûpart des Meres pour leurs enfans! leſquelles au lieu d'aider à corriger leurs défauts, les couvrent de leur tendreſſe aveugle, & les arrachent à un châtiment ſalutaire. Tôt ou tard elles gémiſſent de leur facilité; de-là s'enſuit ſouvent la perte de ces enfans cheris: eux-mêmes les en puniſſent; ce qui faiſoit l'objet de leur plaiſir, devient dans la ſuite celui de leurs peines: Juſte proportion, ô mon Dieu, de votre équitable vengeance!

Lorſque je fus à l'Hôtel, tous les Domeſtiques prévenus de mon retour, vinrent me

baiſer la main : dangereux reſpect dans lequel on éleve un Jeune-homme. Sa vanité s'enorgueillit de ces lâches déferences ; & cette humanité qu'il doit avoir pour ceux qui ſont ſoumis, s'anéantit : il s'éleve au-deſſus d'eux, il les écraſe, pour ainſi dire, de ſon orgueil ſuperbe, & il perd par-là ce beau ſentiment de compaſſion pour le prochain, préferable à toutes les qualités des Heros.

La ſeule Celine ne parut point ; je ne ſçai ſi cela ſe fit exprès, ou ſi le hazard y eut part : j'en ſoupirai, & je n'oſai le témoigner. Ma Mere eut la complaiſance d'entrer dans le détail de la vie que je menois : elle s'intereſſa aux amuſemens que je devois prendre ; & ayant ſçû que depuis mon départ je n'en avois goûté aucun, & que mon Pere ne m'avoit pas donné les moyens de me diſtinguer, elle s'en étonna, me plaignit ; & ayant mis la main à la bourſe, elle me donna abondamment dequoi briller dans les plaiſirs.

Il eſt bon qu'un Jeune-homme ait de l'argent de tems en tems ; il ſeroit humiliant

pour celui qui eſt né d'une certaine façon, de refuſer une partie avec ſes ſemblables, faute de ne pouvoir faire comme eux : il eſt encore plus lâche à lui de s'en mettre, & de s'excuſer à la fin ſur ſon impuiſſance. Mais il ne faut pas auſſi que des peres & des meres mettent leurs enfans dans le cas, par une prodigalité inutile, d'enfler leur vanité, & de leur occaſionner, par une dépenſe ſuperfluë, une orgueilleuſe ſuperiorité au-deſſus de leur ſemblable ; cela va même à un plus grand mal, qui eſt de pouſſer trop loin des plaiſirs qui doivent être à portée de leur âge, & qui les paſſant les précipite tôt ou tard dans le deſordre.

Ma Mere qui m'examinoit avec attention, remarqua que ſes largeſſes ne faiſoient pas l'effet qu'elle en avoit attendu, & qu'il me falloit autre choſe pour me tirer de la profonde mélancolie dans laquelle j'étois plongé. Pauvre enfant, me dit-elle, je connois ton mal ; que ne t'en puis-je guérir ! Il eſt ſans remede. Que ne puis-je t'en dire davantage ! Elle ſe retira dans ſon cabinet en ache-

vant ces mots, & il me parut qu'elle étoit touchée au point d'en avoir les larmes aux yeux.

La situation de mon cœur étoit tendre, mes larmes suivirent de près celles de ma Mere : je me trouvai dans cet état où le cœur touché se remuë par les moindres objets ; je pleurai, dis-je, & je pleurai amerement.

Pourquoi, grand Dieu, ces larmes précieuses n'étoient elles pas répanduës pour le regret de mes offenses ? ou pourquoi celles que je verse aujourd'hui dans ma Retraite, ne sont-elles pas aussi sinceres que celles que je répandis dans cette occasion ? Helas ! c'est ques les sentimens du cœur à mon âge sont usés, & que nous ne vous apportons trop souvent que des restes flétris. Que vous êtes misericordieux, Etre Tout-puissant, de vouloir bien agréer de si foibles conversions, que je trouve bien au-dessous de la grandeur de nos fautes !

Me voyant seul dans la chambre de ma Mere, j'appuyai mes deux coudes sur une table en soutenant la tête de mes mains. Où

êtes-vous, Celine ? m'écriai-je ; pourquoi ne vous vois-je pas ? Je ne puis vivre sans vous, c'est vous seule qui faites tous mes plaisirs. Ah Celine, Celine ! que ne sçavez-vous ce que vous me faites souffrir depuis six mois ! Votre petit homme va mourir de langueur ; il n'y a que vous seule qui puissiez prolonger ma vie, & calmer les ennuis qui me dévorent.... En prononçant ces derniers mots, je me sentis embrasser vivement. Je détournai la tête. O Ciel ! quel transport ! c'étoit Celine. La joïe me saisit à un tel point, que je tombai en foiblesse entre ses bras.

Vous qui démêlez, grand Dieu, la moindre de nos pensées, je vous cacherois en vain que le souvenir du plaisir que je ressentis dans ce moment, me flatte encore. C'est en vain que je fais mes efforts pour le détester ; vous seul pouvez, Seigneur, l'arracher de mon ame : Horrible levain du peché, dont l'aigreur corrompt jusques aux plus saintes actions.

Revenu de ma foiblesse, je me trouvai

dans le lit de ma Mere; Celine me tenoit entre ſes bras, elle pleuroit tendrement, & moüilloit mes mains de ſes larmes précieuſes. Ma tête étoit appuyée ſur le ſein de ma Mere, qui me faiſoit revenir de ma lethargie en me frottant de toutes les eaux que ſa tendreſſe imaginoit les meilleures. O Ciel! m'écriai-je dès que je pûs proferer des paroles, je revois Celine, je ſuis dans ſes bras, & je ne meurs pas de plaiſir! Courage, mon cher Fils, me dit ma Mere, vous la verrez, je vous le promets; mais ne vous laiſſez point abattre ainſi, à moins que vous ne vouliez me faire mourir. Je verrai toujours Celine? repris-je vivement; ah! ma Mere, que vous me comblez de joïe! & il n'y a rien de reſpectueux ni de ſoumis, que je ne faſſe pour vous en témoigner ma reconnoiſſance. Ah! Celine, que mon bonheur eſt extrême! Je ne vous quitterai donc plus? Non, non, reprit cette aimable fille, je ne pourrois ſurvivre à ce malheur; jamais on n'a tant aimé que je vous aime, & vous m'êtes plus cher que tous les biens de la vie. Helas! qui peut

vous voir, connoître votre bon petit cœur, & ne vous pas aimer éternellement ? Combien n'ai-je pas souffert de votre absence ! & combien de fois mes pleurs n'ont-ils pas prouvé mes douleurs ! Transporté de cet aveu, je la serrai avec ardeur dans mes bras. L'excès de mon plaisir étoit extrême : nous nous donnions des marques mutuelles de notre intelligence réciproque ; & malgré l'innocence de nos desirs, je me croyois au comble de la félicité, lorsque la porte s'ouvrit & que mon Pere parut, accompagné de mon Préfet. Je fus si effrayé à leur abord, que je m'enfonçai dans le plus profond de mon lit, avec une honte & une crainte que je pouvois vainement exprimer.

Avant qu'Adam eût desobéi à Dieu, il n'étoit point honteux de sa nudité ; dès qu'il eut peché, il s'empressa à la couvrir. Je devins semblable alors, & je n'osai paroître devant mon Pere : sans être coupable, je me croyois criminel ; cela suffisoit.

Que vois-je ! s'étoit-il écrié en entrant ; qu'ai-je entendu ! Tout desobéit ici à mes ordres

ordres ! N'avois-je pas défendu qu'on fist sortir mon Fils du College ? D'où viennent ces témoignages si vifs entre Celine & mon Fils ? & comment excuser la facilité d'une Mere qui n'en connoît que trop les conséquences ? Ah ! Monsieur, s'écria précipitamment ma Mere, gardez-vous bien d'aller trop vîte dans vos reproches, ma conduite n'est pas si dangereuse que vous vous la figurez ; mais votre emportement pourroit aller plus loin qu'il ne le faut. Il est vrai, reprit mon Pere, que ce discours avoit remis dans son assiéte, que je n'ai jamais eu lieu de douter de votre prudence ; mais vous m'avoüerez que c'est en avoir manqué, que d'avoir fait venir ici votre Fils : il me semble que je vous en avois dit les raisons. Le réverend Pere que voilà present, m'avoit averti des dispositions du cœur de cet Enfant, & l'absence & le tems étoient le remede infaillible pour assurer l'éducation & les principes de sagesse que je veux qu'on lui donne. Je ne sçai point ce qui a pû donner lieu à ce qui vient de se passer ; mais il y a apparence que les précau-

tions que l'on avoit prises étoient judicieuses, & qu'elles auroient pû prévenir le mal qui s'enfuivra peut-être de votre fatale complaisance. Mon Pere ajouta encore plusieurs choses semblables, & marqua un regret si sensible du peu d'égard que ma Mere avoit eu pour lui dans cette occasion, qu'elle ne put s'empêcher d'en être émuë, & de lui répondre avec une fermeté qui ne lui étoit pas ordinaire. Où est donc le crime, lui disoit-elle, d'avoir été chercher un Fils que j'aime, & dont on me prive depuis si longtems? Me croit-on donc assez imprudente pour le mettre dans le cas des suites que vous craignez? Sçavez-vous bien, Monsieur, continua-t-elle, qu'il n'y a qu'un instant que j'ai crû perdre ce Fils? Je ne sçai quelle maladie il a contractée dans son College, ou de quel chagrin il est prévenu; mais à peine a-t-il été ici, qu'il s'est trouvé mal, & qu'il est tombé dans une foiblesse dangereuse: nous avons eu mille peines à l'en tirer; & les caresses qu'on lui faisoit lorsque vous êtes entré, se faisoient par la crainte

que nous avions d'une seconde rechûte. Je suis bien malheureuse que vous desapprouviez une conduite si innocente, & que vous me croyiez capable de chercher à vous donner des chagrins.

Ces derniers mots, & les larmes qui les suivirent, toucherent mon Pere. Jamais on n'avoit tant aimé un fils, qu'il m'aimoit; il trembla du peril que j'avois couru. O Ciel! que me dites-vous, Madame? s'écria-t-il; mon Fils seroit-il attaqué de quelques maux qu'on eût caché? Parlez, mon Pere, dit-il en se tournant vers le Préfet; ce qu'on vient de me dire m'alarme: ce Fils m'est précieux, c'est mon unique esperance; il est si jeune, qu'on pourroit prévenir .... Ne craignez rien, Monsieur, reprit le sage Pere; Monsieur votre Fils est sain, & le régime & l'étude lui sont salutaires: son mal procede de ce dont je vous ai prévenu; c'est par cette raison que je vous avois prié d'en ôter la cause, en le privant pour quelque tems de la maison paternelle; le tems & les dissipations auroient détruit les semences d'une

paſſion qui s'eſt emparée trop tôt de ſon cœur. Le mal eſt fait, il ſera peut-être difficile à réparer; mais comme il eſt jeune, il y a encore lieu d'eſperer : ce n'eſt, il eſt vrai, qu'en coupant cours promptement au principe de ce fatal préjugé. Chaque inſtant eſt précieux & décide; l'éducation doit aller avant tout. Rendez-le-moi; arrachons-le aux foibleſſes qui l'environnent. Il eſt doux, il a des ſentimens, & j'eſpere que Madame que je vois prévenuë, me ſçaura gré dans les ſuites de la fermeté que ſon aveugle compaſſion condamne aujourd'hui. Que ne riſque-t'elle pas? Son trop tendre amour pour lui le perdroit infailliblement.

Un long ſilence ſucceda à cette exhortation. Celine le troubloit par ſes larmes, & s'abandonnoit ſans ménagement à ſa douleur. Mon Pere le rompit à la fin, en diſant qu'il falloit que je ſuiviſſe le Pere; & moi, ſaiſi de cette crainte & de l'horreur du College, je jettai un grand ſoupir, qui fut ſuivi d'un ſecond évanoüiſſement.

CHAPITRE IV.

Le Comte de D... B... tombe malade dangereusement. Son Pere veut en vain le guérir de sa passion pour Celine. Il se fert de remedes violens pour y parvenir. Inutilité de ces remedes. Il recourt à d'autres. Le Comte de D... B... jaloux de Celine, la surprend la nuit avec un homme. Qui étoit cet homme. Effets funestes qui s'ensuivent de cette jalousie.

CIel! de quoi cet accident ne fut-il pas cause? Ma Mere effrayée du nouveau peril que je courois, s'emporta contre le Préfet, & contre mon Pere même. L'état où j'étois réduit les rendirent muets, & mon Pere se retira avec la plus cruelle inquiétude. Les Medecins furent mandés : ils me firent revenir de ma foiblesse, mais je tombai dangereusement malade. Il ne fut plus question d'étude ni de College, & l'on me promit de ne jamais gêner mes inclinations. La frayeur qu'on avoit que l'on me perdît, fit qu'on

ne me tint que trop bien parole. Ma maladie fut longue ; & dès que je fus convalescent, les ordres furent donnés pour que personne ne me déplût. Je voyois tranquilement Celine, & je l'assurois à tout moment de mon amour & de ma fidelité : sa passion pour moi étoit tendre & réciproque ; nous ne pouvions plus vivre l'un sans l'autre, & nous nous abandonnions sans crainte à notre panchant mutuel. Quelque peu éclairé que je fusse, je démêlois aisément que mon Pere souffroit toutes les fois qu'il étoit le témoin de ces ardeurs : il parloit souvent à l'oreille de ma Mere ; je ne soupçonnois rien de sa part que de me voir enlever l'objet de ma félicité. Helas ! qui le retenoit ? Il nous eût épargné par là & des malheurs & des peines.

Deux ans se passerent ainsi sans trouble & sans amertume : ma santé s'étoit entierement rétablie ; & mon Pere connoissant enfin combien il étoit dangereux de me laisser plus long-tems croupir dans l'oisiveté, resolut d'en ôter la fatale cause, & fit mettre un jour Celine au Convent. Je ne fus instruit de ce

départ qu'à la fin du jour. Les Domeſtiques qui avoient le mot, à qui je demandois de ſes nouvelles, me dirent qu'elle étoit allé chez une de ſes Tantes qui étoit arrivée. Je ſouffris tout ce qu'on peut imaginer à cette nouvelle; je n'étois pas accoutumé à ſon abſence, & j'attendis impatiemment ſon retour. Je ne pûs manger abſolument à dîné : ma Mere en fut alarmée; & pour m'y engager, elle me dit que Celine reviendroit bientôt; qu'elle n'avoit pû refuſer à ſa Tante la permiſſion de la garder quelques jours; qu'elle étoit allé à la campagne avec elle, & qu'elle ne tarderoit pas à la ramener. Je ne me payai point de cette excuſe, je me mis à pleurer & à faire des cris affreux; je ne voulus prendre aucune nourriture, je remplis la maiſon de mes tranſports douloureux, & je fus dans ma chambre me livrer à mon deſeſpoir. Mon Pere qui avoit pris ſon parti, vint me trouver. Il s'y prit d'abord par la douceur, & il tâcha de me faire revenir par toutes les promeſſes flatteuſes qui pouvoient me faire plaiſir à mon âge. Rien ne lui réuſſiſ-

ſant, il changea de batterie. Ma Mere étoit abſente; il l'avoit éloignée adroitement, pour ne point être troublé dans la juſte rigueur dont il vouloit uſer. Deux Valets prévenus, armés de verges, parurent au moindre ſignal. Je fus ſaiſi, dépoüillé & foüetté cruellement; le ſang ruiſſeloit de toutes parts & ſortoit avec abondance : mais la paſſion reſta; le châtiment avoit été trop tardif. Ce remede, au lieu de me guérir, m'irrita; je m'abandonnai à la rage & à la fureur, je voulus me tuer; & ſans les précautions qu'on prit de me lier, je ſerois venu à bout de cet affreux deſſein. J'appellois Celine avec emportement, & je jurai de me laiſſer mourir de faim. Je paſſai trois jours dans cet état violent. Ma Mere au deſeſpoir, & craignant de me perdre, ſe jetta aux pieds de mon Pere, qui ne vouloit point me voir; & à force de larmes & de prieres, elle obtint enfin le retour de Celine : Fatal conſentement! dangereuſe complaiſance! Il eût mieux valu me laiſſer entrer dans la nuit du tombeau!

L'arrivée de Celine me rendit la tranquilité, mon visage devint serein. Elle avoit souffert autant que moi de cette absence ; ses yeux se moüilloient de nouveau au récit des peines qu'elle avoit souffertes. Je lui contai les miennes ; & l'effort qu'on avoit fait pour nous séparer, ne servit qu'à nous réunir de plus en plus.

Cependant mon Pere, convaincu de l'inutilité des soins qu'il avoit pris pour arracher une passion qu'il voyoit avec d'autres yeux que moi, m'abandonna enfin à mon sort. Il paroissoit rêveur & chagrin toutes les fois qu'il me rencontroit ; & lorsqu'il jettoit les yeux sur moi, il les retiroit avec une douleur à laquelle je n'aurois pû m'empêcher d'être sensible, si je n'avois été prévenu d'une flamme aussi violente.

J'avois déja atteint ma dix-septiéme année. Celine avoit un an ou deux plus que moi ; sa beauté étoit devenuë d'un éclat sans pareil. Bien-loin que la raison corrigeât l'ardeur de mes sentimens, ils s'accroissoient de plus en plus. Ceux de Celine n'étoient

pas moindres, mais elle étoit de jour en jour plus retenuë. Je commençois à reſſentir des deſirs ; & ils étoient d'autant plus violens, que ſa vertu y mettoit un frein, qui m'ôtoit même juſques aux occaſions de l'entretenir ſeule comme autrefois. Ma Mere, à qui elle étoit chere, la veilloit ſans ceſſe, & elle la gardoit tout le jour dans ſa chambre, ou la menoit avec elle lorſqu'elle ſortoit ; une Femme-de-chambre même étoit commiſe à l'obſerver. Tous ces ſoins me gênoient & me mettoient au deſeſpoir ; je n'avois plus que mes lettres qui puſſent lui apprendre mes chagrins & mes deſirs. Les ſiennes étoient tendres, mais circonſpectes. Je lui écrivois dix fois par jour, & tous les coins de la chambre de ma Mere étoient le refuge de nos tendres miſſives.

Cependant la réputation de la beauté de Celine fit du bruit, & lui attira des Amans. Pluſieurs ſe déclarent. J'y étois trop intereſſé, pour ne pas veiller à leur démarche. J'appris même que mon Pere, qui avoit des raiſons que je ne ſçûs que trop tôt, travail-

loit en ſecret à la marier avantageuſement. Je n'eus pas plutôt appris cette nouvelle, que je fus trouver celui qui lui étoit deſtiné. Je l'obligeai à ſe battre, je fus le vainqueur, & le ſceau de ma victoire fut la rupture de cet hymen projetté. Je devins de jour en jour moins tranquile, & ma jalouſie vint au point de ne pas ſouffrir que perſonne abordât la maiſon, & même de me faire relever preſque toutes les nuits, & d'aller écouter à la porte de la chambre de Celine. La voix de la Femme-de-chambre qui couchoit près d'elle, me ſembloit dans ces inſtans celle de quelqu'Amant caché : alors je prêtois l'oreille avec plus d'attention ; & ſans leurs diſcours qui me prouvoient le contraire, je ne ſçai à quelle extrémité je me ſerois emporté.

Une nuit que j'étois agité de ces ſoins inquiets, je me relevai & je fus à la porte de ſa chambre. Je fus ſurpris d'y entrevoir encore de la lumiere ; il étoit tard, & cela n'étoit pas ordinaire. J'écoutai ; une voix d'homme frappa mes oreilles : c'en étoit un pour cette fois ; j'en frémis de fureur. Je regardai à

travers la ferrure, & j'en vis un qui avoit le coude appuyé sur le lit de Celine. La jalousie m'aveugle, mais me rend circonspect & politique. Je retourne doucement dans ma chambre, j'y prends mon épée, & je reviens dans l'intention de sacrifier Celine & son perfide Amant. J'ouvre la porte avec violence, la bougie s'éteint; je porte des coups furieux, quelqu'un tombe, Celine jette un grand cri. Ah perfide! m'écriai-je en continuant à frapper, c'est moi qui venge une flamme outragée; va, fui dans la nuit éternelle l'Amant cheri que tu me préferes. Ah Ciel! s'écria Celine d'une voix foible & mourante, qu'as-tu fait, barbare? O comble de miseres! Sçais-tu bien quel sang tu viens de répandre? Que tes coups criminels n'ont-ils porté sur moi seule? malgré mon innocence je les cherirois, je recevrois la mort d'une main si précieuse. Mais ton Pere.... Mon Pere! m'écriai-je; Celine innocente! ah! c'en est fait. En achevant ces mots, je tournai la pointe du fatal fer contre moi-même, & je me le passai avec violence au travers du corps.

Ce coup porté par le desespoir fut si furieux, qu'il me fit tomber à la renverse. Je me débattis avec une telle force, & mes cris furent si perçans, qu'ils réveillerent tout le monde. Ma Mere parut bientôt échevelée, un flambeau à la main. Horrible spectacle! Elle en est saisie, elle tombe en foiblesse; un silence affreux regne, & l'abondance du sang que je verse acheve de m'ôter la connoissance.

Mon Dieu, mon Dieu, pardonnez aux crimes que je commis alors! Ma retraite & la pénitence que j'en fais aujourd'hui, suffiront-ils pour les effacer? Je connois votre miséricorde, mais je crains votre justice. O Tout-puissant, ne dois-je pas trembler? & comment oserai-je paroître devant vous? Ah! que votre Tribunal est terrible, quand on s'y presente soüillé de tant de desordres!

Heureux sont ceux qui prévenus de bonne heure de cette verité, sont assez attentifs sur eux-mêmes, pour ne pas craindre le grand jour des vengeances! O Saints qui vivez dans la Gloire, intercedez pour moi.

Que les bonnes œuvres des Juſtes compenſent ce qui manque à ma juſtification.

Cependant la bleſſure que je m'étois faite n'étoit pas mortelle ; mais l'agitation dans laquelle j'étois perpétuellement, & mes remords s'oppoſoient à ma guériſon. Ma Mere, ma tendre Mere, ne quittoit pas le chevet de mon lit. Je fus pendant quinze jours entre la vie & la mort ; j'avois ſans ceſſe à la bouche la confeſſion de mon crime. Je vous invoquai alors, ô mon Dieu ! Vous eutes pitié de moi, & vous arrêtates mon ame à la veille d'être plongée dans l'infernal abîme. Je me retournai ſincerement vers vous. Mais helas ! que mon retour & mon repentir furent de courte durée, & qu'ils prennent de foibles racines dans un cœur ſubmergé par la bouë des paſſions !

A peine eus-je un intervale plus tranquile, que je demandai avec empreſſement à ma Mere des nouvelles de mon Pere. Elle baiſſa les yeux à cette queſtion, & ne me répondit pas. O Ciel ! m'écriai-je, mon Pere eſt mort ! Celine l'a ſuivi ſans doute ? Barbare que je

ſuis ! je vivrois après de tels forfaits ! Non, non, c'eſt en vain qu'on veut me conſerver la vie. La fureur me tranſporte en cet inſtant; mes mains accoutumées aux crimes briſent, rompent, arrachent mes ligatures; mes plaïes ſeignent de nouveau. Ah ! mon Fils, reprit ma Mere en m'arrêtant, & en verſant un torrent de pleurs, voulez-vous plonger dans le deſeſpoir une Mere qui vous adore, une Mere qui ne vit que pour vous ? Grand Dieu ! repris-je en ſouffrant qu'on réparât le tort que je venois de me faire, eſt-ce m'aimer que de me tenir dans d'auſſi cruelles incertitudes ? Où eſt mon Pere ? où eſt Celine ? vivent-ils encore ? Oui, mon Fils, l'un & l'autre ſont échapés au danger de vos coups : mais que n'ai-je point à vous apprendre ? Mon Pere & Celine vivent ? repris-je ; que dois-je donc craindre encore ? Ah ! mon Fils, continua ma Mere, remettons un récit trop cruel; l'état où vous êtes n'en pourroit ſoutenir la rigueur. Au nom de Dieu, interrompis-je, ne me tenez pas plus long-tems en ſuſpens; je n'ai qu'une mort à craindre, &

vous m'en faites souffrir cent à la fois ; achevez de m'apprendre tous mes malheurs. Hé-bien, mon Fils, hé-bien, continua ma Mere, vous allez être satisfait ; mais avant tout il faut me promettre que vous apporterez de votre côté tous vos soins pour vous rendre à la vie, & pour me conserver un Fils sans lequel je ne puis vivre ; & que vous vous servirez des lumieres de votre raison, pour vous preserver dans les suites des fureurs dans lesquelles votre ignorance & ma lâche facilité vous ont plongé : à ce prix je vous découvrirai des mysteres qui devoient être pour jamais ensevelis dans le silence, & que votre fatale passion pour Celine, & votre empressement à les sçavoir, m'obligent de réveler. Ce discours ne fit qu'irriter de plus en plus ma curiosité ; ils regardoient Celine, & cela me suffit pour m'engager à lui promettre tout ce qu'elle voulut. Ces assurances semblerent la tranquiliser ; elle reprit un visage plus serein, & commença ainsi l'histoire, ou, pour mieux dire, à m'apprendre le comble de mes malheurs.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

Le Marquis de... Pere du Comte de D...B... fait prisonnier à la Cour de... La Fille du Roi devient épriſe de lui. Il lui ſauve la vie dans un peril. Triſte récompenſe que le Marquis reçoit d'avoir ſauvé la vie à la Princeſſe.

MOn Fils, mon Fils, que vais-je vous apprendre ! Votre ſeule parole me raſſure ſur les effets que produiroit l'hiſtoire que je vais vous rapporter. Je n'ai pas beſoin de vous recommander d'y être attentif; helas! elle n'eſt que trop intereſſante.

Le Marquis de... votre Pere avoit un Emploi conſiderable ſur les Vaiſſeaux du Roi à l'âge de vingt ans. Vous devez juger comme il étoit fait à cet âge, par le grand air qu'il conſerve encore aujourd'hui. La richeſſe de ſon éducation, ſon eſprit & ſa politeſſe le firent aimer dans toutes les Cours où il voyageoit. Il aimoit ſon métier; & la paix étant

venuë alors, il resolut de satisfaire le goût qu'il avoit pour les grandes choses, en tentant quelque nouvelle découverte qui fût utile à son Prince & à sa Patrie, & qui fist fleurir sa réputation.

Son dessein étoit trop genereux pour que la Cour ne lui facilitât pas les moyens de le satisfaire : il obtint des pouvoirs ; & ayant rangé ses affaires, il partit dans un Vaisseau qu'il avoit armé à ses dépens.

Je ne vous entretiendrai point de toutes les avantures qu'il eut dans un voyage de long cours, qui firent paroître sa patience & son habileté, non plus que des victoires qu'il remporta sur les Insulaires qui s'opposerent à sa descente. Je m'attacherai seulement à rapporter tout ce qui lui est arrivé à la Cour de... où son Vaisseau échoüa au retour de ses conquêtes, comme le principe des funestes évenemens d'aujourd'hui.

Le Prince qui regne à cette Cour est défiant & soupçonneux. Il ne sçut pas plutôt le nom de votre Pere, qu'instruit par la renommée qu'il étoit l'auteur des succès que

ſa Cour avoit eu, par les découvertes & les conquêtes qu'il avoit fait dans le Nouveau Monde, qu'il lui donna la Ville capitale pour priſon, ſous prétexte qu'il avoit empiété ſur les droits qu'il avoit dans ces Iſles, & qu'il étoit de la politique de vérifier ſi les raiſons qu'il énonçoit étoient conformes aux relations qu'il en faiſoit faire. Il n'ajoutoit pas que la véritable cauſe de cet arrêt étoit la crainte qu'après le rapport fait de ſa part au Roi ſon maître, il ne retournât avec des forces plus conſiderables, & qu'il n'achevât ce qu'il avoit ſi heureuſement commencé.

Quoi qu'il en ſoit, on adoucit ſa détention par toutes les politeſſes & tous les agrémens poſſibles. On faiſoit un cas extrême de lui; il étoit de tous les plaiſirs & de toutes les parties; & les Dames, comme les Seigneurs, marquoient pour ſa perſonne une prédilection flatteuſe.

Votre Pere juſques-là n'avoit jamais rien reſſenti pour le Sexe. Il étoit complaiſant & poli: mais le goût qu'il avoit toujours eu pour les grandes choſes, l'avoit preſervé des

foibleſſes de ſon âge ; il évitoit même les femmes dans toutes les occaſions, perſuadé qu'elles étoient l'écueil de la fortune.

Un jour qu'il ſe promenoit dans les jardins du Palais, occupé du ſoin que doit avoir tout bon ſerviteur de ſon Maître d'agrandir ſa puiſſance & ſa gloire, & qu'il ſongeoit aux moyens de faire finir ſon arrêt, il remarqua à quatre pas de lui un homme qui l'examinoit attentivement, & qui ſembloit écrire ou faire quelque choſe de ſemblable. Le Marquis le conſidera à ſon tour ; & cet homme, loin de diſcontinuer, parut redoubler ſon travail avec beaucoup plus d'empreſſement. Votre Pere étonné fut à lui pour en ſçavoir la raiſon ; mais celui dont nous venons de parler, le voyant approcher, tourna les épaules, & s'en fut précipitamment.

Le Marquis ne put s'empêcher d'être inquiet de cette avanture ; mais il le fut bien plus, lorſque deux jours après il reconnut le même homme à la Meſſe, qui s'attachoit avec la même application à le regarder, & à

faire les mêmes choſes que la premiere fois. Il appella un de ſes Pages, & il lui ordonna à l'oreille de ne pas perdre de vûë cet homme & de le ſuivre. Le Page s'acquitta adroitement de ſa commiſſion, & il lui rendit compte du lieu & de la demeure de cet Inconnu, qui étoit un Peintre en miniature de la Cour. Le Marquis fut chez lui : le Peintre lui avoüa naturellement qu'il avoit eu ordre de faire ſon portrait ; mais qu'il lui avoit été défendu de réveler la perſonne pour lequel il étoit. Votre Pere lui offrit une groſſe ſomme pour lui arracher ſon ſecret ; mais il fut diſcret. Le Marquis s'en retourna fort ſurpris de cette avanture.

Depuis quelque tems il s'étoit apperçu que la Princeſſe étoit moins gaïe qu'à ſon ordinaire. Elle étoit infiniment aimable ; & malgré l'indifference & la prévention qu'il avoit pour le Sexe, il n'avoit pû s'empêcher de rendre juſtice à cette Princeſſe. Il fut ſurpris de la mélancolie dont elle étoit agitée ; en homme de politique & de Cour, il attribua des cauſes differentes à ce changement

d'humeur ; & comme les Courtisans, speculatifs perpétuels, & esclaves de l'ambition, qui donnent aux choses les plus indifferentes des raisons de politique ou d'Etat, il crut qu'il s'agissoit peut-être de quelqu'alliance, & qu'il étoit de son devoir de tâcher de pénetrer si elle n'étoit pas contraire aux interêts de son Maître. Pour parvenir à ses desseins, il fit une cour réguliere à la Princesse. Elle parut en être surprise & charmée, parce qu'il l'avoit auparavant extrêmement négligée ; elle eut pour lui mille bontés, & lui facilitoit les moyens de l'entretenir souvent. Elle avoit beaucoup d'esprit, & une élevation de sentiment si fort au-dessus de son sexe, qu'insensiblement elle le fit revenir de l'indifference qu'il avoit marquée jusqu'alors, & qu'il étoit le premier à rechercher les occasions de lui parler. Elle aimoit la chasse ; & comme cette passion avoit toujours été du goût de votre Pere, elle n'y alloit jamais, qu'il n'eût l'honneur de l'y accompagner.

Un jour que l'ardeur de cette Princesse à

la pourſuite d'un cerf l'avoit fait entrer dans un canal profond, où cet animal s'étoit jetté pour ſe dérober à la meute qui le ſuivoit, elle le ſuivit avec ſi peu de circonſpection & de prudence, qu'elle s'engagea malheureuſement dans une vaſe, où ſon cheval s'embourba au point, qu'elle eût été noyée à l'inſtant ſans la précaution qu'elle prit de ſe dégager de ſes étriers. Mais ce n'étoit que retarder ſon trépas, il falloit un prompt ſecours; ſon cheval ne paroiſſoit déja plus, & ſes ſeuls habits la ſoutenoient ſur la ſurface de l'eau. Elle avoit beau ſe débattre, ſa peſanteur la faiſoit enfoncer inſenſiblement, lorſque la Chaſſe arriva ſur les bords du canal. Tout le monde fut effrayé du peril que la Princeſſe couroit; les cris & les larmes firent retentir la Forêt: mais foible ſecours! Pluſieurs ſe jetterent à l'eau, d'autres y entrerent avec leurs chevaux; mais perſonne ne put parvenir à la ſecourir.

Pluſieurs de ceux qui s'étoient jettés à la nage, & qui par reſpect n'avoient oſé ôter leurs habits, penſerent ſe noyer, & eurent

toutes les peines du monde à échaper eux-mêmes au danger où ils s'étoient précipités. La desolation étoit extrême, la Princesse périssoit : on la voyoit combattre contre la mort ; un demi-quart d'heure plûtard c'en étoit fait, lorsque le Marquis parut. Effrayé de ce triste spectacle, il prit sur le champ son parti. Prudent dans toutes les actions de sa vie, il prévoit tout ce qui peut arriver, & il voit d'un coup d'œil qu'il ne sçauroit trop prendre de précautions, pour que le secours qu'il va donner ne soit point infructueux. Il se deshabille, se jette dans le canal. En vain les joncs s'opposent à la vivacité de son zele ; d'une main il les écarte, & de l'autre il fend l'onde. Dans le moment qu'il est prêt à saisir la Princesse, à bout des longs efforts qu'elle a faits, elle enfonce & disparoît à ses yeux. Nageur intrépide, il plonge & la repêche. En vain la pesanteur de ses habits & l'eau qu'elle a déja avalée rendent le fardeau difficile à soutenir, le zele, & peut-être quelque chose de plus, lui donne une nouvelle vigueur, quoique l'un & l'autre

ſemblent échaper aux regards avides & tremblans. Le trajet eſt long ; à peine peut-il gagner les joncs ambarraſſans qui bordent le canal. Les y voilà cependant ; un banc de terre qui ſe trouve à fleur d'eau, devient par un heureux hazard le port de leur ſalut. Le Marquis fait les derniers efforts pour y aſſeoir la Princeſſe ; un bateau heureuſement découvert vient achever de tirer la Princeſſe d'un nouveau peril. Votre Pere épuiſé ſuccomboit ; il n'avoit bientôt plus la force de la ſoutenir, & bientôt ils auroient peris l'un & l'autre.

Mais, ô ſuite funeſte d'une genereuſe action ! injuſtice ſans pareille ! Le Roi qui avoit été averti du danger que couroit la Princeſſe Iſmene ſa fille, & qui s'étoit tranſporté ſur le champ ſur les bords du canal, avoit été preſent aux derniers efforts que le Marquis avoit faits pour elle ; il l'avoit vû dans ſes bras, il étoit nud. Ce Prince ne fit de réflexion qu'au reſpect dont on avoit manqué envers ſa Fille ; l'indécence parut ſeule, & la généroſité fut oubliée ; ſes yeux s'enflâ-

ment de courroux. La Princeſſe eſt ſauvée, la crainte ne peut plus diſtraire ſa colere; il jure ſa perte, perſonne n'oſe parler pour lui, tout le monde le plaint en ſecret.

Dès qu'on eut fait rendre à Iſmene l'eau qu'elle avoit bû, elle reprit connoiſſance. On eut toutes les peines du monde à faire revenir le Morquis, que la laſſitude & le travail avoient plongé dans une longue lethargie. Le Roi, ſans avoir pitié de ſon état, partit avec la Princeſſe, & laiſſa des ordres pour qu'il fût mis en priſon lorſqu'il ſeroit en état d'y être tranſporté. Ce fut à regret qu'on y conduiſit votre Pere. Quel fut ſon étonnement, de ſe voir ſi indignement récompenſé!

La Cour & la Ville informées de ſa détention, & du ſujet qui l'avoit occaſionnée, le plaignirent hautement, & blâmerent l'injuſtice du Roi. Ces murmures lui revinrent: il étoit haut & ferme dans ſes reſolutions; il témoigna le reſſentiment qu'il en avoit, en refuſant des graces aux Principaux qui l'approchoient; & il leur fit ſentir qu'il eſt

dangereux à la Cour de dire ce que l'on penſe, & que s'il eſt permis d'avoir des yeux & des oreilles, l'uſage en doit être conſacré au ſilence.

L'accident de la Princeſſe n'eut point de ſuite fâcheuſe ; deux jours après, elle fut en état d'apprendre les choſes qui s'étoient paſſées à ſon ſujet. Elle ſentit toute l'obligation qu'elle avoit à votre Pere, & fut touchée de l'ingratitude dont on uſoit envers lui. Que je ſuis malheureuſe ! s'écria-t'elle ; fatale récompenſe ! O le plus genereux des hommes, & le ſeul d'une Cour qui m'ait arraché au trépas ! que ne te dois-je pas ? & que ferai-je jamais qui puiſſe égaler l'important ſervice que tu m'as rendu ? O mon Pere, m'aimez-vous ſi peu, que vous traitiez ainſi un homme qui a expoſé ſa vie pour conſerver la mienne ? Ah ! je ferai les derniers efforts pour briſer des fers ſi injuſtes ; c'eſt ſervir mon Pere, que de le deſobliger dans une pareille occaſion.

Un mouvement plus impétueux que la reconnoiſſance faiſoit ainſi parler la Prin-

ceſſe. Ce goût imperieux qui décide ſi ſouvent de nos affections, s'étoit fait ſentir dans le cœur d'Iſmene dès le premier inſtant qu'elle avoit vû le Marquis. La vivacité de ſon intelligence ne le lui fit que trop connoître. En vain elle appella ſon rang & ſa vertu au ſecours de ſa raiſon : Inutiles barrieres! Plus le torrent étoit retenu, & plutôt ſon cœur en fut ſubmergé. L'éducation & la prudence s'étoient oppoſées juſqu'alors à ſa foibleſſe ; & pour ſoulager le feu qui la dévoroit, elle avoit eu recours à l'innocent moyen du portrait dont nous avons parlé : mais depuis la cour aſſiduë de cet Amant cheri & le ſervice rendu, ſon amour avoit pris le deſſus de tous les égards. Son caractere étoit emporté ; & plus on s'oppoſoit à ſes deſirs, & plus ils avoient de vivacité chez elle. Les paſſions des Grands ſont au-deſſus de celles du vulgaire ; & lorſqu'ils font tant que de s'oublier, c'eſt avec moins de retenuë que ceux qui leur ſont inferieurs.

Cependant le Marquis ayant appris le ſujet de ſon empriſonnement, écrivit au

Roi, & il lui repreſenta avec une noble fermeté ſon injuſtice. Ce Prince, au lieu d'être touché de la force de ſes raiſons, & craignant qu'il n'en avertît le Roi ſon maître, donna des ordres ſéveres pour que le Priſonnier n'eût aucune relation avec perſonne. La réponſe qu'il lui fit faire, fut que ſon procès décideroit de ſon ſort; qu'il y juſtifieroit ſa conduite, & qu'il ne demandoit pas mieux que de le trouver innocent.

Le Marquis étoit trop habile pour ne pas démêler que ce Prince profitoit d'un prétexte pour venir à ſes fins. La Cour du Marquis avoit fait parler ſes Ambaſſadeurs pour ſon premier arrêt : les raiſons qu'on en avoit données étoient tombées d'elles-mêmes ; parce que les découvertes que votre Pere avoit faites dans les Iſles pour ſon Prince, étoient permiſes, & que le rapport de la conduite qu'il avoit tenuë dans ſon entrepriſe, qu'il n'avoit commis aucun acte d'hoſtilité, & qu'il s'étoit comporté avec les Nations voiſines avec une prudence extrême, étoit trop favorable, pour qu'on

pût le retenir plus long-tems. Mais c'étoit ces conquêtes que le Roi avoit sur le cœur; elles lui donnoient un redoutable voisin. Il vouloit se venger, ou, pour mieux dire, le mettre au point de laisser démolir une Citadelle dont il avoit assuré ses victoires. Ajoutez à tout cela, la pente qu'il avoit à croire toujours le mal préferablement au bien.

Ismene, peu sensible à toutes ces considerations, & prévenuë de la violence de son ardeur, imagina cent moyens pour faire part à son Amant de sa tendresse & de sa reconnoissance. Celamine avoit été élevée avec elle, & possedoit sa confiance. Elles furent long-tems l'une & l'autre pour en venir à bout. L'entrepriſe étoit hardie; on connoissoit la séverité du Roi: il y alloit de la tête pour la moindre contravention à ses ordres; & dans les siécles les plus genereux, l'on n'aime point à faire sa cour à ses dépens.

CHAPITRE VI.

Briques de la Princeſſe pour ſauver le Marquis de.... Songe que fait le Roi, & ce qu'il produit. Le Marquis de.... condamné à la mort.

L'Attachement que Celamine avoit pour la Princeſſe, & la compaſſion qu'elle eut de l'état où ſon amour la réduiſoit, lui firent recevoir les vœux du Lieutenant du Château dans lequel étoit le Marquis. Il ſoupiroit depuis long-tems pour elle; mais ſon antipatie pour lui s'étoit ſi fort découverte, que depuis long-tems il ne la voyoit plus. Un jour qu'elle le rencontra, ſes yeux s'étant adoucis, il reprit dans un moment tout le goût qu'il avoit eu autrefois; elle flatta ſon amour, elle le gagna, & l'étourdit ſur les riſques qu'il avoit à courir en faiſant tenir au Marquis, ſon priſonnier, une Lettre de la part de la Princeſſe. Il fallut huit jours entiers pour venir au point de ſé-

duire la fidelité de cet homme ; encore ne fut-ce qu'aux conditions qu'il ne seroit point nommé dans la Lettre, & que le Prisonnier ignoreroit par qui elle lui seroit renduë. Comme il n'importoit rien à la chose, pourvû qu'elle se fist, on lui accorda tout ce qu'il voulut, & il s'y prit la nuit suivante de cette façon :

Il monta sur la plate-forme de la Tour ; & le commencement de la nuit étant venu, il descendit par la cheminée du Prisonnier une ficelle, au bout de laquelle étoit attaché un petit sac où étoient deux Lettres. Le Marquis se promenoit alors tristement dans sa chambre : il fut surpris de voir quelque chose qui s'agitoit au-dessus de la flamme de son feu. Il y accourut ; & en démêlant bientôt le sujet, il ouvrit le sachet, & lut les Lettres suivantes.

BILLET.

L'on vous envoye une Lettre, du papier & de l'encre. Tenez votre Réponse prête ; on viendra la prendre de la même maniere, & à la même heure.

Cet

Cet avis le surprit ; il lut avec précipitation la seconde Lettre, qui étoit de la Princesse.

LETTRE D'ISMENE

au Marquis de....

EN toute autre occasion je vous aurois caché, Marquis, le panchant que j'ai pour vous, que je conserve depuis le premier moment que je vous ai vû. Je sçai ce que je dois à mon rang & à ma naissance : mais selon ma façon de penser, ma reconnoissance l'emporte par-dessus toutes ces choses. Je vous dois la vie, puis-je vous devoir davantage ? Mandez-moi quels sont vos sentimens, & si la pitié a été le seul motif des risques auxquels vous vous êtes exposé pour m'arracher au peril qui me menaçoit. Cet aveu décidera de votre sort. Je ne vous en dirai pas davantage, que ces choses ne soient expliquées : mais vous pouvez penser qu'Ismene sçait tout sacrifier, lorsqu'il s'agit de sa félicité.

ISMENE.

Jugez, ô mon Fils, de la surprise de votre Pere; c'étoit la chose à laquelle il s'attendoit le moins. Il fut touché des bontés de la Princesse, & des manieres adroites dont elle les marquoit, aussi-bien que des risques auxquels elle s'exposoit. Qu'elle est aimable! s'écrioit-il; quelle generosité! Qui ne l'adoreroit pas? Ne seroit-ce point aussi, continua-t-il, quelques traits de l'aveugle Fortune, qui me destine à quelque chose de grand? Votre Pere est né ambitieux: l'idée d'avoir plû à une grande Princesse, & de voir ses desirs monter jusques à leur dernier point, le transporta; les considerations de sa beauté ravissante vinrent après, son cœur en fut touché jusqu'au vif; & moins il avoit été capable jusqu'à ce tems de ressentir les troubles du Dieu qui fait aimer, & plus il en fut agité. Préoccupé de sa tendresse nouvelle, & de l'esperance qui devoit l'accompagner, il écrivit les mots suivans.

LETTRE du Marquis de.... à Ismene.

EST-il bien vrai que ce soit la divine Ismene qui se déclare pour moi, & qu'elle me permet de lui faire l'aveu des secrets de mon cœur ? A quelque malheur que je puisse être en proie, quelque destin qui me poursuive, rien ne peut m'ébranler, puisque ma Princesse m'assure que je ne lui déplais pas. O bonheur inattendu ! ô jour cent fois heureux ! Mais helas ! ne m'aveuglai-je point ? ne prends-je point le témoignage de la compassion, ou celui d'une reconnoissance trop étenduë, pour le comble de la félicité ? Ah ! Princesse, expliquez-vous ; je n'ose me flatter des biens que vous me laissez entrevoir. Ne fais-je pas même trop de les desirer ?

LE MARQUIS DE...

La passion d'Ismene étoit trop forte pour garder aucun ménagement après l'assurance de son bonheur ; elle récrivit une seconde Lettre, expliquée sans aucun détour. Elle

marquoit à son Amant que le Roi lui avoit enfin appris le véritable sujet de sa prison ; qu'elle avoit feint de ne plus prendre part à ce qui le regardoit, pour ménager sa confiance ; qu'elle étoit promise au Prince de.... Que l'on ne devoit rendre public cet hymen que lorsqu'on viendroit la chercher, & qu'on le craignoit, lui, par rapport aux interêts de son Maître, que cette alliance lézoit ; qu'il n'auroit sa liberté que lorsqu'elle seroit consommée. Elle ajoutoit que puisqu'elle avoit tant fait que de lui donner son cœur, elle ne seroit jamais à un autre, & qu'elle alloit tenter tous les moyens possibles pour le délivrer. Elle lui faisoit une peinture touchante des maux que son absence lui feroit souffrir, & des persécutions qu'elle alloit essuyer pour lui conserver sa foi ; il sembloit même qu'elle lui laissoit entrevoir qu'elle pourroit un jour tout sacrifier pour partager avec lui sa destinée. Son portrait qu'elle lui envoyoit, étoit le sceau de ces protestations, & elle lui apprenoit en même tems de quels moyens elle s'étoit servi pour attraper le sien.

Ces preuves nouvelles de la tendreſſe d'Iſmene acheverent de rendre le Marquis le plus amoureux des hommes. Il crut pouvoir ſe flatter qu'il la meritoit au point de l'épouſer & de l'emmener avec lui ; il uſa de toute la perſuaſion dont il étoit capable, & de tout l'eſprit dont il étoit rempli, pour l'induire à ce deſſein. Il aimoit mieux, diſoit-il, perir en priſon & courir toutes les ſuites de la colere du Roi, que d'en ſortir jamais ſans avoir des témoignages aſſurés des promeſſes dont elle l'avoit flatté. Qu'on perſuade aiſément lorſque l'on eſt aimé ! La Princeſſe lui promit, & le laiſſa le maître de ménager les choſes ſelon ſa prudence. Elle ſe chargea de le tirer de priſon ; & lui, du ſoin d'aſſurer leur fuite. Il fit ſervir la politique à ſes deſſeins : il écrivit à ſa Cour qu'il méditoit un coup important ; il ſe ſervit de ſpecieuſes raiſons pour en rendre les conſéquences intereſſantes. Elle en fut frappée, & on lui fit des remiſes conſiderables d'argent ; on lui envoya même un homme affidé, avec un nombre de créatures ſur leſ-

quelles on pouvoit compter pour un coup de main, qui déguiſées & ſous des prétextes differens ſe trouverent à ..... pour aſſurer leur retraite en cas qu'elle fût iuquiétée. Le jour étoit marqué ; tout étoit prêt, & il ſembloit qu'il étoit impoſſible que la choſe dût manquer.

La Cour fut cependant agitée par l'humeur ſombre & noire dont le Roi parut tout-d'un-coup prévenu ; il fut trois jours ſans manger, & ſans vouloir voir perſonne. Chaque Courtiſan inquiet tâchoit d'en découvrir le principe, & perſonne n'y put parvenir. On diſoit ſourdement que le chagrin du Prince provenoit d'un ſonge affreux : on en rapportoit même quelques circonſtances; mais elles paroiſſoient avoir ſi peu de fondement, qu'on ne croyoit pas devoir s'y arrêter.

Le quatriéme jour le Roi ſortit de chez lui, & il fut chez la Princeſſe. Elle n'étoit pas accoutumée à ſes viſites, & elle fut ſurpriſe de ce nouvel honneur, auſſi-bien que de la profonde mélancolie dans laquelle il

lui parut plongé, & dont on lui avoit celé la connoissance. Elle s'empressa de lui en demander le sujet avec les caresses & la douceur qui siéent si bien d'une Fille à son Pere, & d'autant plus vive, qu'elle trembloit peut-être qu'il n'eût découvert son intrigue. Quelque sévere que le Roi fût envers tout le monde, & quelque peu de tendresse qu'il semblât avoir pour sa Fille, il lui donnoit cependant quelquefois des marques de confiance. Je ne puis resister plus long-tems, lui dit-il, à l'envie de partager le trouble affreux qui m'agite; c'est dans votre sein, ma Fille, que je veux répandre l'inquiétude horrible où je suis, d'un songe que j'ai fait, il y a quelques jours. Quelque peu de foi qu'on doive ajouter à ces vapeurs souvent formées par le caprice des organes, je n'ai pû prendre sur moi de surmonter la crainte que me cause son presage. L'on a vû par beaucoup d'experiences que ces fantômes enfantés par le sommeil sont chez les Rois des prédictions souvent certaines de l'avenir. S'il est vrai, comme nos Fastes ne permettent pas d'en douter,

je suis le plus malheureux des Princes ; & vous en allez juger, ma Fille, par le récit que je vais vous faire de ce rêve épouvantable.

La veille de la nuit cruelle dont je vous parle, jamais je n'avois été de ma vie si tranquile. Le Conseil que j'avois tenu le jour qui la précedoit, m'avoit rendu de la meilleure humeur du monde ; nulle inquiétude ne m'agitoit. Respecté dans le dedans de mon Royaume, craint de mes ennemis, & votre hymen assuré mettoit le comble à ma prosperité ; en un mot je n'avois que des lieux de satisfaction, & qui ne devoient pas me produire une nuit aussi funeste que celle qui suivit.

A peine ai-je été endormi, qu'un bruit épouvantable s'est fait entendre dans ma chambre, qui m'a éveillé en sursaut. J'ai ouvert avec précipitation les rideaux de mon lit, & j'ai vû à la foible lueur de ma lampe quelque chose d'étendu sur mon parquet. J'ai appellé un Valet-de-chambre, & je me suis levé ; j'ai voulu reconnoître moi-

même ce que c'étoit. Quelle a été ma surprise de trouver le portrait de feuë la Reine votre mere, tourné la face contre terre! J'ai examiné avec des yeux curieux si les anneaux qui le soutenoient étoient usés, ou les clous rompus : rien de tout cela. J'en ai été frappé, en me recouchant cependant sans y faire une autre attention. Je me suis rendormis au bout de quelque tems, mais avec un sommeil bien moins tranquile que le précedent.

Que dois-je croire, ma Fille, des horreurs dont j'ai été menacé ? Il m'a semblé que je voyois votre Mere : elle avoit l'air majestueux & fier ; sa robe étoit d'un lin plus blanc que la neige, le diadême ceignoit son front ; & ses yeux, quoique séveres, laissoient entrevoir cette douceur qui l'a toujours fait adorer de tout le monde. Tu dors, Prince, tu dors, me dit-elle, tandis que l'on t'enleve tout ce que tu as de plus cher; tu es trahi, ouvre les yeux & regarde. En achevant ces mots, il m'a paru qu'elle s'envoloit au Ciel. Je l'ai suivie des yeux jusqu'à ce

qu'elle fût entierement dérobée à ma vûë. Touché de l'apparition d'une perſonne qui m'a été ſi chere, je baiſſois triſtement la tête lorſque mes oreilles ont été frappées d'un bruit extraordinaire. Que vois-je ? Ma Ville capitale embraſée d'un feu dévorant ; le trouble, le tumulte retentit ; le bruit des armes ſe diſtingue au milieu des clameurs : elle a l'air d'une Ville priſe d'aſſaut, & dont le ſac horrible fait le triomphe du Vainqueur. Je veux accourir au ſecours de mes peuples : Efforts impuiſſans ; je ne puis. Je me trouve enchaîné ; j'appelle, je crie, perſonne ne me répond. Un homme à cheval ſort de cette Ville infortunée, il eſt couvert de ſang & de pouſſiere ; il paſſe devant moi, me jette un regard menaçant. O Ciel ! qu'apperçois-je ? Vous, Iſmene, en croupe de ce raviſſeur. Ah, ma Fille ! m'écriai-je, vous perdrai-je encore ? Traître, abominable Vainqueur, garde tous mes Etats, mais laiſſe-moi ma Fille. Le perfide Cavalier tourne la tête. Surcroît d'étonnement ! je reconnois le Marquis de.... mon priſonnier. Vous, Princeſſe,

vous détournez votre tête, & semblez de concert avec ce lâche raviſſeur. Ah, perfide! vous dis-je, indigne de ſortir de mon ſang, c'eſt donc toi qui me ravis mon Royaume & ma liberté? c'eſt donc toi qui mets le poignard dans le cœur de ton Pere? Ah! Seigneur, avez-vous repris, pardonnez à l'amour furieux qui me dévore. Horrible Fille! ai-je interrompu, va, je te donne ma malédiction, & je ſouhaite qu'un abîme affreux t'engloutiſſe; que ne s'ouvre-t'il dans ce moment à tes pieds! & que n'ai-je la ſiniſtre conſolation d'être le témoin de la punition de tes crimes! Ma fureur me fit prononcer pluſieurs diſcours ſemblables. Le Marquis importuné, & outré de mes juſtes cris, d'un coup de piſtolet m'ôte la parole & la vie: mon ſang coule à gros boüillon, mon ame furieuſe s'envole; & mon agitation eſt ſi grande, que je me réveille en jettant un cri ſi perçant, que tous mes Gardes accourent à mon ſecours.

La Princeſſe effrayée du rêve de ſon Pere, veut en vain le raſſurer; elle eſt ſaiſie elle-

même de ſes affreux preſages : le remord la preſſe, elle ſe repent déja de ſes deſſeins concertés. Le Roi s'apperçoit de ſon trouble ; ſoupçonneux & défiant, il a les yeux fixement attachés ſur elle, il la queſtionne, il la ſuit. Elle ſe trouble de plus en plus ; il veut abſolument qu'elle parle : c'eſt en vain, elle s'eſt remiſe. Elle ſent le danger qu'elle court ; le ſort de ſon Amant la fait trembler ; elle veut éloigner les ſoupçons que ſon deſordre a donnés à ſon Pere : Soins ſuperflus ! Il lui donne des Gardes ; elle eſt renfermée dans ſon appartement, & il rentre dans le ſien, plus troublé & plus inquiet que jamais.

La Princeſſe connut, mais trop tard, l'imprudence qu'elle avoit euë de ne s'être pas mieux poſſedée. Elle voulut en vain la réparer, en écrivant à ſon Pere que la frayeur qu'elle avoit euë de ſon rêve étoit la ſeule cauſe du trouble dont elle avoit été émuë : Précaution inutile ! Plus elle éloigne les ſoupçons, & plus ils s'enracinent dans ſon cœur défiant. Ce Prince prend le parti de faire venir le Priſonnier dans ſon cabinet ; il

l'interroge, il lui prête des desseins, il feint d'être informé d'une intelligence avec sa Fille. Rien n'ébranle le Marquis; sa politique le prépare à tous les évenemens, & réduit même le Roi, par ses reproches respectueux, à rougir de son injustice & des vaines terreurs qui l'ont agité. La force des raisonnemens du Prisonnier sur les premiers sujets de son arrêt, aussi-bien que sur les derniers, persuadent le Prince; peut-être alloit-il même le mettre en liberté, lorsqu'on vint gratter à la porte du cabinet. Un Ministre entre, il parle au Roi en secret, il lui remet une Lettre. O Ciel! elle est de la Princesse; c'étoit la derniere qu'elle avoit écrite au Marquis. Le jour de leur fuite étoit marqué, aussi-bien que les assurances d'une constance éternelle; elle doit même l'épouser au sortir du Royaume. Ah! s'écrie le Roi, qu'on aille chercher la Princesse: O songe trop suivi de réalité! que ne te dois-je point? Il rentre furieux dans le cabinet, il se promene à grands pas, & sa fureur contre le Prisonnier se manifeste par ses regards.

L'on amene bientôt la Princeſſe ; le Roi tient dans ſes mains la fatale preuve de ſon crime. Perfide, lui dit-il en lui jettant cette Lettre, reconnois-tu ce caractere ? Que mérite une Fille qui trahit ſon Pere, ſon Roi & ſa Patrie ? Quel ſupplice épouvantable peut laver de pareilles offenſes ? De quel ſang ſors-tu, malheureuſe, pour vouloir le profaner honteuſement ? Du mien ? non, non, celui des Rois ne ſçait point s'avilir. Mais je ſuis ton Pere, & je cherche à te juſtifier. Des deſſeins auſſi criminels n'ont pû ſe former dans le cœur de ma Fille ; de lâches ſéducteurs te les ont conſeillés : parle, ton aveu naturel peut ſeul appaiſer ma colere. Ne me déguiſe rien, nomme tes Complices ; il faut qu'ils accompagnent ſur l'échaffaut le moteur de ſi coupables entrepriſes.

Que la parole d'un Pere & d'un Roi imprime ! La Princeſſe éperduë à ce diſcours ne répondit que par ſes larmes. Ce ne ſont pas des pleurs que je demande, reprit le Roi ; c'eſt le ſacrifice des lâches Sujets qui ont trahi leur Maître, & la honte de me nommer celui

qui vouloit me deshonorer. Cet aveu suffit à la vengeance que je devrois prendre de toi; à ce prix je te pardonne, parle. Ah! mon Pere, s'écria la Princesse en redoublant ses larmes, ne vous laissez point aller à votre aveugle colere, ou du moins attendez que les premiers mouvemens en soient passés. Non, non, interrompit-il, tu veux m'éluder, gagner du tems, étudier ou prévoir sa justification. Ah! mon Pere, reprit Ismene, n'écoutez que les sentimens de la nature; je suis perduë, si vous ne vous souvenez pas que je suis votre Fille. Je ne veux point vous tromper, continua-t-elle en se jettant à ses pieds, je vous dirai la verité. J'aime, il est vrai; je n'ai pû refuser mon cœur à celui qui m'a sauvé la vie; la grandeur d'ame dont j'herite de mes Ayeux, ne m'a pû laisser voir perir l'auteur de ma conservation, & j'ai tremblé de me voir la cause innocente de la mort à laquelle on m'a dit qu'il étoit destiné: j'avouë que j'ai cherché les moyens de le sauver, & de l'arracher à la rigueur des Loix qui l'eussent condamné; mais, Seigneur,

mais... Tu lui donnois la main! interrompit avec fureur le Prince; tu profanois mon sang! Va, je ne veux point de justification dans un cas aussi coupable; elle aggrave le crime, au lieu de le diminuer: nomme seulement les traîtres Sujets qui ont prêté la main à ton intelligence. Moi seule, Seigneur, reprit la Princesse... Ah! c'est trop abuser de ma patience, s'écria le Roi; tu braves ton Pere, il sçaura t'en punir. Vous, Marquis, parlez, continua-t-il en feignant de se radoucir; le sacrifice que vous me ferez de mes lâches Sujets, sera suivi de votre liberté; vous serez conduit hors de mes Etats: mais je jure par tout ce qu'il y a de plus sacré, que si vous sortez l'un & l'autre sans me satisfaire, vous me répondrez sur vos têtes de vos criminels refus.

Ismene fremit à ce serment; le Marquis n'en fut point ému. Satisfaites-vous, lui dit-il, Seigneur, mais ne confondez point l'innocent avec le coupable; la seule pitié de la Princesse fait son forfait, c'est sur moi seul que vous devez vous venger. Un Roi puis-

sant

ſant ſçaura ſe reſſentir des opprobres indignes dont vous m'avez couvert. Juſqu'ici je ne rougis point de mon crime ; & quand même il ſeroit conſommé, mon ſang, s'il ne deſcend pas des Rois, eſt digne par ſa pureté.... Arrête, lâche, interrompit le Prince en fureur, un ſang comme le tien eſt fait pour couler ſur mes échaffauts. Hola quelqu'un, s'écria-t-il, (un Exempt entra,) qu'on les conduiſe l'un & l'autre, & qu'on me laiſſe.

Dès que le Roi fut ſeul, il ſe promena à grands pas dans ſa chambre, en méditant mille funeſtes moyens de ſe venger ; la honte ſeule balançoit ſa fureur. Sa parole donnée pour l'alliance dont on a parlé, la tendreſſe paternelle, l'éclat, tout le retenoit. Cependant ces ſentimens ne ſe ſoutenoient pas long-tems ; il rougiſſoit de colere à la vûë de la Lettre fatale. Indigne Fille, s'écrioit-il, as-tu pû ainſi t'oublier ? Ah ! ſi les Etats voiſins apprennent cette ignominie, ils ſçauront en même tems, par la vengeance affreuſe que je ferai, l'horreur que j'ai pour

de pareilles taches : ils mourront. Un autre que moi enſeveliroit dans le ſilence la lâcheté de cette indigne Princeſſe, & laiſſeroit achever un hymen commencé : mais je ne veux pas qu'un Gendre, ou qu'un Roi, qui apprendront tôt ou tard cette cruelle hiſtoire, puiſſent me reprocher un jour que je leur aurai fait un preſent indigne & d'eux & de moi. Et quand je ſerois capable d'hazarder ce ſecret, ne ſeroit-il pas tôt ou tard découvert ? & ne devine-t'on pas juſqu'aux plus ſecrettes penſées des Princes ?

Le Roi termina ſes réflexions par le changement qu'il fit des Chefs & des Gardes des Priſonniers. En Politique habile il prévit que cette nouveauté ſeroit ſuivie de la fuite des Coupables ; il avoit ordonné des Eſpions pour examiner leur démarche, & pour les arrêter, en cas qu'on en ſurprît quelqu'un qui s'éloignât. Le Lieutenant du Château craignant que ſa démiſſion ne fût ſuivie de ſon arrêt, chercha dans le même inſtant à s'eſquiver. On le ſuivit ; il fut arrêté & conduit au Roi. Se croyant découvert, il avoüa

tout, & il paya de sa tête & son amour & sa complaisance.

L'on crut que le sang répandu de cet homme calmeroit l'aigreur du Roi, il ne fit que l'irriter; il lui falloit d'autres victimes. Le procès fut fait au Prisonnier, sans que la Princesse y fut compromise; la tendresse paternelle & l'honneur avoient gagné ce point sur l'esprit du Prince irrité : le prétexte fut pris de ce qui s'étoit passé dans les Isles à son préjudice, par des actes d'hostilité supposés sans pouvoir, & de l'indécence avec laquelle il avoit paru le jour qu'il avoit arraché Ismene au danger qu'elle avoit couru dans le canal; ce chef suffisoit seul pour le faire perir, les Loix du Royaume étant formelles pour un manque de respect. Nonobstant cela, le Marquis se défendit si bien sur toutes ces accusations, que les Commissaires furent en suspens, & déclarerent qu'ils ne pouvoient le condamner. Le Roi qui prenoit à cœur cette affaire, & dont la haine contre le Prisonnier ne pouvoit être appaisée que par sa mort, voulut

que le nouveau chef de ſéduction & de rapt parut ſur le Bureau. Les Juges ſurpris & effrayés de la honte dont il alloit ſe couvrir, furent le trouver, & ils firent tout leur poſſible pour éviter un tel affront à la Maiſon Royale. Le Roi fut inflexible; & le Priſonnier n'ayant pas voulu ſe juſtifier & rendre la Princeſſe criminelle, fut condamné à perdre la tête.

CHAPITRE VII.

Menée du Prince de.... L'interêt qu'il a de sauver le Marquis de.... Réussit dans ce dessein. La Princesse fuit avec le Prisonnier.

LA Cour fut épouvantée de ce Jugement. Le Marquis s'étoit fait beaucoup d'amis, & il n'y eut pas un Courtisan qui ne mit tout en usage pour avoir sa grace. Le Roi les reçut si mal, & parut si en colere à ceux qui l'en presserent le plus, que personne n'osa retourner à la charge; & même pour se délivrer de leur importunité, le jour de l'execution fut avancé, & le Prisonnier ne pouvoit sans miracle éviter son malheureux sort. Helas! s'écria ma Mere en versant des larmes & en s'interrompant, il eût bien mieux valu pour vous, ô mon Fils, (s'il est permis de faire un pareil souhait,) qu'il eût été la victime de son innocence; Celine ne seroit pas née. O ma Mere, que dites-

vous? repris-je vivement. Attendez, continua-t-elle, vous sçaurez assez tôt la rigueur de votre destinée.

Cependant le Prince de...., presomptif heritier de la Couronne après la Princesse Ismene, fut celui qui prit le plus à cœur ce qui se passoit. Il y avoit long-tems qu'il s'étoit apperçu du goût qu'elle avoit pour le Marquis; il étoit trop conforme à ses interêts, & il desiroit avec trop d'ardeur que cette passion l'engageât aux suites les plus importantes, pour qu'il s'y fût opposé. Il auroit bien mieux voulu qu'elle eût épousé en secret le Marquis; il l'esperoit même par la connoissance qu'il avoit de l'humeur impétueuse & vive d'Ismene. La connoissance qu'il en auroit eu, lui auroit assuré la Couronne à la mort du Roi, les Loix du Païs desheritant une Princesse qui se mesallioit: au lieu que par l'évenement present il n'avoit plus lieu d'esperer la même chose, & il prévoyoit que le Prince satisfait par la mort du Coupable, rendroit bientôt à sa Fille la tendresse dont il le connoissoit pré-

venu pour elle, quoiqu'il eût déclaré en mettant la Princeſſe dans le Convent, (où elle étoit depuis quelques jours,) qu'elle y demeureroit le reſte de ſa vie. Il étoit déja trop éclairé pour compter ſur l'effet de ces menaces; & il reſolut d'achever, en ſauvant le Priſonnier, & en lui donnant les moyens d'enlever la Princeſſe, ce que ſa fortune avoit ſi heureuſement commencé.

Pour y parvenir, il gagna un Garde qui devoit coucher dans la chambre du Marquis, (car depuis ſa condamnation on ne le perdoit pas de vûë,) & il lui fit rendre la lettre qui ſuit.

BILLET.

Le jour de votre trépas eſt ordonné à après-demain; on s'intereſſe à vos jours, on veut vous les conſerver. Ne vous deshabillez point la nuit qui précedera; mais couchez-vous à l'ordinaire, pour ne point donner de ſoupçon. On viendra vous prendre, laiſſez-vous conduire; on eſpere vous arracher au ſort qui vous menace.

Le Marquis étoit si observé, qu'à peine put-il faire la lecture de ce Billet. Il éleva son cœur à Dieu, & il lui rendit graces d'un secours si peu attendu. Seroit-ce encore la Princesse, dit-il interieurement, qui me donne cette nouvelle preuve de son amour? Hé! qui seroit-ce? en puis-je douter? Ah, trop aimable Ismene! que mon cœur ne peut-il vous payer de la reconnoissance qu'il a de vos bontés! Une réflexion suivante ne le laissoit pas long-tems dans cette opinion, & lui faisoit penser que dans de pareilles circonstances le Roi prévenu la faisoit observer de si près, qu'il n'étoit pas possible qu'elle pût parvenir à effectuer les promesses dont on le flattoit. D'ailleurs l'écriture étoit d'une main differente; il ne sçavoit sur qui jetter ses soupçons; une idée détruisoit l'autre. Quelquefois il s'imaginoit que c'étoit le Roi lui même, qui pour s'épargner la honte de le sacrifier injustement, le faisoit évader, pour ne pardonner ni punir. Cette pensée à laquelle il s'arrêtoit le plus, le chagrinoit. Je vais donc vous perdre, continuoit-il,

adorable Ismene ! je ne vous verrai plus ! vous serez bientôt à un autre ! Du moins en mourant j'avois la douceur de penser que vous ne m'oublieriez jamais, & que l'idée d'un Amant qui perdoit sa vie plutôt que de trahir les secrets de sa Princesse, se conserveroit jusqu'à la fin de ses jours.

Cependant, malgré l'émotion que lui causoient toutes ces réflexions, il ne put s'empêcher d'attendre avec impatience la nuit qui devoit l'arracher au trépas. L'on a beau dire, de quelques passions que nous soyons prévenus, la conservation de notre vie est toujours la plus chere ; quelqu'amertume que nous ayons, nous n'aimons point à la perdre, à moins que nous ne soyons transportés du dernier desespoir.

Cependant le Prince de.... ne se contenta pas de préparer la fuite certaine du Marquis ; elle ne lui importoit qu'autant qu'elle achevoit de remplir ses desseins. Pour y réussir, il prévint Ismene, & il lui écrivit ces mots d'une main déguisée.

LETTRE du Prince de....

à Ismene.

LE Marquis de.... monte sur l'échaffaut après-demain, Princesse. Une personne qui vous est attachée jusqu'à la mort, & qui connoît que la perte de sa vie est attachée la vôtre, vous avertit qu'on travaille à le sauver. Il en est prévenu; mais il refuse de se soustraire à une mort certaine, voulant plutôt perir que de vous laisser exposée au ressentiment du Roi. Son parti est pris; il n'y a que vous, Princesse, qui puissiez le faire changer. Consultez-vous; votre réponse décidera de la mort du Marquis.

Ismene fut surprise que malgré l'exactitude avec laquelle on la gardoit, & après l'execution presente du Lieutenant dont on a parlé, cette Lettre eût pû parvenir jusqu'à elle. La personne qui la lui rendit, la tranquilisa sur les soupçons que cette démarche lui donnoit; & sans lui avoüer l'auteur des ressorts que l'on faisoit joüer, lui expliqua

es moyens dont on ſe devoit ſervir, en cas
qu'on pût gagner ſur l'eſprit du Priſonnier
qu'il conſentît à ſa fuite. Cet homme gagné
ar le Prince lui fit ſentir adroitement que
e n'étoit qu'en les ſuivant qu'on pût lui ſau-
er la vie. Cet avis étoit trop de ſon goût,
our qu'elle y apportât aucune difficulté;
outre ſa paſſion, les traitemens de ſon Pere
e l'y portoient que trop. Elle étoit d'un âge
ait; & l'empire qu'elle avoit conſervé juſ-
qu'alors, détruit par des endroits auſſi ſen-
ibles, ne pouvoit trouver de raiſon valable
ans ſon eſprit altier & prévenu. L'amour
couvoit depuis long-tems ſous la cendre, il
'étoit manifeſté par ſa reconnoiſſance; &
ien-loin que la raiſon & les évenemens qui
uivirent, lui euſſent fait ſentir les conſé-
quences funeſtes d'une tendreſſe ſi peu con-
enable, ils n'avoient ſervi qu'à la rendre
lus vive. La crainte de perdre un Amant
cheri par des endroits ſi touchant, l'effraya;
lle ne crut pas devoir trop ſacrifier. Elle
promit enfin qu'elle le ſuivroit; l'eſperance
ſucceda aux noirs chagrins qui la dévoroient,

& elle attendoit avec une impatience extrême une nuit marquée par des évenemens si hardis & si interessans.

Cependant le Prince de.... connoissant qu'il ne manquoit plus à ses projets que de rendre la fuite des Amans certaine, s'attacha à en digerer toutes les circonstances. Il fit contrefaire une Lettre de cachet qui ordonnoit à la Superieure du Convent où étoit la Princesse, de la remettre avec beaucoup de secret entre les mains de celui qui la lui rendroit, avec la précaution d'écarter tout son monde lorsqu'on la feroit sortir.

Ce fut de son Capitaine des Gardes qu'il resolut de se servir, lorsqu'il en seroit tems.

L'évasion du Marquis lui parut bien plus difficile. On ne trompe pas un homme en charge avec tant de facilité qu'une Religieuse : il n'avoit garde de tenter celui qui étoit commis à sa garde ; c'étoit trop exposer ses secrets. Il recourut à des moyens plus assurés, & dont il se servit après avoir passé la nuit à en tracer le projet.

Ce fut un Gentilhomme du Marquis,

entreprenant & hardi, dont il connoissoit l'affection, qu'il choisit pour l'executer. Il le fit appeller au point du jour; il vint chez lui déguisé. Il lui apprit que son Maître périroit sur un échaffaut, sans qu'on pût esperer aucune grace comme on en répandoit le bruit, que le Roi ne faisoit courir que pour tenir incertaine une populace qu'il craignoit : Que lui, Prince de.... avoit toujours extrêmement aimé le Marquis : Qu'il étoit au desespoir que la place qu'il occupoit l'empêchât de le servir, & s'opposât au desir qu'il avoit de l'arracher à cette ignominie; mais qu'il donneroit toute chose au monde pour le tirer de cet affreux pas, & qu'il feroit sous main tous ses efforts pour aider ceux qui seroient assez genereux pour le servir dans cette occasion : Qu'il l'avoit envoyé chercher, sçachant combien il étoit attaché à son Patron, afin d'examiner avec lui si le projet de son évasion, qu'il avoit formé, trouveroit assez de zele & d'affection pour être effectué.

Le Gentilhomme du Marquis, ravi de ce

diſcours, & qui n'avoit aucun lieu de ſoupçonner les intentions du Prince, lui avoüa naturellement qu'il avoit un nombre d'amis tout prêts, qui s'étoient liés d'honneur & de ſerment d'arracher le Priſonnier des mains des Gardes, lorſqu'ils le conduiroient à l'échaffaut; que les relais étoient prêts pour ſa fuite, & que les meſures étoient priſes de façon qu'il ne doutoit pas de le ſauver.

Le Prince fut charmé de connoître qu'il ne s'étoit pas trompé dans le choix qu'il avoit fait de cet homme, il lui en marqua ſa joïe; mais il lui ſuppoſa en même tems pour l'amener à ſon but, qu'il ſçavoit de ſcience certaine qu'on devoit executer ſon Maître à huit-clos: Raiſon, diſoit-il, pour laquelle il l'avoit envoyé chercher, ayant bien prévu que les gens qui lui étoient attachés feroient un mouvement lors de l'execution, dont le Roi ſe défioit apparemment, puiſqu'il avoit changé le lieu de ſa mort.

Le Gentilhomme pâlit à cette nouvelle à laquelle il ne s'attendoit pas, & qui ren-

erſoit tous ſes projets ; mais il reprit bien-
t ſon eſpoir, lorſque le Prince lui fit le
tail de la façon dont il pouvoit ſauver le
Marquis. Il lui donna le plan du Château
ans lequel il étoit renfermé, en lui faiſant
marquer que du côté de la Ville on ne fai-
oit point de garde, à cauſe de la profondeur
u foſſé, & de l'eau dont il étoit rempli :
Que par le moyen d'un bateau portatif avec
quel on le paſſeroit, on approcheroit du
ur où étoient les croiſées du Priſonnier ;
u'il n'avoit qu'à placer des Vedettes aux
nvirons, pour n'être point ſurpris. Il lui
montra le lieu où il devoit faire mettre
entre à terre au plus d'amis qu'il pourroit,
our lui prêter la main en cas que ſa fuite
ût ébruitée. Le Prince ajouta, qu'il avoit
gagné un Soldat qui étoit de garde, & qui
couchoit dans la chambre du Priſonnier la
uit précedant le jour de l'execution : Que
cet homme devoit ſcier les barreaux ; & que
par une experience faite par ſes ordres, il
étoit ſûr qu'à une heure ſonnante la fenêtre
ſeroit libre : Qu'il avoit des cordes prêtes,

& que le Prisonnier se couleroit à cette heure de sa fenêtre en bas : Que lui, Gentilhomme affidé, le recevroit dans son bateau avec le Garde ; que pas un des amis ne branleroit des places où ils auroient été embusqués, à moins qu'on ne fist un signal dont on conviendroit, pour venir au secours du Prisonnier, en cas de besoin : Que le Garde serviroit de guide, & qu'il les conduiroit dans l'endroit que lui Prince avoit marqué pour prendre la fuite ; & qu'étant certaine, il auroit soin d'en faire avertir les Conjurés, afin qu'ils retournassent chacun chez eux, & que leur nombre ne fist point d'éclat.

Ce projet étoit si bien conçu & frappa si fort le Gentilhomme, qu'il se jetta aux pieds du Prince pour lui marqner la reconnoissance qu'il avoit de ses soins genereux. Je ne vous recommande pas le secret, continua le Prince, vous en sentez tout le peril ; mais à quoi vous devez prendre garde, c'est de n'avertir vos amis que deux heures avant que de les mettre en œuvre. Il finit son discours en obligeant le Gentilhomme d'accepter

cepter une groſſe ſomme d'argent, afin que rien ne manquât pour l'execution de ſon projet.

Pendant que toutes ces menées ſe pratiquoient, le Roi de ſon côté faiſoit mille réflexions. Sa colere à la veille d'être vengée, n'avoit plus pour lui les appas dont il s'étoit flatté; les ſuites ſe preſenterent alors à ſon eſprit inquiet, & lui faiſoient craindre le reſſentiment du Prince qui lui avoit fait demander ſi ſouvent la liberté du Marquis. Cependant c'étoit à quoi il s'arrêtoit le moins. Sa Fille, ſon propre ſang l'agitoit; elle partageoit, pour ainſi dire, les ſujets de cette injuſte vengeance, qui la rendoit coupable aux yeux de toute la terre. Qu'en devoient penſer ſes propres Peuples? Elle devoit regner un jour ſur eux; il étoit trop âgé, & d'ailleurs il avoit trop de dégoût pour un ſecond hymen. A qui donc laiſſer un Trône dont il étoit ſi jaloux? La Princeſſe ne lui avoit jamais donné de chagrin juſqu'alors; il venoit moins de l'envie de lui déplaire, que d'une paſſion dont elle n'avoit

pas été la maîtresse ? l'offense étoit grande ; mais elle n'étoit pas irréparable. N'aurois-je pas dû, disoit-il, la faire rentrer en elle-même par une conduite opposée? Je n'avois qu'á éloigner le malheureux sujet qui fait aujourd'hui mes inquiétudes ; cette passion se seroit éteinte, & je ne serois pas le plus malheureux des peres. Mais vaines réflexions! Le mal étoit fait; la Cour & les Peuples étoient imbus de cette importante affaire. Un Roi ne change pas de resolution comme un Particulier. Ce Prince étoit si cruellement agité de toutes ces choses, que ne pouvant se décider tout seul, il fit appeller le Prince de.... celui dont nous venons de parler. La politique qu'il lui connoissoit, & l'attachement qu'il avoit toujours marqué pour les interêts du Royaume, celui même qu'il devoit prendre dans cette affaire, par des raisons aisées à concevoir, le lui fit choisir préferablement, & il se resolut d'adherer à ses conseils.

Après qu'il lui eut exposé le sujet du trouble qui l'agitoit, il le pressa de lui dire son

sentiment, & de le faire, non comme Prince de son sang, mais comme un ami sincere & prudent. Le Prince, surpris d'une pareille confiance, se trouva d'un embarras extrême. Il s'imagina d'abord qu'il étoit soupçonné, & que cet épanchement du Roi cachoit un mystere disgracieux pour lui; il connoissoit sa dissimulation; & son inquiétude fut même au point de craindre d'être arrêté à la sortie de son cabinet. Cependant il revint peu-à-peu de son trouble; son secret n'avoit point été communiqué. Le seul Gentilhomme du Prisonnier en étoit instruit; il n'étoit pas naturel qu'il eût trahi son propre Maître. Le Prince prit enfin le parti de répondre, & ses discours furent menagés de sorte qu'ils ne pouvoient nuire à ses desseins secrets.

Votre Majesté me voit embarrassé à lui répondre, dit-il, jamais affaire ne m'a paru plus difficile à décider; car enfin, que conseiller? Les choses sont si avancées, les Peuples si imbus de cette histoire, qu'il y auroit de la lâcheté, & même de la foiblesse, à changer de conduite envers cet homme,

doublement criminel ; puiſque tout reſſerré qu'il eſt, il inquiéte un grand Roi. Mon embarras eſt d'autant plus grand, reprit ce Prince, que les interêts de ma Fille ſont ſi fort confondus par les chefs d'accuſations, dans ceux de ce malheureux, que le dernier ne peut avoir lieu ſans que la gloire de la Princeſſe en ſouffre. Que Votre Majeſté attend long-tems, reprit le Prince de...., à me faire part de ſes chagrins ; je lui aurois donné des moyens plus doux, & plus ſûrs de ſe venger, & la belle Iſmene n'auroit pas été compromiſe : mais de pareilles réflexions ſont inutiles aujourd'hui ; le mal eſt fait, ils'agit ſeulement de le réparer.

Ah ! c'eſt où je me perds, s'écria le Roi ; de quelque côté que j'enviſage cette affaire, je n'y vois que des ſuites fâcheuſes. Quand même la tendreſſe paternelle pardonneroit à ma Fille, les Peuples penſeront-ils comme moi de ſon innocence ? Quand il ſeroit poſſible encore de la réhabiliter, en faiſant grace au malheureux auteur de nos troubles, ne ſeroit-ce pas m'avoüer injuſte de ce que j'ai

fait jusqu'ici, & lui faire une satisfaction muette d'une offense qu'on ne manqueroit pas de m'imputer. Ah! Sire, s'écria le Prince ambitieux, si cette seule raison vous retient, rendez-nous la Princesse; il n'est point honteux d'avoüer qu'on ait tort: Votre Majesté paroîtra plus rarement en public, & Elle laissera au tems à dissiper cette marque de foiblesse; on croira que sa religion a été surprise. Non, non, interrompit impétueusement le Roi, périssent plutôt cent autres avec lui, qu'on me croye capable de me laisser séduire. Je n'ai vû que trop clair, & les preuves sont trop averées; quoi qu'il en arrive, il faut que la perte de sa tête me venge de l'insolence de ses desseins. C'est le meilleur parti, repartit le Prince, la gloire du Roi seroit interessée à changer de conduite; mais Votre Majesté pourroit sans trouble ordonner que l'execution s'en fasse dans l'interieur du Château. Cet homme est aimé; son crime ne regarde point le Peuple, de pareils spectacles l'attendriſſent. D'ailleurs, que sçait Votre Majesté, continua-t-il poli-

tiquement, s'il n'y a point de parti formé pour l'arracher à votre juſtice? Dans de pareille occaſions on ne ſçauroit prendre des meſures trop prudentes; c'eſt épargner d'ailleurs à la Princeſſe les témoignages publics de ſa fatale inclination.

Le Roi trouva cet avis de ſon goût; il ajouta qu'il iroit à l'une de ſes Maiſons de plaiſance le jour de cette cataſtrophe. Le Prince fut invité de l'y ſuivre: celui ci avoit trop d'interêt à éloigner tous les ſoupçons, pour ne pas recevoir avec empreſſement cet honneur.

Cependant la nuit qui devoit tant produire d'évenemens, arriva enfin. Elle étoit favorable par une obſcurité profonde. Le Gentilhomme du Marquis ſe trouva à l'heure marquée, au bas de la fenêtre du Priſonnier; l'échelle de corde y fut attachée, & il en deſcendit heureuſement avec ſon Garde. Sa fuite fut heureuſe; perſonne ne la troubla, & il fut conduit par ſon Guide dans la maiſon qui avoit été deſignée. Tout s'étoit paſſé dans un ſilence profond de part &

d'autre. Mille soupçons s'emparerent de son esprit, lorsqu'il se vit enfermé seul dans une chambre ; il se crut perdu, & il s'imagina qu'on ne l'avoit tiré du lieu où il étoit, que pour se défaire de lui sans que personne en eût connoissance. Il étoit plongé dans cette cruelle incertitude, lorsqu'on ouvrit enfin la porte : le Garde portoit un flambeau devant une femme enveloppée de sa mante. Quelle surprise ! son voile tombe, il la reconnoît pour Ismene. O Ciel ! s'écria-t-il, est-ce ma Princesse ? en croirai-je mes yeux ? Son étonnement le saisit à un tel point, qu'il voulut en vain en dire davantage. Oui, Marquis, reprit-elle, c'est Ismene, qui vous sacrifie tout, & qui est prête à vous suivre au bout du monde. Ah ! Princesse, continua-t-il, pardonnez à mon silence & à mon égarement ; prêt à monter sur l'échaffaut, je me vois au comble de la félicité. O Ciel, auteur de ce miracle, que ne vous dois-je point ! Le Gentilhomme parut alors ; que ne lui dit-il point pour le remercier de son zele ? Il n'est pas tems, Seigneur, reprit-il,

de vous ſouvenir de mes foibles ſervices ; ſi j'avois eu mille vies, je les aurois ſacrifié pour ſauver la vôtre. Partons, la chaiſe eſt prête, continua t-il ; un moment de retard ſeroit peut-être fatal à votre tête. Le Marquis donna la main à la Princeſſe, ils monterent dans une chaiſe, & ils furent ſuivis du Gentilhomme affectionné. Deux jours après ils furent hors des Terres de l'obéiſſance du Roi. Je les laiſſe un moment benir leur heureuſe fortune, pour vous inſtruire de ce qui ſe paſſe à la Cour, où tout eſt en mouvement depuis leur départ.

CHAPITRE VIII.

De la colere du Roi, en apprenant l'évaſion du Priſonnier. Mort de la Princeſſe.

JUgez de l'étonnement où fut le Gouverneur du Fort, lorſqu'on vint l'avertir de l'évaſion du Priſonnier. Il s'arracha les cheveux de deſeſpoir, & il fit mettre au cachot tous les Soldats qui avoient été commis à ſa garde. Il paſſa la matinée à les interroger, & à ſonger aux moyens d'apprendre cette nouvelle au Roi. Les ponts qu'il avoit fait lever pour que perſonne n'échapât, furent cauſe qu'elle ne tranſpira point au dehors; & que la fuite de nos Amans ne fut point troublée.

Cependant l'heure approchant de l'execution qu'on devoit faire du Marquis, ceux qui ſont commis pour ces funebres cerémonies ſe preſenterent au Fort, avec l'ordre du Roi qui avoit changé le lieu du ſupplice. Quelle fut leur ſurpriſe, d'apprendre ce qui

s'étoit passé la nuit précedente ! Chacun se regardoit, & personne ne vouloit se charger d'en porter la premiere nouvelle au Roi ; l'on connoissoit la fureur de ce Prince, & l'on trembloit d'en essuyer les premiers ressentimens. Il fallut cependant se décider ; on le dit au Roi, il en demeure effrayé. Quoi donc ! s'écria-t-il avec la plus violente colere, je ne suis donc plus servi que par des traîtres ? Il dit, son départ est ordonné, il vole à la Ville ; le feu de la vengeance accompagne ses pas. Le Peuple, déja instruit, évite de se trouver à son passage. Il descend au Fort. Le Gouverneur veut en vain justifier son innocence ; le Roi condamne tout à la mort, & les cachots sont remplis d'innocens.

Après un nombre infini de perquisitions l'on apprend la fuite du Gentilhomme, du Garde, & celle de tous les Domestiques du Marquis. Les barreaux rompus & les cordes encore pendantes à la fenêtre prouvent assez que le Gouverneur n'a point de part à cette fuite, & que les auteurs du crime sont ceux qui sont disparus ; rien n'appaise ce Prince.

Mais il n'étoit pas encore au comble de ſa fureur.

L'on ne s'apperçut que très-tard de l'évaſion de la Princeſſe ; & l'on auroit été pluſieurs jours ſans la ſçavoir, ſans le ſoupçon qu'eut le Roi qu'elle pouvoit avoir part à la fuite du Marquis. Il envoya ſur le champ la chercher à ſon Convent. Mais quelle fut la ſurpriſe du Gentilhomme chargé des ordres du Roi, lorſque la Superieure lui répondit que Sa Majeſté oublioit ſans doute qu'elle l'avoit remiſe la nuit précedente entre les mains de celui que le Prince avoit chargé de ſes ordres ! Comment donc ! reprit ce Seigneur, (croyant que l'Abbeſſe, ou le ſoupçonnoit, ou avoit des raiſons contraires,) penſez-vous que je vienne ici de mon chef ? Voilà, continua-t-il en lui montrant une Lettre, les ordres du Roi ; ne les reconnoiſſez-vous pas ? L'Abbeſſe, après avoir jetté les yeux deſſus, lui dit que ceux qu'elle avoit eu étoient ſemblables ; & pour le lui prouver, elle fut les chercher & elle les lui remit. Il ſe rendit ſur le champ auprès du

Roi; & lui ayant rapporté toutes ces choſes : Comment ! s'écria ce Prince aveuglé de courroux, je ſuis donc fait aujourd'hui pour être le joüet de tout le monde ? Allez me chercher cette Religieuſe, ordonna-t-il au même Gentilhomme. Vous verrez, ajouta-t il ironiquement en regardant le Prince de.... & pluſieurs Seigneurs qui avoient les yeux baiſſés, que cette fille ſera encore échapée. Le pronoſtique du Roi fut juſte. L'Abbeſſe inquiéte ayant fait des réflexions, & s'étant informée de ce qui s'étoit paſſé, voulut ſe mettre à couvert du premier reſſentiment du Prince ; elle ſortit par une porte ſecrette de ſa Maiſon, & fut ſe refugier chez ſon Frere, l'un des principaux Seigneurs de la Cour. Le Roi l'ayant appris, & ſçachant par une lettre de ſa part la cauſe de ſa fuite, s'expliqua ſi férieuſement, & fit de tels ſermens de faire couper le cou à ceux qui la receloient, en donnant ſa parole que cette fille n'avoit rien à craindre en ſe repreſentant, que ſon Frere l'obligea de paroître devant lui.

Ah! vous voilà, Madame! s'écria-t-il en la voyant, & en dérobant un peu de sa colere; vous avez donc laissé échaper ma Fille? Ne croyez pas cependant que je donne dans de pareilles impostures. Vous avez été séduite par la Princesse; vous l'avez cachée, ou prêté la main à sa retraite? Avoüez le tout, & je vous fais grace; je vous en donne ma parole royale.

Je sçai trop ce que je dois à Votre Majesté, reprit l'Abbesse, pour lui en imposer; Elle peut faire interroger la Touriere, la Mere Assistante, & les Femmes de la Princesse. Un Gentilhomme, que je ne connois pas, est venu cette nuit; & voyant que l'on n'ouvroit point à ses coups, il s'est écrié que c'étoit de la part du Roi. A ce nom respectable il est entré; j'ai été réveillée, & je suis venuë recevoir les ordres qu'il m'apportoit. Il m'a presenté la Lettre de cachet qu'on a pû remettre à Votre Majesté. J'ai obéi aux ordres qu'elle contenoit. Voilà, Sire, la verité de cette histoire.

Le Roi se fit apporter cette Lettre, en

hauſſant les épaules ; elle ſe trouva ſi conforme à celles qu'on expedie ordinairement, qu'il n'en put à peine lui-même faire la diſtinction. L'Abbeſſe fut renvoyée & tous ceux qui étoient dans ſon cabinet, à la reſerve du Prince, à qui il ordonna de reſter.

Hé-bien, lui dit le Roi, que dites-vous de toutes ces choſes ? Je ſuis trahi, & par qui ? par ceux qui m'approchent de plus près. Je découvrirai ces traîtres, & j'en ferai un exemple dont mon Royaume ſera effrayé. J'ai mis tant de gens en campagne, qu'il n'eſt pas poſſible que je ne les connoiſſe tôt ou tard. Pendant qu'il prononçoit ces mots, ſon Miniſtre entra : il avertit le Roi que l'on ne pouvoit douter que ce ne fût le Gentilhomme du Priſonnier échapé, qui eût enlevé la Princeſſe ; étant inſtruit qu'il étoit ſorti toutes les nuits précedentes, & qu'il n'avoit pas reparu depuis la derniere. Le Roi convint qu'il étoit certain que cet homme avoit une très-grande part dans tous ces évènemens ; mais il fit connoître par un raiſonnement judicieux, qu'il n'étoit pas poſſible

qu'il eût executé toutes ces grandes choſes, ſans qu'un Parti puiſſant y eût prêté la main. Ce Prince étoit clair-voyant; mais celui qui avoit conduit l'intrigue étoit ſi habile, & il avoit pris des meſures ſi prudentes, que malgré toutes les pourſuites du Roi, il n'en fut inſtruit que peu de tems avant ſa mort, qui ne tarda pas d'arriver, & qui fut ſans doute avancée par le chagrin qu'il reſſentit de toutes ces avantures.

Cependant à peine la Princeſſe fut hors des Terres de l'obéiſſance de ſon Pere, qu'elle ſe repentit de ce qu'elle avoit fait. Une noire mélancolie s'empara de ſon ame; toute la grandeur de ſon action ſe preſenta ſans nuage à ſon eſprit troublé : la preſence de ſon Amant retenoit ſes pleurs; mais dès qu'il la quittoit, elle les verſoit amerement. Qu'ai-je fait! s'écrioit-elle; dans quel précipice affreux me plonge une injuſte paſſion! J'abandonne un Pere, un Royaume! je quitte des peuples ſur leſquels je dois regner! Que penſe-t'on de moi? quel nom donne-t'on à ma fuite? O Ciel! que vais-je devenir? Ma

honte ne me ſuivra-t'elle pas en tous lieux ? De quels yeux ne ſerai-je point regardée dans le Païs que j'habiterai. Toutes ces conſiderations ne lui laiſſoient pas un moment de repos.

Le Marquis la ſurprit un jour dans cet état. Que vois-je, dit-il, en reculant deux pas ? les yeux de ma Princeſſe ſont couverts de pleurs ! Ah ! ſans doute elle ſe repent de ce qu'elle a fait pour moi. Ciel ! je ſuis perdu, il n'eſt plus de bonheur. Je m'étois flatté que renonçant à ſon rang, elle avoit bien voulu mettre ſa félicité à me rendre heureux : cette réflexion me tranſportoit ; je n'aurois pas changé mon ſort contre celui du plus grand des Rois. Que ne me laiſſoit-on perir ? Funeſte bienfait ! puiſqu'il cauſe aujourd hui les regrets de tout ce que j'ai de plus précieux dans le monde. Mais à quoi ſervent ces plaintes frivoles ? Il faut, Princeſſe, il faut réparer tout ce qui s'eſt paſſé ; il faut reporter ma tête au Roi votre pere : à ce prix il vous fera grace ; je vous y conduirai moi même, c'en eſt fait. Arrêtez, cruel, interrompit Iſmene ; ah !

ah ! plutôt, que la Parque tranche à l'instant mes jours. Ne condamnez pas les pleurs que vous avez surpris ; je les dois au souvenir d'un Pere que j'accable : le pas est fait, je le soutiendrai ; je ne sçai point retracter ma parole. Je vous la rends, Princesse ; reprit tristement le Marquis ; votre main précieuse n'est point faite pour un malheureux comme moi. Tout indigne que je sois de l'honneur suprême de la posseder, je sçaurai vous prouver, en la refusant, que mon amour est parfait & desintereſſé. Oui, Princesse, je vous adore, continua-t-il en se jettant à ses pieds : le bonheur d'être à vous me transporteroit ; mais l'état où je viens de vous voir, la réflexion que je m'imagine que vous avez faite, troubleroient entierement ma félicité. Que vous êtes cruel ! reprit la tendre Ismene ; ne vous ai-je pas assez prouvé toute l'ardeur que je ressens pour vous ? pouvez-vous en douter, & prévoir que je puisse jamais m'en repentir ? Croyez-vous que le seul regret de quitter un Pere, & des Etats qui doivent me revenir, soit l'unique

cauſe de mon agitation ? Non, non, Marquis ; c'eſt vous-même que je crains, l'inconſtance ordinaire des hommes. Ah ! Madame, interrompit-il, pouvez-vous croire qu'on vous aime, & qu'on ne vous aime pas éternellement ? Hé c'eſt ce rang que je redoute ! reprit vivement la Princeſſe ; je ſçai que vous avez eu juſqu'ici de l'indifference pour le Sexe, & j'étois trop intereſſée à vous connoître, pour n'avoir pas démêlé que votre paſſion dominante eſt l'ambition. Que ſçai-je, ſi la vanité d'être aimé de la Fille d'un Roi, de l'épouſer, & de faire du bruit dans le monde, n'a pas guidé juſqu'ici les mouvemens de votre cœur ? N'ai-je pas été la premiere à vous faire l'aveu de ce qui ſe paſſoit dans le mien pour vous ? Longtems auparavant vous m'aviez vuë, mais je n'étois point aimée. Ah ! Marquis, ſi je penſois que cette ambition.... Non, Madame, non, s'écria précipitamment le Marquis, un ſeul mot peut terminer cette frivole crainte : quelque bonté que vous ayez pour moi, j'en refuſe les précieuſes marques,

à moins qu'elles ne consentent d'ensevelir la qualité & le nom, & de passer avec moi dans des lieux peu connus, où, sous la simplicité d'un état médiocre, je puisse sous des nœuds légitimes joüir de la félicité de ne vivre que pour vous. J'accepte avec joïe, reprit Ismene, cette preuve de votre passion, je la cheris ; oui, je quitte tout sans regret, je serai ignorée de toute la terre...Ah ! Marquis, quelle douceur & quelle consolation ! je n'aurai plus la crainte cruelle de voir notre bonheur troublé par le ressentiment de mon Pere.

Cette conversation fut terminée par les assurances les plus vives d'un amour réciproque. Le Marquis congedia ses gens ; il fut se retirer à D... où il acheta une Terre qui m'appartenoit. Il y épousa la Princesse, & il y vécut dans une paix & une douceur parfaite ; jamais rien n'altéra leur félicité. Mais helas ! celle de la vie est-elle durable ? La Princesse devint grosse, & la naissance d'une Fille lui donna la mort.

CHAPITRE IX.

Regrets du Marquis. Il se remarie. Qui étoit Celine. Le Comte de D... B... continuë son histoire. Il part, écrit à Celine. Réponse à cette Lettre.

LE Marquis fut au desespoir de cette perte ; cent fois il voulut se tuer : la fidelité de ses Gens le preserva de ce malheur. Tous les Gentilshommes, tous les Seigneurs du voisinage, qui avoient une haute estime de son mérite, ne l'abandonnerent pas en cette occasion. Parmi ceux qui furent les plus empressés à lui donner des marques de leur compassion, se trouva mon Pere, voisin de quelques lieuës de son Château. Ils se voyoient souvent du vivant de la Princesse : ils s'estimoient l'un & l'autre ; & moi, mon Fils, qui étois veuve & qui vivois en ce tems chez mon Pere, je l'avois suivi chez le Marquis pour l'aider à le distraire de sa douleur profonde. L'admiration que j'avois toujours

eu de son mérite, me faisoit prendre ce soin avec une affection infinie. Mon Pere jugea à propos de l'engager à le mener chez lui, pour lui ôter la vûë des lieux qui lui rappelloient sans cesse la cause de ses peines. Ce malheureux Epoux se laissa conduire, & il vint au Château, accompagné des plus noirs soupirs. Il passa deux ans entiers dans la plus noire mélancolie; l'on ne sçavoit que faire pour l'en faire revenir: les jeux, la chasse, la promenade étoient pour lui sans douceur; il n'en avoit qu'à parler de la Princesse, & moi seul avois le don de le distraire. Je lui plûs par ma compassion, & par mes pleurs: ils étoient sinceres, parce que les siens me rappelloient sans cesse la perte d'un mari que j'avois aimé tendrement, & que quatre ans à peine pouvoient faire oublier. L'égalité de nos malheurs nous unit d'amitié; nous vécumes ainsi plusieurs années ensemble, & nous étions si accoutumés à nous voir, que nous ne pouvions plus nous passer l'un de l'autre.

Voici, ô mon Fils, (s'écria ma Mere, les

yeux baignés de larmes,) l'endroit fatal ; l'amour s'étoit glissé dans nos cœurs sous le nom de la pitié, nous nous aimions sans le sçavoir & sans pouvoir l'imaginer. Ah, qu'entrevois-je! repris-je vivement; la naissance de cette Fille qui donne la mort à la Princesse.... Attendez, mon Fils, (reprit ma Mere, craignant mes transports & voulant me préparer au fatal dénoüement,) laissez-moi achever.

Un jour que nous avions épuisé les pleurs & les regrets, & que nous nous promenions tristement sous un berceau de charmille, le Marquis leva tout-d'un coup les yeux sur moi. Mais, Madame, me dit-il en me regardant fixement, n'est-il pas tems enfin de vous ôter de devant les yeux un homme dont les malheurs renouvellent les vôtres, & qui par ses soupirs & ses regrets les entretient tous les jours ? Pardonnez à mon imprudence & au long séjour que j'ai fait ici; je pars demain.... Ah! Marquis, m'écriai je avec un trouble dont j'ignorois la cause, si cette seule raison vous engage à me

quitter, demeurez ; loin que votre presence fasse les impressions que vous dites, je vous auvoüerai au contraire, que jamais depuis mon malheur je n'ai passé un tems plus doux, que depuis que vous êtes ici : votre conversation spirituelle & solide, & cette constance si rare parmi les hommes.... Ah! Madame, que dites-vous! s'écria-t-il; si vous me connoissiez bien, vous ne vous préviendriez pas ainsi pour moi. En achevant ces mots, ses yeux se couvrent de pleurs ; il en paroît honteux, il me quitte. C'est en vain que je le rappelle, il est bien loin. Je demeure étonnée, cent réflexions sur mon trouble m'agitent ; je rentre enfin au Château, & j'apprends qu'il est monté à cheval & parti. Je deviens éperduë à cette nouvelle ; je voudrois le suivre, la seule bienséance me retient. Que veulent dire ces mouvemens ? Helas! mon Fils, c'étoit de l'amour.

Je passai la journée & le lendemain dans une langueur & un abattement extrême. Le troisiéme jour, un Valet-de-chambre du Marquis apporta des Lettres de sa part, pour

mon Pere & pour moi. La premiere étoit des remercimens sinceres & pleins de la reconnoissance qu'il avoit de ses bontés, & la mienne étoit conçuë en ces termes.

LETTRE du Marquis de.... à Madame de....

J'Ai crû qu'en m'arrachant d'aupres de vous, MADAME, *je ferois cesser des mouvemens qui ne me sont que trop connus Mais helas! il étoit trop tard; je vous ai trop vuë pour mon repos. Que dois-je esperer? a mort qui finira tout-d'un-coup mes peines. Je vous adore,* MADAME, *j'ose vous le dire; ne vous offensez point de cet aveu, vous en serez vengée par la fin d'une vie, que mes regrets & ce nouveau coup vont bientôt abreger.*

LE MARQUIS DE....

Bien-loin que la connoissance que le Marquis me donnoit de son amour, devînt pour moi un sujet de colere, j'en ressentis une joïe secrette, & je fus dans mon cabinet lui faire cette Réponse.

LETTRE de Madame de..., au Marquis de....

L'Experience que nous devons avoir l'un & l'autre de la vie, nous doit faire abreger les bienſéances convenables à un certain âge. Vous m'aimez, dites-vous ? Je n'y vois aucun ſujet d'offenſe : je vous eſtime ; & ſans vous dire que je vous aime, je vous avoüerai ſans fard que j'ai été extrêmement touchée de votre éloignement. Je ne vous en dirai pas davantage ; mais je ſerois curieuſe d'apprendre de votre bouche, ſi cet aveu ſuffit pour vous rendre la tranquilité.

Que vous dirai-je de plus, mon Fils ? Le Marquis arriva le même ſoir. Il me fit voir tant de paſſion, il connut tant de complaiſance de ma part, & nous nous expliquâmes avec tant de ſincerité, que de ce jour notre hymen fut arrêté. Il écrivit à mon Pere, qui étoit pour-lors à.... & ſon conſentement fut donné avec joïe. Je l'épouſai, & au bout

d'un an vous futes le fruit de notre tendreſſe réciproque.

Mon Pere étant venu à mourir, nous fumes obligés de revenir à .... pour nos affaires. Vous commenciez à être en âge d'avoir de l'éducation. Nous emmenâmes avec nous la Fille de l'infortunée Princeſſe Iſmene; & comme votre Pere craignoit qu'en la faiſant paſſer pour ſa Fille, & que reparoiſſant ſous le nom ſous lequel il étoit connu dans cette Ville, (choſe à laquelle il étoit indiſpenſablement obligé, à cauſe d'un procès qui m'avoit été intenté pour la ſucceſſion de feu mon Pere,) on ne démêlât le ſecret de ſon intrigue avec la Princeſſe ſa mere, il lui donna le nom de *Celine*. Ah! ma Mere, m'écriai-je, que m'apprenez-vous! O Ciel! c'eſt ma Sœur que j'adore? Helas! il n'eſt que trop vrai, reprit ma Mere; qui eût prévu que cette paſſion criminelle ſe fût gliſſée dans votre cœur? Dès que votre Pere & moi nous en eûmes connoiſſance, nous en fumes effrayés; nous ne jugeâmes pas cependant à propos de le trop témoigner,

& la prudence vouloit qu'on apportât tous les soins possibles pour ne point éventer un secret dont la connoissance auroit peut être entraîné la perte de votre Pere. Ce ne fut même qu'avec des précautions infinies qu'il reparut à la Cour. Celle du Roi, pere d'Ismene, avoit fait des plaintes contre le Marquis, & ne demandoit pas moins que sa tête pour venger l'affront fait à la Maison Royale. Le Marquis avoüa tout à son retour au Roi son maître, & ce Prince fut le premier à assurer des bruits differens de celui dont on l'accusoit; cette affaire ayant trop bien servi à sa politique & à son interêt, & soutenant avec trop de fermeté les Sujets qui se distinguoient en le servant, pour les mettre dans le cas de se repentir de les lui avoir rendus.

Ce fut aussi la cause pour laquelle votre Pere vouloit avoir toujours Celine sous ses yeux. Il étoit bien-aise de l'élever lui-même, & de lui inspirer le goût d'une Retraite qui pouvoit seule lui convenir, & dans laquelle il vouloit enterrer avec elle des secrets aussi délicats. Votre amour, mon Fils, & celui

que j'ai pour vous; votre deſeſpoir, la crainte de vous perdre, trop de complaiſance de la part de votre Pere qui nous aime, ont fait évanoüir une partie de ces projets, ont penſé être cauſe des plus affreux malheurs, & ont été celle de la connoiſſance que vous avez l'un & l'autre aujourd'hui de ces myſteres.

Votre Pere connoiſſant que la paſſion que vous avez pour Celine étoit ſans remede, & qu'il n'y avoit que le tems qui pût venir à bout de ce grand ouvrage, reſolut de prévenir les ſuites fâcheuſes qui en pouvoient arriver, en apprenant à votre Sœur le ſecret de ſa naiſſance. Il y fut d'autant plus porté, que la raiſon de cet Enfant ſe manifeſtoit tous les jours de plus en plus, & que par d'innocentes épreuves qu'il avoit faites de ſa diſcretion, il ne pouvoit pas douter qu'elle ne ſçût garder le ſecret qu'il lui confieroit. Il falloit du tems pour lui en apprendre les circonſtances, & le jour n'étoit pas favorable, attendu la violence de votre paſſion, qui ne vous la faiſoit pas perdre de vûë un moment. Ce fut cette nuit fatale, ô

mon Fils, que votre Pere avoit choisie, & que vos fureurs ont marqué par des époques si cruelles. Je fis rester auprès de moi la Femme-de-chambre qui avoit coutume de coucher avec Celine, & votre Pere fut la trouver, la réveilla & lui apprit son histoire. Vous sçavez le reste, ô mon Fils : plaise à Dieu que le récit que je viens de vous faire, vous fasse revenir de tous vos égarémens ; à quoi ne vous ont-ils pas déja exposé ? Arrachez de votre cœur cette passion criminelle ; la Religion, la crainte de perdre votre Pere, tout vous y convie, outre le coup parricide que vous avez porté. A quoi n'avez vous pas exposé des jours si chers ? Que sçai je même si des Domestiques indiscrets, & témoins de quelques mots échapés dans le desespoir, n'éventeront pas un jour un secret, qui surpris & porté à la Cour d'Ismene, ne seroit pas suivi de l'assassinat de votre Pere ?

Ces dernieres raisons me toucherent, je pris moi-même mon parti. Mais ce fut en vain que la connoissance du sort de Celine

combattit dans mon cœur ; il falloit des images encore plus puiſſantes pour l'en arracher ; ou, pour mieux dire, ce cœur conſtruit differemment que celui des autres hommes, eſt fait pour recevoir les impreſſions les plus extraordinaires, & les plus difficiles à imaginer. Mes remords agiſſoient, il eſt vrai ; mais helas ! qu'ils étoient impuiſſans ! J'avois beau chercher à démêler le véritable principe qui les faiſoit agir, je trouvois une confuſion dans mes penſées, dont le ſouvenir aujourd'hui me cauſe autant de ſurpriſe, que j'en ai eu depuis des mouvemens équivoques & incertains, dont je fus prévenu peu de tems après.

Cependant les réflexions cruelles qui ſuivirent cette malheureuſe hiſtoire, me firent tomber dangereuſement malade ; une noire mélancolie s'empara de mon ame, & j'eus toutes les peines du monde à en réchaper. Ma jeuneſſe & ma bonne conſtitution, la guériſon de mon Pere & celle de Celine, firent ce miracle. Ma Mere m'annonça ces bonnes nouvelles avec une tendreſſe & une

joïe qui sembloient devoir diminuer la honte que j'avois de ce qui s'étoit passé. Je m'étois recueilli pendant tout le tems que j'avois été absent de Celine ; & nonobstant l'impétuosité de ma jeunesse & de ma passion, j'avois rendu tant de combats, que j'étois armé de resolutions qui sembloient ne devoir pas partir d'un cœur si criminel. J'écrivis deux Lettres avant le départ que j'avois prémedité : l'une à mon Pere, par laquelle je lui marquois le regret le plus touchant ; je le priois avec les termes les plus humbles de me pardonner, & je lui promettois un repentir sincere, & une conduite qui répareroit mes affreux égaremens. Je redoublois mes excuses, de sortir de la maison paternelle sans son consentement ; mais je lui faisois un portrait si naturel de la situation de mon cœur, & du danger que je courois de revoir les objets qui m'avoient rendu si criminel, que je ne doutois pas qu'il ne fût le premier à approuver mon départ. Je finissois en le suppliant de consoler ma tendre Mere de mon absence, absolument nécessaire pour

leur faire oublier tant de sujets dont ils avoient si fort lieu de se plaindre l'un & l'autre.

Pour ma Lettre à Celine, combien de fois ne fut-elle pas moüillée de mes larmes! Plût à Dieu que celles que je verse aujourd'hui pour le regret de mes fautes, fussent aussi sinceres & aussi abondantes! Quelles me consoleroient, & quelles me persuaderoient de la verité de ma conversion!

LETTRE du Comte de D... B... à Celine.

APrès mille combats rendus contre mon amour, ô CELINE, *je pars, je vous quitte pour jamais. O Ciel! est-il bien vrai? Je ne vous verrai donc plus, cher Objet de ma vive tendresse! Je ne vous dirai plus que je vous aime, & qu'il n'y a que vous dans le monde que je puisse aimer! Oui, je pars, je fuis à mes malheurs; le devoir & la vertu en ont prononcé l'Arrêt. Mais helas! m'empêcheront-ils de vous aimer éternellement? Non, non; dans*

dans les lieux funeſtes où je vais traîner ma deſtinée, tout me parlera de Celine, & tout me fera ſentir la rigueur de ſon abſence; tout me dira que j'étois aimé, & que ſa charmante bouche m'en a prononcé mille fois l'aveu. O Deſtin rigoureux, pourquoi t'oppoſer à de ſi tendres amours? Pourquoi la ſeule inégalité de nos conditions ne fait-elle pas obſtacle à nos deſirs? La plus éminente ſe ſeroit abaiſſée pour élever l'inferieure. Quand même j'aurois été Roi, Celine eût été ma Reine; & Celine eſt trop genereuſe, pour ne pas penſer de même. Puis-je douter de ſes ſentimens & de ſon amour? Malgré ſa vertu, malgré la preſence de ma Mere, ne s'eſt-elle pas déclarée hautement le jour fatal qu'on me ſortit du College, lorſque je m'abandonnois à la douleur de ne la pas revoir? O ſouvenir délicieux, où tombé dans les bras de Celine, elle mouilloit mon viſage de ſes larmes précieuſes, & qu'elle m'aſſuroit d'une conſtance éternelle! O jour le plus heureux de ma vie, que ne duriez-vous éternellement! Ah! ſans doute tôt ou tard nous euſſions été unis, un amour ſi parfait & ſi délicat ne

pouvoit être couronné que par l'hymen. Mais funeſte conſanguinité ! tu viens à la traverſe. Malheureux ſecret ! tu nous apprens que nous ſommes liés par les nœuds les plus reſpectables ; tu attens, pour ainſi dire, que l'Amour nous ait conſommé de ſes flammes les plus vives. O vous dont je tiens la naiſſance, qu'attendiez-vous pour nous dévoiler ce funeſte myſtere ? & pourquoi laiſſiez-vous enraciner une paſſion que vous connoiſſiez ſi odieuſe ? Que n'en avez-vous prévu de bonne heure les conſéquences ſiniſtres ? & pourquoi me montrez-vous le précipice après que j'y ſuis tombé ? Pardonnez, CELINE, pardonnez à mes fureurs ; je vais les expier par le ſort le plus barbare : en effet en puis je imaginer un plus affreux, que celui de vous quitter & de vous perdre pour jamais ? Sentez-vous bien la grandeur de ce ſacrifice ? Voyez mes pleurs, & figurez-vous ceux que je vais répandre, & l'agitation perpétuelle dont ma vie va être troublée. Vous perſuadez-vous bien qu'il n'y a pas d'inſtant que je ne meurs ? Ne tremblez-vous point des remords qui vont accompagner mes pas ? Ah ! ſans doute je vous

suis encore trop cher, pour que vous n'en frémissiez pas. Je vois couler un sang précieux; ma main criminelle frappe! Ah! que fais-je? Le précipice se creuse sous mes pas; la terre vomit des monstres pour me dévorer! O CELINE, *que je suis infortuné & coupable! Du moins, nul crime ne s'élevera contre vous. Vous avez pû m'aimer sans forfait; votre sort ne vous étoit pas connu. Instruite aujourd'hui de l'obstacle qui nous sépare, votre innocence & votre vertu trancheront les nœuds de l'amour qui nous unissoient. Le crime ne subsiste plus, dès que vous éteignez la flamme que vous aviez pour moi. Vous ne m'aimerez donc plus! Ah! j'en mourrai. Vous ne m'aimerez plus! fatale idée! Comble de desespoir! un hymen effacera bientôt le souvenir d'un Amant, d'un Frere... Ah! quel nom ai-je prononcé! Il me trouble, il m'égare. Vous, ma Sœur? vous, Celine? Ne vous séduit-on point? n'est-ce point un artifice pour briser une chaîne si belle? Tant d'ardeur peut-elle avoir surpris des cœurs formés du même sang?... Mais que dis je? Vain espoir! pente naturelle à croire ce qu'on desire! Helas!*

il n'eſt que trop vrai ; mes remords, mes fureurs, le trouble qui m'accompagne, mes larmes & mon deſeſpoir ne prouvent que trop cette importante verité. A quoi ſert, grand Dieu ! l'image que je trace de l'état où je ſuis réduit ? Et vous, ô plaintes inutiles, ceſſez, reſpectez une Sœur ; épargnez-lui le détail des maux que mon ame endure. Et vous, ô Ciel, mon unique recours, éteignez un feu ſi criminel, & me donnez la force de faire pénitence de l'avoir ſi long-tems conſervé dans mon cœur.

LE COMTE DE D... B...

Je fis rendre mes Lettres par un Valet-de-chambre qui m'étoit affectionné, deux jours après mon départ Je lui avois ordonné de me rejoindre à une petite Ville, où je m'étois arrêté pour l'attendre, & je lui avois recommandé de taire le lieu où j'étois. Il me rapporta qu'à ſon arrivée tout le monde avoit paru ravi de ſçavoir ce que j'étois devenu ; que l'on avoit été dans des alarmes cruelles de mon départ inopiné ; que mon Pere lui-même, ce Pere que j'avois ſi cruel-

lement offensé, avoit versé des pleurs de joïe à la lecture de ma Lettre; qu'il s'étoit enfermé avec lui Valet de chambre, & qu'après s'être informé amplement de mes nouvelles, il lui avoit ordonné de veiller à ma conservation, & qu'il s'étoit récrié sur la grandeur du parti que j'avois pris; qu'il l'avoit assuré qu'il me pardonnoit de tout son cœur. La Lettre que cet auguste Pere m'écrivit, en étoit un témoignage assuré : il vouloit que je lui donnasse de mes nouvelles avec exactitude, & il m'assuroit qu'il me fourniroit tout l'argent nécessaire pour voyager en homme de ma qualité. Il avoit joint à sa Lettre, des lettres de change considerables.

Ma Mere avoit appris mon départ bien differemment; elle s'étoit abandonnée à toute sa douleur, par la crainte qu'elle avoit des suites funestes de mon desespoir. Sans l'arrivée de Dampierre, ce Valet-de-chambre affectionné qui me suivoit, je ne sçai si le malheur attaché à tous mes pas n'auroit pas mis le comble à mes regrets, par la mort de celle qui m'avoit donné le jour. L'habi-

leté du Porteur de mes Lettres la tranquilisa : il supposa que mon voyage seroit court ; que je paroissois beaucoup plus gai qu'elle ne m'avoit vû, & qu'il ne doutoit pas qu'un peu d'absence n'achevât de me rendre à moi-même.

Pardonnez, ô mon Dieu, le peu d'attention que je fis au rapport de ces choses, qui devoit seul m'occuper ; les nouvelles de Celine faisoient mon unique inquiétude. Combien de questions ne fis-je point à Dampierre ! Je voulois qu'il eût tout examiné, le mouvement de ses yeux, le son de sa voix, & jusqu'au moindre de ses gestes à la reception de ma Lettre. Elle étoit levée depuis deux jours ; sa blessure alloit on ne peut pas mieux, mais il lui étoit resté une langueur mortelle. La pâle mort, disoit-il, sembloit couvrir son visage. Elle frémit à son abord, & la Lettre avoit été reçuë en tremblant. Quoi donc ! s'étoit-elle écrié, il est donc parti ? je ne le verrai plus ? A peine ses larmes lui avoient-elles permis d'achever cette fatale lecture. Elle avoit été dans un

cabinet, pour joüir en liberté des funeſtes témoignages de ma paſſion. Deux heures après, elle avoit fait appeller mon Valet-de-chambre, & elle lui avoit remis la Lettre qu'il me rapportoit encore toute humide de ſes pleurs. Elle avoit voulu lui parler; les ſanglots avoient coupé ſa parole; elle s'étoit laiſſée tomber ſur un ſiége, en faiſant un ſigne à Dampierre de ſortir.

O Ciel! quelle impreſſion ce récit ne fit-il point dans mon triſte cœur! J'ouvre cette Lettre précieuſe, je la baiſe & je la preſſe vivement ſur mon ſein. J'y lûs ce qui ſuit, avec une émotion plus aiſée à ſentir, qu'à exprimer.

LETTRE DE CELINE
au Marquis de . . . .

VOus donnez un trop bel exemple à ſuivre à Celine, pour qu'elle ne faſſe pas tous ſes efforts pour l'imiter. Quitter ce qu'on aime, s'arracher des bras d'une Mere qui vous adore, s'éloigner pour jamais, avoir la force de le dire à celle qui nous enflamme; ce ſont des ſen-

timens au-dessus des Heros. Que ne puis-je, ô le plus cher de tous les hommes, être capable de la même magnanimité ! Comment effacer votre image de mon cœur ? oublier ces entretiens autrefois si doux à mon ame ? sentir la force de mon devoir ? rougir du plaisir que je ne puis m'empêcher de ressentir en songeant à vous, & détester enfin le funeste amour qui, tout criminel qu'il est, conserve encore le même empire ? O Ciel ! je ne vous verrai donc plus, cher Objet de mes vœux, charmant Vainqueur, adorable Amant, & tout ce que j'ai de plus cher dans le monde ? Ah ! malgré le destin, je vous aimerai toujours. Je vous suivrai en tous lieux ; vous ne ferez pas un pas que Celine ne les accompagne. En vain de cruels obstacles s'opposent à ma flamme ; malgré le sang qui nous lie.... Mais, ô Dieu ! que dis-je ! à quelle fureur me transportai-je ! A qui donc ces mots sont-ils adressés ? A mon Frere ? Grand Dieu ! mon Frere ! O titre affreux que je déteste ! C'est mon Frere que j'aime ! c'est mon Frere que j'adore ! Ah ! que les coups que son injuste jalousie m'a portés ne m'ont-ils plongée dans la nuit éternelle ? Que je serois heureuse ! Je n'aurois

as à pleurer ſon abſence, à gémir d'une paſſion criminelle, à trembler pour ſa deſtinée! O Ciel, prend pitié de lui, guide ſes pas, conſerve ſes jours précieux; ma vie eſt attachée à la ſienne. Oui, mon Frere; oui, cher Amant, je viens au point de pouvoir te donner ſans honte ces tendres noms: ma flamme eſt pure & ſans tache, les tumultueux deſirs ne l'accompagnent point. Si mes tranſports ſont de feu, ils n'ont rien qui reſſente le crime. Je puis t'aimer, je puis te le dire; oui, je t'aimerai toujours.... Non, non, n'en croyez point ces mouvemens impétueux; le ſimple amour eſt plus tranquile. Je m'égare, je n'en puis plus.... Allez, cher Amant, allez, ſuivez la vertu & le devoir: ne me dites jamais que vous m'aimez; au contraire, ôtez-moi tout eſpoir. Cherchez dans les yeux d'un Objet plus aimable que moi le remede à nos maux mutuels. Eteignez une flamme inceſtueuſe, briſez les chaînes qui nous uniſſoient. Apprenez-moi que vous avez ſurmonté votre amour; que je ne vous ſuis plus cher: donnez-moi ce bel exemple. Helas! dans l'état où je ſuis, c'eſt tout ce que je puis deſirer.

CELINE.

CHAPITRE X.

Le Comte de D... B... veut aller retrouver Celine. Avanture extraordinaire qui l'en empêche. Mariage forcé. Passion nouvelle & surprenante.

DE quel trouble ne fus-je point agité par la lecture de cette Lettre dictée par la passion ! Mes sermens de ne la revoir jamais furent oubliés. J'ordonnai des chevaux de Poste pour repartir ; j'allois, sous un déguisement honteux, m'exposer de nouveau à sa dangereuse vûë. Le Ciel eut pitié de ma foiblesse ; ou, pour mieux dire, il me punit par d'autres endroits, de mes desseins criminels, en me prêtant une ressemblance qui me plongea dans une mer de difficultés.

L'inquiétude où j'avois été du retour de mon Valet-de-chambre, m'avoit fait mettre fort souvent à la fenêtre de ma chambre, impatient que j'étois de le voir arriver. La

seconde fois que j'y parus, j'y vis deux femmes qui me regarderent avec beaucoup d'attention. Un moment après, l'une d'elles s'écria : Ah ! ma Mere, le voilà, c'eſt lui ; quel bonheur le ramene en ces lieux ? Je me retirai ſans faire autrement attention à ce diſcours ; le retour de Dampierre me fit même oublier cet évenement..

Un moment après que j'eus fait la lecture de la Lettre précieuſe qu'on vient de voir, on vint me dire que deux hommes demandoient à me parler. Je fis répondre que j'étois embarraſſé. Cet ordre me devint bientôt funeſte ; on m'en fit un crime, & une heure après j'entendis un grand bruit à ma porte. Mon Valet-de-chambre étoit allé m'ordonner des chevaux, j'étois ſeul, ma porte étoit fermée. Quel fut mon étonnement de la voir ouvrir avec violence par deux hommes, qui la refermerent auſſitôt, & qui s'avançant vers moi avec un air troublé, me dirent : Ah ! pour le coup, Fourbe inſigne, vous ne nous échaperez pas ; nous vous tenons, & vous rendrez l'honneur à notre Sœur, ou

votre sang nous vengera de l'affront dont vous nous avez couverts. Je ne vous crains pas, (leur dis-je sans m'émouvoir, & en mettant la main sur la garde de mon épée,) & ce n'est pas par cette raison que je veux bien vous apprendre que je ne suis pas celui sans doute que vous cherchez. Qu'on me laisse, & qu'une autre fois on soit mieux instruit avant de se mettre dans le cas de manquer à un homme comme moi.

Le flegme & la fermeté avec lesquels je prononçai ces paroles, les rendirent muets. L'un d'eux me demanda d'un ton très-poli, si je ne me nommois pas M. de S Carlain ? Je leur répondis que non, & que mon Valet-de-chambre leur apprendroit qui j'étois. En achevant ces mots, je me levai & je les conduisis hors de ma chambre, en appellant Dampierre, & en ordonnant devant eux de dire de ma part à l'Hôte, qu'il prît garde aux gens qui viendroient dorenavant chez moi, & qu'il me répondroit de ceux qui ne s'y presenteroient pas avec le respect qui m'étoit dû.

Cette vanité que les Gens de qualité sucent avec le lait, me fit prendre ce ton, qui impose ordinairement à ceux qui n'en sont pas. Mes Epétiers se retirerent avec une timidité respectueuse, & je me mis à rêver profondement au doux charme de revoir Celine; toute autre chose n'étoit capable de m'occuper qu'un moment.

Dampierre rentra, & fit tout ce qu'il put pour m'engager à changer le dessein que j'avois de repartir, & il me pressa de continuer le voyage que j'avois projetté. Ce Garçon fidele & affectionné avoit de l'esprit, je lui avois donné ma confiance; & connoissant tous les dangers nouveaux que ma passion alloit courir, il tâchoit par des raisons solides & valables de m'en détacher. Mais en vain; mon cœur, ou, pour mieux dire, ma jeunesse impétueuse ne s'accordoit pas avec la sagesse de ses préceptes. Je me bottai, & j'étois prêt à monter à cheval, lorsqu'un Officier & plusieurs Soldats vinrent m'arrêter de la part du Gouverneur.

Surpris de cet ordre extraordinaire, je

demandai à lui parler & je me nommai ; mais le Chef prévenu, & qui avoit sans doute ses raisons pour ne le pas permettre, refusa d'avoir cet égard pour moi. Je lui dis de prendre garde à ce qu'il faisoit ; il se moqua de ce discours, & il me conduisit sans précaution dans une maison de la Ville, que je pris pour la Prison. Ce qui me surprit beaucoup, c'est que dès que je fus entré, tout le monde se retira, & qu'on ne permit pas à mes Gens de me suivre & de me servir.

On me mit dans une chambre assez propre ; un moment après, parut un homme d'environ cinquante ans. Sa perruque étoit noire, sa phisionomie douce & son abord poli. Il commença par me demander mille pardons d'avoir été réduit à l'extrémité de me faire arrêter, mais que sa religion & son honneur l'y avoient engagé. Je ne pûs m'empêcher de sourire, malgré les chagrins qui me dévoroient, d'un début aussi extraordinaire. Je ne vois pas, lui dis-je, que l'honneur & la Religion soient unis pour faire arrêter un Etranger qui passe dans votre

Ville, sur-tout lorsqu'il ne vous en a donné aucune occasion : vous m'avez bien l'air d'être la duppe des motifs qui vous font faire cette étourderie à votre âge ; car je vous annonce que ce ne sera pas par votre ordre que je sortirai d'ici. Comment donc, Monsieur ! interrompit le Vieillard, il est donc fou à moi de m'intéresser à ma Fille ? Et vous verrez que je ne suis pas son Pere ? & que je suis un sot de vouloir que vous répariez le tort que vous avez fait à sa réputation ? Je vous dis, repris-je avec un plus grand sérieux, que vous & ceux qui sont déja venus me parler à cette occasion, vous trompez grossierement ; que je m'appelle le Comte de D... B... & que je ne suis dans votre Ville que depuis trois jours. Tant que vous répondrez ainsi, répliqua l'obstiné Vieillard, nous n'avancerons pas l'un & l'autre nos affaires ; il y a bien de la mauvaise foi à votre procedé. Je venois avec franchise vous offrir votre liberté, je n'attendois que la vôtre pour ajouter à la dot de ma Fille dix mille francs ; il ne me falloit pour cela

que votre consentement & votre parole ; vous étiez libre, nous n'avions plus qu'à nous réjoüir : mais puisque vous persistez dans vos refus, je me retire & vous laisse le tems de faire vos réflexions. En achevant ces mots il se retira, en murmurant tout le long du chemin ; & la porte étant fermée, je me mis à rêver profondement à cette affaire, à laquelle il m'étoit impossible de rien comprendre. Sur les huit heures du soir, l'on m'apporta fort bien à souper. J'avois tant de sortes de chagrin dans l'esprit, que je m'étois couché, & que je ne voulus pas me relever pour manger. Je fus très-long-tems à pouvoir m'endormir ; enfin accablé de mille sortes de soins, je m'assoupis, & bientôt après je fus plongé dans un profond sommeil. Je me souviens fort bien, qu'avant que de le faire, j'invoquai votre saint Nom, ô mon Dieu ! mais avec cette molle ardeur, lâche fruit d'une jeunesse desordonnée, & comme un sentiment de douleur & d'habitude.

Je fis un rêve agréable : Il me sembloit

que

que je voyois Celine, & que je lui donnois de vives marques de mon amour; mon cœur comblé de joïe ressentoit d'henteuses douceurs. Je me réveillai en sursaut avec agitation : mais quelle fut ma surprise de voir à la clarté du jour, qui commençoit à poindre dans ma chambre, une jeune Demoiselle fort aimable, assise à côté de moi! Je ne pûs m'empêcher d'admirer ses beaux yeux. O Ciel! elle ressembloit à Celine; c'étoit le même visage, le même son de voix..... La ressemblance me saisit, je me troublai, je me jettai à ses pieds. Helas! je ne pûs m'empêcher de lui dire que je la trouvois adorable, & je m'abandonnai à toute la douceur de mes expressions.

Pendant que je me livrois au plaisir de l'admirer, la porte de la chambre s'ouvrit; Le Vieillard qui m'étoit venu voir, parut accompagné d'un Prêtre, & des deux mêmes Cavaliers que j'avois relancés à mon Auberge : ils avoient chacun un flambeau & un pistolet à la main. A cette vûë je me laissai aller dans mon lit, troublé & dans un

desordre aisé à vous imaginer : je n'avois pas le petit mot à répondre ; & quoiqu'il ne se fût rien passé, j'étois surpris à une heure induë, la Demoiselle étoit presente, & je me serois défendu vainement.

Les Cavaliers s'étant approchés du lit, me presenterent le bout du pistolet ; la Demoiselle s'écria : Arrêtez, il n'est point question ici de violence, Monsieur ne refuse point de tenir les paroles qu'il a données. Ah ! c'est une autre affaire, s'écria le Vieillard. Il me demanda pardon ensuite, comme la premiere fois, de recourir à des remedes aussi violens. Les Freres de la Demoiselle (car c'étoient eux) continuerent à me tenir en respect ; un Contrat me fut presenté. Qu'aurois-je fait ? Je le signai. Le Pere n'eut pas plutôt jetté les yeux sur mon nom, qu'il me dit avec colere que j'avois bien de la mauvaise foi. Voyez, dit-il à ses Fils, cette signature. L'un d'eux l'ayant regardée, m'appuya son pistolet sur le cœur, & s'écria que c'en étoit fait de ma vie, si je ne mettois ma véritable signature. J'avouë que je fus

effrayé : je leur dis en tremblant, qu'on n'avoit qu'à dicter le nom qu'on vouloit que j'écriviſſe, & que j'étois prêt à les ſatisfaire. Hé ! le vôtre, s'écria le Pere ; *S. Carlain*, & nous voilà contens. Je ſignai ce nom ; le Prêtre s'approcha, & il nous maria. Cela fait, le Pere & les Freres vinrent m'embraſſer ; ils ſe retirerent enſuite, en nous ſouhaitant, à la Demoiſelle & à moi, tout le bonheur poſſible.

Hé-bien, le plus cher de tous les hommes, s'écria l'Inconnuë dès que nous fumes ſeuls, je ſuis à vous, vous êtes à moi : Que je ſuis heureuſe ! Pourquoi donc avez-vous fait tant de difficulté à me rendre la plus fortunée de toutes les femmes ? Il faloit tout l'amour que j'ai pour vous, pour accorder à mes Parens le pas que j'ai fait de venir vous trouver dans votre chambre. Vous ſçavez que malgré la violence de cette tendreſſe, & malgré tous vos ſermens, j'ai toujours refuſé de vous rendre heureux, & que ſi j'ai accepté une promeſſe de mariage de votre

part, ce n'a été que dans la crainte de vous voir changer. Ne croyez pas au moins, que ce ſoit moi qui vous ai fait arrêter ? Depuis le jour que mon Pere nous a ſurpris enſemble, il s'eſt imaginé, malgré mes ſermens & mes proteſtations, que vous m'aviez ſéduite ; il m'a forcée, le poignard ſur la gorge, de venir vous trouver ici, & s'eſt ſervi de la même violence envers le Prêtre ſon neveu, qui nous a mariés. Malheureuſe que je ſuis ! que je crains bien que cette démarche criminelle, joint à votre inconſtance, n'acheve de me perdre dans votre eſprit prévenu ! Et je regreterai long-tems le tranſport que j'ai fait paroître lorſque je vous ai reconnu à votre fenêtre : ma Mere étoit preſente, & c'eſt d'elle que toute ma famille a appris votre retour.

J'étois ſi troublé de ce diſcours & de tout ce qui s'étoit paſſé, que je l'aurois laiſſé bien plus long-tems parler. J'allois cependant lui répondre, & tâcher de la faire revenir de ſon erreur, lorſqu'on entra dans ma chambre. Enfin, Monſieur le Comte, s'écria Dampierre

en paroissant, vous êtes libre : M. le Gouverneur, qui vient lui-même ici, ne tardera pas à vous l'annoncer; je lui ai parlé, il sçait qui vous êtes, & en cette considération.... Mais que vois-je ! interrompit-il, une Demoiselle ici ! Ah ! Monsieur, tout est perdu, voici la preuve de ce qu'on vient de lui dire en bas; mondieu, que veut dire tout cela ? Il n'eut pas le tems de continuer ses exclamations ; le Gouverneur entra. Je n'avois point de robe de chambre, & je fus obligé de le recevoir dans mon lit. Ah, ah ! s'écria-t-il en jettant les yeux sur la Demoiselle, l'histoire que l'on vient de me faire, me paroît assez justifiée ; & je suis surpris, continua-t-il en s'adressant à Dampierre, que vous m'en ayez imposé. Ma foi, Monsieur, reprit celui-ci, je vous ai accusé vrai : je tombe des nuës, & je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai eu l'honneur de vous dire ; le silence de Monsieur me passe, je n'y comprends rien. Cela n'est pas cependant difficile à expliquer, répondit le Gouverneur en fronçant le sourcil, il est inutile que Monsieur se donne cette

peine ; apparemment qu'il a changé de resolution cette nuit en faveur de Mademoiselle : elle est bien aimable, c'est un bon parti, je ne me mêle pas du reste ; ils paroissent tous deux trop bien d'accord, pour que je trouble leur félicité. En achevant ces mots, il sortit avec un rire amer dont je sentis toute l'énergie, & qui m'accabla de honte. Je me plongeai dans une mer de réflexions, dont tous les reproches & les caresses de ma Femme prétenduë ne purent me tirer. Dampierre, dont la surprise ne cessoit point, me demanda si je voulois me lever enfin, & quelles étoient mes resolutions ? Tout ce que tu voudras, lui dis-je en soupirant. Ah, ah ! s'écria-t-il, ceci me paroît bien extraordinaire ! Je vous trouve enfermé avec une femme, on vous dit marié, M. le Gouverneur le croit, vous ne dites rien, & vous soupirez ! Ma foi, Monsieur, si vous ne vous expliquez mieux, je n'y comprendrai jamais rien.

Mon pauvre Dampierre, repris-je, j'y comprends moins que toi. Tu m'as vû con-

duire ici. En me réveillant, j'ai trouvé Mademoiselle dans ma chambre: elle ressemble à celle que tu sçais, comme tu vois. Un Prêtre, un Pere & deux Freres sont entrés; j'étois sans défense, ils étoient armés. C'est à toi à deviner le reste, & à me dérober la honte d'un plus long détail; je ne t'en dis pas davantage... Ah, ah! reprit Dampierre, en voilà bien assez. Comment donc, Mademoiselle; c'est ainsi que vous gobez les Etrangers, & que vous en faites des Maris dans votre Ville? Oh! cette coutume est admirable: chaque Païs a ses usages; je vais m'informer de ce pas s'ils sont de celui-ci. Diable! tout Domestique que je suis, je ne veux pas hasarder une pareille avanture. En disant ces paroles, il sortit avec un air mutin qui m'auroit diverti en toute autre occasion.

Cependant la Belle, que le discours de Dampierre avoit frappée, se mit à pleurer amerement. Je me levai, je fus ouvrir les rideaux de mon lit, & je m'habillai sans répondre à tous les reproches qu'elle me faisoit. En venant prendre quelque chose dont

j'avois besoin, qui étoit auprès d'elle, je ne pûs m'empêcher d'arrêter les yeux sur son visage : il étoit d'une beauté ravissante, & j'en fus frappé. Sa douleur me toucha jusqu'au fond de l'ame, & je ne pûs m'empêcher de jetter un soupir. Ingrat, s'écria-t-elle, est-ce de mes pleurs, ou du regret d'être à moi, dont tu parois touché. ? Ah ! Mademoiselle, que je suis malheureux, lui dis-je, d'être la cause de vos larmes ! Que ne suis-je le maître de les faire cesser ! Pourquoi m'avez-vous mis dans le cas cruel de ne pouvoir vous plaindre ? & comment est-il possible que je ressemble au point à votre Amant, pour que votre mépriſe puisse durer si long-tems ? Pendant que je lui tenois ce discours, elle me regardoit avec beaucoup d'attention ; sa bouche étoit entr'ouverte, ses bras s'élevoient insensiblement malgré elle, & tous ses mouvemens sembloient annoncer une passion nouvelle. Je ne fus point trompé. O Ciel ! s'écria-t-elle en se laissant aller sur sa chaise, que je suis malheureuse ! Ce n'est point S. Carlain ; il n'est

pas si grand, ses traits sont moins formés: Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi; je suis perduë! En prononçant ces mots, elle s'évanoüit.

Pourquoi donc cet aimable sexe a-t'il tant d'empire sur le cœur humain? Je fus ému de l'état dans lequel je l'avois mise innocemment; je m'empresse à la secourir. Qu'elle étoit belle! Ses traits me frappent jusqu'au vif; elle a tous ceux de Celine, je crois la revoir. Fatale ressemblance! que tu nous coûta à tous deux! Je la regarde avec ardeur, j'aime sans le sçavoir. Cependant elle ne revenoit point. J'appellai du secours, on vint, & je fus le premier à me donner tous les mouvemens nécessaires pour la rappeller à la vie. Ses Parens survenus sont aussi occupés de mes soins & de mon empressement, que de ceux de rappeller à la vie cette aimable Enfant. Je me tourmente, je me plains, je suis dans une agitation perpétuelle. Elle ouvre enfin les yeux, j'en marque ma joïe par les transports les plus marqués, je la prends dans mes bras: mais à peine a-t-elle

une entiere connoiſſance, qu'elle jette les yeux ſur moi & me repouſſe avec le peu de force que ſa foibleſſe lui a laiſſé. Ridicule manie qu'ont la plûpart des hommes : Ils fuient aux prévenances, & ils ſe montrent ardens envers ceux qui leur tiennent rigueur. Inconſtance ordinaire ! Plus elle paroît avoir de l'éloignement pour moi, & plus je devins empreſſé. Rien ne la touche, elle ne veut pas m'entendre ; & frappé juſqu'au vif de ſes cris, auſquels je n'avois pas lieu de m'attendre, je la laiſſe, je me jette dans un fauteüil, & je me mets à rêver profondement.

Dampierre étoit ſurvenu pendant la foibleſſe de Meliane, (c'étoit le nom de cette charmante perſonne ;) il avoit été ſurpris, auſſi-bien que ceux qui étoient preſens, de mes ſoins attentifs, & il s'étoit étonné encore plus de la nouvelle conduite que tenoit cette fille envers moi. Dès que je fus à l'écart, il vint me trouver, & il me dit que M. le Gouverneur, à qui il venoit de parler de nouveau, me prioit d'aller le trouver pour regler avec lui ſur les affaires preſentes. Il

ajouta qu'il étoit fort en colere de ce qui s'étoit passé, & que dès qu'il m'auroit vû, j'en serois entierement vengé ; qu'en attendant, l'Officier qui m'avoit arrêté étoit en prison, lequel avoit surpris des ordres de sa part sous un autre prétexte ; que pour le Prêtre, le Pere & ses Fils, le moins qui pouvoit leur arriver, étoit de pourir dans un cachot.

Ce discours me jetta dans un embarras extrême ; malgré les moyens violens dont avoit usé cette famille, & le ressentiment que j'en devois avoir, elle m'étoit devenuë chere depuis le panchant nouveau qui m'entraînoit vers Meliane. Ce qu'il y avoit de fou dans cette passion extraordinaire, c'est que je me persuadois que je n'avois du goût pour elle, que parce qu'elle ressembloit à Celine. Quelle qu'en fût la cause, ma passion n'en étoit pas moins réelle, & je ne sçavois quel parti prendre, ni de quels moyens me servir pour éviter à ses Parens le sort dont ils étoient menacés. Il n'y avoit point cependant de tems à perdre ; d'un

moment à l'autre on pouvoit venir les arrêter. Cette crainte me fit lever ; je passai dans un cabinet avec le Pere de cette aimable fille. Je commençai par le mettre au fait de la verité de cette avanture. Il fut surpris lorsqu'il apprit que sa Fille étoit revenuë de l'erreur que j'étois S. Carlin, & il le fut encore bien davantage de sçavoir que le Gouverneur étoit informé de toutes ces choses. Ah ! Monsieur, me dit-il, je vois bien que vous êtes un brave & un honnête Gentilhomme, & que nous sommes tous perdus, si vous nous abandonnez. Mais voyez, repris-je, ce que je puis faire ; je ne sçai de quelle façon m'y prendre pour remedier à ces embartas : faites venir Mademoiselle votre Fille, nous nous consulterons ensuite. Il fut la chercher, & je m'appuyai sur les bords d'une cheminée, en roulant mille projets que le nouvel amour que je sentois me faisoit imaginer.

A combien de passions les hommes ne sont-ils pas sujets ? & pourquoi se trouvant tous formés de la même maniere, pensent-

ils ſi differemment ? A peine en étois-je prévenu d'une, qu'un évenement nouveau en ſubſtituoit une autre. Conſtant par ma propre inconſtance, tout ce qui me plaiſoit étoit une raiſon ſuffiſante pour me plaire. L'on m'a vû ſouffrir avec excès, lorſque je quittai la trop tendre Celine : en ſuis-je abſent pour quelques jours, je me vois tranſporté pour Meliane. Eſt-ce infidelité ? Non, j'aime toujours Celine. Seroit-ce deſordre ? Encore moins, je l'ai toujours eu en horreur. J'ai beau m'examiner, & foüiller dans les replis les plus cachés de mon ame, j'aime Celine, j'aime Meliane, & juſqu'ici chacune d'elles conſerve les droits les plus forts ſur mon volage cœur. Mes idées ſe croiſent, mais les impreſſions nouvelles ne ſont point rejettées. Bientôt on me verra plus extraordinaire. Ah ! jeuneſſe impétueuſe, que ton cours eſt difficile à paſſer !

CHAPITRE XI.

Le Comte de D... B... quitte Meliane, tombe malade. Réflexions morales. Il aime une troisième femme.

JE fus long-tems plongé dans ces réflexions. Je ne sçai quelle raison retint Meliane; mais elle n'arriva qu'après beaucoup de tems & de difficulté. Elle parut à mes yeux honteuse & timide, & tout cela augmentoit ses charmes. Ce n'étoit plus cette personne vive & emportée, c'étoit une fille modeste & osant à peine lever ses regards. Cet abord acheva de me rendre le plus amoureux des hommes; je crus voir Celine, mais Celine cruelle & se refusant à ma tendresse. Cette retenuë attira mon respect; je reçus Meliane avec une déference qui devoit la rassurer. Son Pere lui parla, & lui fit une exhortation dans laquelle il élevoit ma façon de penser, ma probité, & l'envie que j'avois de leur faire plaisir: en-

ſuite il nous laiſſa ſeuls, & les maîtres de regler les choſes à notre fantaiſie.

Nous fumes elle & moi un long-tems à garder le ſilence. Je le rompis enfin, & je lui fis voir les conſéquences qui alloient reſulter de ce qui s'étoit paſſé; je lui montrai la néceſſité qu'il y avoit de ſe déterminer & de prendre un parti. Je n'ai rien, Monſieur, reprit-elle, à répondre à tout cela; le mien eſt tout pris, & le Convent me punira de ma mépriſe & de l'infidelité que j'ai faite à S. Carlain. Que dites-vous? continuai-je, êtes-vous la maîtreſſe de diſpoſer de vous? & ne ſuis-je pas en droit de m'oppoſer à cet injuſte deſſein? A moins qu'une répugnance invincible ne vous éloigne de moi, vous n'êtes point infidelle à l'Amant dont vous parlez: quand cela ſeroit, ſon changement a précedé le vôtre; & il vous a mis en droit par ſon éloignement, & l'abandon qu'il fait de vous, de former d'autres nœuds. Mais helas! c'eſt votre amour parfait pour lui, qui eſt le mobile des tendres ſentimens dont vous avez paru prévenuë pour moi; juſques

dans l'inconſtance vous paroiſſiez fidelle. Si vous perdez un Amant, ne trouvez-vous pas un Epoux ? Je ne pouvois l'être, il eſt vrai, tant que le conſentement de mon cœur s'eſt oppoſé à la violence : helas ! qu'il eſt changé ! Un coup d'œil, un regard m'a puni de ma reſiſtance. Je ſuis votre Epoux, ô Meliane ! Voudriez-vous, continuai-je en la preſſant timidement, briſer des nœuds ſi doux ? Que je ſerois flattée, reprit elle en ſoupirant, de ce langage ! ſi moins prévenuë, je pouvois l'écouter. Quand les droits que vous prétendez avoir ſur moi, ſeroient légitimes, helas ! à quoi vous expoſeriez-vous ? Méritez-vous d'être aimé ſous la reſſemblance d'un autre ? Non, non, tant de graces & de probité demandent un cœur qui ne ſoit point partagé. Si je vous ai aimé & ſi je vous aimois encore, les traits ſeuls de S. Carlain, le ſon de voix, & ce je ne ſçai-quoi que vous avez & qui lui reſſemble ſi bien, feroient le principe de cet amour : en ſeriez-vous ſatisfait ? Oui, Meliane, repris-je ſans me conſulter davantage ; ſous

quelque

quelque image que je vous plaise, vous me rendrez heureux : ma délicatesse en souffrira, mais je me flatte que mes soins, mes bonnes façons, ma constance, dissiperont l'égarement de votre cœur. Rien ne vous touche, helas ! continuai-je, je ne vois que trop que ma sensibilité pour vous ne fait point d'impression sur votre ame. Adieu, Madame ; adieu ; je vais loin de vous, expier le malheur de n'avoir pû vous plaire, après vous avoir donné des assurances sinceres de la fatale passion que vous m'avez inspirée. J'aurai soin avant tout, de vous mettre à couvert du ressentiment du Gouverneur ; & je ferai ma principale affaire, que vous ne soyez pas dans le cas de regreter le séjour que j'ai fait dans cette Ville : ravi de vous prouver que je n'étois pas indigne d'être aimé, moi qui pars avec le regret mortel.... Ah ! Comte, arrêtez, me dit-elle, des procedés aussi beaux me touchent ; Qu'ils sont differens de ceux de l'Amant indigne que j'ai osé vous opposer ! Mes yeux s'ouvrent, je vois toute sa lâcheté & tout votre mérite ; votre

ſenſibilité me charme, & le bonheur que vous m'annoncez me détermine .... Ah! vous êtes mon Epoux, mais un Epoux cheri, qui fera dorenavant ma félicité. Ce nom me rend la joïe & la vie, ô Meliane, m'écriai-je; oui, je le ſuis, & le plus tendre qui fut jamais : Qui pourroit à preſent troubler mon bonheur? J'étois ſi tranſporté, que je lui dis encore mille choſes ſemblables; plus elle avoit paru éloignée, & plus elle devint tendre. Ce fut en vain que le ſouvenir de Celine tâchoit à diſputer ſes droits; l'une étoit preſente, & ma legereté me repreſentoit l'amour que j'avois pour l'autre, ſous un nom criminel. Complaiſance aveugle qu'on a pour ſoi-même! qui dans toutes les occaſions où l'eſprit panche du côté qui le flatte, cherche à vous perſuader que vous avez raiſon.

Quel malheur, ô mon Fils, que celui d'avoir l'eſprit ſuſceptible! Semblable au miroir qui reçoit les images, ce cœur eſt toujours prêt à changer d'impreſſion. Helas! je n'étois pas plutôt ſorti d'un précipice,

que je retombois dans un autre. L'éducation & les principes me faisoient faire quelquefois de solides réflexions sur mes égaremens ; mais combien duroient-elles ? Un rien, une bagatelle les dissipoient, & me replongeoient dans les vices qu'elles m'avoient fait détester.

Cependant il falloit aller chez le Gouverneur ; Dampierre me pressoit. Que son zele m'étoit incommode ! Que dire ? Accuser des personnes qui m'étoient devenuës cheres ? Confier mes nouvelles flammes, ou m'avoüer séducteur ? Dédire un homme à moi, ou perdre Meliane pour jamais ? J'étois d'un embarras extrême. Cette charmante personne s'en apperçut. Je l'aimois trop pour lui rien dissimuler ; je lui développai le fond de mon ame. Elle se mit à rêver un moment ; ensuite elle me dit qu'elle m'étoit trop attachée, & que mes interêts lui étoient trop chers, pour me conseiller d'aller chez le Gouverneur ; qu'il falloit que je partisse, & qu'elle sçavoit les moyens de tirer son Pere & sa famille de peines ; que cet avis lui coûtoit à donner, mais qu'il étoit trop impor-

tant pour qu'elle hesitât à me presser de le suivre; qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, & qu'il étoit tems qu'elle allât prévenir tout ce qui pouvoit arriver. Ce parti étoit le plus sage, & j'approuvai ce dessein. Nous nous embrassâmes, après nous être promis de nous donner de nos nouvelles, & après avoir conclu qu'elle viendroit me joindre à R... où je l'attendrois. Nos adieux furent arrosés de pleurs; je pris congé de sa famille, & je partis en Poste. J'arrivai le même soir à R... sans avoir pû répondre un mot, de toute la route, à mon Valet-de chambre qui me fatiguoit de questions & de conseils.

La nuit porte avec elle une tranquilité qui vous rappelle jusqu'à la moindre de vos actions. Tout ce qui m'étoit survenu depuis le départ de chez mon Pere, se presenta à mon esprit dès que je fus couché. Cet examen me fit souffrir avec tant de violence, qu'une sueur froide s'empara de tout mon corps; la fiévre me prit, & je ne pûs avoir un moment de repos. Mon amour pour Celine reprit toutes ses forces; mais celui que j'avois

pour Meliane n'en fut point alteré : les images de ces deux personnes étoient si profondement gravées dans mon cœur, qu'il me sembloit les voir & leur parler. Elles me reprochoient tour à tour la duplicité de ma flamme. Je m'excusois en vain, ma justification étoit rejettée; cependant il sembloit que je panchois plus vers Meliane. La conformité de notre avanture, par l'extraordinaire ressemblance dont j'ai parlé, occasionnoit peut-être cette préference ; alors je me tournois vers elle. O Meliane, lui disois je, vous seule pouvez faire mon bonheur! c'est à vous dorenavant que je veux être attaché pour le reste de mes jours. Celine paroissoit pleurer à cette déclaration, & me reprocher mon infidelité ; ses regards me rattiroient bientôt, & bientôt la tendre Meliane me rappelloit de son côté. Ce combat, qui me sembloit réel, me donna tant d'agitation & me tourmenta au point, que la fiévre redoubla : elle acquit deux jours après de si dangereux degrés, que bientôt on desespera de ma vie.

Dampierre fut effrayé de l'état où il me

vit. Les Medecins furent mandés ; mais les remedes, au lieu de me remettre, aggraverent mon mal, & me mirent à l'extrémité.

M. le Preſident de C... qui conſideroit mon nom, ayant appris le danger que je courois, voulut qu'on me tranſportât chez lui. L'on profita d'un intervale moins violent, & l'on m'y conduiſit en chaiſe. J'étois ſi foible & ſi abattu, que je laiſſai faire tout ce qu'il deſiroit, ſans m'y oppoſer.

Ma grande jeuneſſe, la force des remedes, & les ſoins attentifs qu'on eut de moi, me mirent peu-à-peu hors de danger. Le premier jour que je commençai à diſcerner les objets, je vis dans mon fauteüil, à côté de mon lit, une Dame dont la douceur & la beauté m'étonnerent. L'ardeur de mes maux avoit ſi fort affoibli ma tête, qu'il ſembloit que l'idée de Celine & de Meliane ne me tourmentoit plus avec tant de force. Je conſiderai, malgré ma foibleſſe, avec beaucoup d'attention cette jolie femme. Ses regards étoient attachés ſur les miens, & il y paroiſſoit une ſi grande compaſſion de l'état où

j'étois, que je ne pûs m'empêcher de l'en remercier interieurement. Ses beaux yeux avoient un appas si attrayant, & leur langueur étoit si touchante, qu'on ne pouvoit s'y arrêter sans ressentir de trouble. Peut-être que ma situation presente fut la cause des mouvemens dont je me sentis frappé, ou la pente naturelle que j'ai toujours eu pour le beau sexe. Quoi qu'il en soit, je soupirai; & je n'eus pas plutôt fait réflexion à ce que je venois de faire, que le souvenir de Celine & de Meliane vinrent de nouveau m'accabler. Mes yeux se couvrirent de larmes, & je tournai la tête de l'autre côté.

La Dame aux grands yeux qui ne m'avoit point perdu de vûë, & qui avoit observé jusqu'au moindre de mes mouvemens, battit des mains & se leva. Ah! je connois à present, s'écria-t-elle, la cause du mal de cet aimable Cavalier; ô Ciel! il aime: que je suis malheureuse! Le Medecin qui ne me quittoit point, dormoit dans un fauteüil; il fut réveillé par ces paroles, vint à moi & demanda ce qui étoit survenu. La Dame qui

les avoit prononcées sans réflexion, & qui auroit été bien fâchée qu'elles eussent été entenduës, répondit que je rêvois; que j'avois proferé des discours dans mon agitation, qui faisoient pénetrer aisément que j'étois amoureux; que c'étoit peut-être le regret d'avoir quitté l'objet de ma flamme, qui m'avoit réduit dans la situation dangereuse où j'étois. Le Medecin repartit qu'il l'avoit bien soupçonné, & qu'il falloit tâcher d'arracher adroitement mon secret, & qu'en conséquence on flatteroit ma manie: Qu'il n'y avoit point de doute alors, qu'étant jeune & d'une bonne constitution, je n'en réchapasse; parce que les remedes n'étant plus retenus par ce levain que j'avois sur le cœur, qui les aigrissoit, il étoit à presumer qu'ils feroient les operations qui leur étoient naturelles. La confiance que ce Medecin avoit que j'étois enseveli dans le sommeil, lui fit dire ces choses assez haut pour que je les entendisse. Il s'approcha ensuite de mon lit; & m'ayant tâté le pouls, il se confirma dans l'idée que la belle Dame

lui avoit donnée de la cauſe de mon mal. Le bruit qu'il fit en ſe retirant, me fit croire que la Dame ſortoit : une inquiétude dont je ne fus pas le maître, me donna la force d'avancer la tête pour voir ce qu'elle devenoit. Elle rêvoit auprès d'une croiſée ; & ayant entendu le mouvement que je fis, elle vint avec empreſſement ſçavoir ſi je voulois quelque choſe. Helas ! Madame, repris-je foiblement, de quoi aurois-je beſoin ? Ne tenez-vous pas lieu de tout lorſque l'on vous voit ?

Ce peu de mots flatta la Preſidente, (car c'étoit elle ;) elle y répondit avec une douceur ſpirituelle. J'allois répondre & lui marquer la ſenſibilité que j'en avois, lorſque Dampierre qui me croyoit ſeul, & dont le zele pour moi étoit infini, s'écria en entrant dans ma chambre : Courage, Monſieur ; courage, voici des lettres de la belle Meliane ; un Exprès les apporte, & dans deux heures vous la verrez à votre chevet. Ah Ciel ! m'écriai-je. Mon premier mouvement fut de la joïe, le ſecond me troubla. Que

devoit penſer la Preſidente, du diſcours que je venois de prononcer avec tranſport? Car enfin je l'adorois. Je rougis de l'aveu; mais helas! il regnoit dans mon cœur un deſordre extrême.

J'entendis ſoupirer cette belle Dame, j'en fus ému. Lorſqu'on aime, on eſt clairvoyant. Serois je aimé? me diſois je; ah! je n'en dois pas douter, & je ſerois un ingrat: non, non... La Preſidente me voyant interdit, ſe leva. Je fis de foibles efforts pour la retenir. Les lettres qu'on vous apporte, me dit-elle, doivent vous être trop cheres pour empêcher qu'on ne vous en faſſe la lecture; & puis elle ſortit.

Dès que je fus ſeul, le deſir ardent de voir des lettres de Meliane me donna la force de me lever & de me mettre ſur mon ſéant; m'apporta de la bougie, & j'y lûs ce qui ſuit.

LETTRE DE MELIANE
au Comte de....

J'apprends dans le moment, aimable & cher Epoux, par un de vos Gens que j'avois chargé du soin de me donner de vos nouvelles, que vous êtes tombé dangereusement malade. O Ciel! que je suis troublée! Je n'attends qu'une chaise pour voler vous secourir, & pour vous assurer par les soins les plus tendres & les plus empressés, que Meliane est digne d'être à vous.

MELIANE.

Hé-bien! Monsieur, s'écria mon Valet-de-chambre avec affection, vous voilà sauvé, puisque Madame arrive; (car je la regarde pour telle :) mais j'ai encore d'autres choses à vous annoncer, ne les devinez-vous pas? Ah! m'écriai-je avec émotion, des nouvelles de chez mon Pere? Oui, Monsieur, reprit-il, Lafleur (c'étoit un Valet-de-chambre de mon Pere) vient d'arriver en Poste : je n'ai pû m'empêcher d'avertir

Monſieur votre Pere du danger que vous couriez, ce ſont ſans doute de ſes nouvelles; ſon Valet-de-chambre n'attend que vos ordres pour entrer. Garde-toi bien, lui dis-je, de ſouffler de ce qui s'eſt paſſé; j'en mourrois. Soyez tranquile, reprit Dampierre. Sur ce pied, qu'il vienne, continuai-je. Il parut & me remit une Lettre de ma Mere, en m'apprenant que tout étoit en trouble dans la maiſon paternelle, depuis qu'on y étoit informé de ma ſituation. J'ordonnai à Dampierre de me la lire; mais je m'apperçus qu'il heſitoit, & je ne reconnus point le ſtile de ma Mere. Je ſoupçonnai quelque choſe, mais je feignis de n'y pas faire attention: j'attendis même qu'il eût fini, après quoi je lui demandai cette Lettre; & ſur la difficulté qu'il fit de me la rendre, ſous prétexte qu'il ne falloit pas que je m'appliquaſſe, je pris un ton qui fut obéi. Quelle fut ma ſurpriſe en l'ouvrant, de reconnoître le cher caractere de Celine! Je marquai le reſſentiment que j'avois de la tromperie qu'on me vouloit faire. Il s'excuſa ſur la frayeur qu'il

avoit eu que ces nouvelles ne m'eussent causé trop d'émotion ; & il m'avoüa qu'ayant sçû de Lafleur qu'il en étoit chargé, il l'avoit engagé à me donner la Lettre de ma Mere, à la place de celle de Celine ; mais qu'il s'étoit trompé. J'étois trop empressé à lire, pour faire attention à cette excuse. Cette aimable Sœur s'exprimoit ainsi :

LETTRE DE CELINE
au Marquis de ....

L'On dit que mon cher Frere est à l'extrémité, & je suis encore en vie ! O Dieu ! que je suis malheureuse ! Mes jours sont-ils donc tissus d'infortune & de douleur ? N'ai-je pas assez à pleurer de l'absence, sans être encore effrayée de la crainte du trépas ? Ne suis-je pas assez accablée de la rigueur de mon sort, de l'obstacle qui s'oppose aux sentimens de mon cœur ? sans être encore troublée par les endroits les plus sensibles. A quoi servent les témoignages que je lui donne de mes inquiétudes cruelles ?

O Ciel ! ce cher Frere les verra-t'il ? Helas ! peut-être qu'affoibli par la grandeur de ſon mal, il peut à peine ouvrir les yeux à la lumiere. Grand Dieu ! que cette idée m'attendrit, m'accable & me deſeſpere ! Plutôt, plutôt, que la triſte Celine appaiſe de ſon ſang la colere celeſte ! Ciel, rendez-moi un Frere ſans lequel je ne puis vivre. Que ne m'eſt-il permis de voler à lui ? Ah ! que j'envie le ſort de ceux qui peuvent le ſecourir !

. CELINE.

Ah ! Celine, m'écriai-je attendri ! que vous regreteriez vos bontés ſi vous connoiſſiez le fond de mon cœur.... Mais que dis-je ? il reſſent toujours pour vous la même ardeur ; & s'il eſt partagé par Meliane, un lien ſacré l'autoriſe.... Ah ! ſans doute je n'aime celle-ci que parce que c'eſt un ſecond elle-même ; je puis la cherir ſans crime, elle n'eſt pas ma Sœur. Mais, juſte Ciel ! qu'ai-je à répondre ſur la flamme nouvelle que je reſſens aujourd'hui ? De quelle raiſon juſtifier la tendreſſe qui m'eſt ſurvenuë ? Pour-

quoi mon cœur se trouve-t-il partagé entre trois femmes ? Ridicules ardeurs, égaremens funestes, éloignez-vous de mon ame, rendez la paix à ce cœur étonné de ses troubles : ou, pour mieux dire, ô Mort, ressource de tous les malheureux, accours & délivre-moi de tous les tourmens dont je suis accablé.

J'entrai dans le détail des mouvemens differens qui m'agitoient; j'analisai (si j'ose me servir de ce terme) mon cœur : je reconnus bientôt qu'il aimoit également ces trois femmes cheries ; mais que semblable à l'œil qui distingue les objets qui sont les plus près, il donnoit la préference à celle qui en étoit la moins éloignée. J'eus honte de cette découverte, elle m'affligea, je ne pouvois m'y accoutumer; je ne pûs m'empêcher de craindre qu'il n'y eût du dérangement dans ma raison. Cette derniere pensée m'émut beaucoup, & fut cause que j'eus sur le soir un redoublement affreux.

CHAPITRE XII.

Le Comte de D... B... à l'extrémité. Arrivée de Meliane, de ſon Pere & de Celine. Danger d'attendre pour faire ſon ſalut.

L'On eſpera d'abord que cette rechûte n'auroit point de ſuite ; mais je continuai le lendemain à être ſi mal, & je fus ſi tourmenté la nuit ſuivante, qu'à peine oſoit-on eſperer que j'en puſſe réchaper. Dampierre effrayé prit la Poſte, & fut porter le trouble & la douleur dans ma famille. Il craignit que ſi je venois à manquer, il ne fût repris de n'avoir pas fait ce voyage. La douleur de mon Pere fut au point de le faire repentir d'avoir découvert le fatal ſecret, auquel il attribuoit la cauſe de ma mort. Ma Mere tomba en foibleſſe ; & lorſqu'elle fut revenuë, elle & mon Pere voulurent que Celine les ſuivît, eſperant que s'ils arrivoient aſſez tôt près de moi, la précieuſe vûë d'une Sœur ſi chere me rendroit la vie.

Pendant

Pendant ces choſes je continuois d'être dans les accès les plus violens ; je ne ſouffrois cependant pas, à force de ſouffrir. Mon ſang ſemblable à de l'eau qui bout dans un vaſe ſur du feu ardent, dont les goutes ſubtiliſées s'attachent au couvercle, portoit ſes vapeurs dans ma tête échauffée ; je faiſois des rêves perpétuels, & qui ſe croiſoient auſſi ſouvent que les divers ſentimens de mon cœur.

O mon Fils, pour lequel j'écris ces Mémoires, tremblez au ſeul ſouvenir du peril que je courus en cette occaſion, de perdre tout ce que nous pouvons nous imaginer de plus précieux, qui eſt l'ame. Helas ! ſi la Parque eût tranché le fil de mes malheureux jours, que ſeroit devenuë la mienne ? Que ceci ſe grave profondément dans votre eſprit ; qu'il ne faut jamais ſe mettre dans le cas horrible de craindre que la mort nous ſurprenne ; c'eſt-à-dire, qu'il faut être toujours prêt, par une conduite reglée & des mœurs agréables à Dieu, de lui rendre compte de nos actions. Ne comptez jamais ſur les derniers momens de votre vie pour

vous repentir, & pour remplir les vûës de votre salut; c'est lorsqu'on se porte bien, qu'il faut y songer. Le tems n'est pas à nous, pour en disposer; un moment l'anéantit, ou du moins vous êtes surpris souvent par une maladie, dont la malignité vous ôte jusqu'au souvenir de votre salut: vous mourez sans vous imaginer que vous allez mourir. Qu'arrive-t'il alors? L'ame dégagée de son corps est effrayée des crimes dont elle n'est pas purifiée; elle regrete, mais trop tard, de n'avoir pas profité des momens précieux qu'elle pouvoit occuper à faire pénitence & à preserver sa perte. O verité constante, pourquoi fais-tu si peu d'impression parmi les hommes? D'où vient donc ce fatal aveuglement? Douteroient-ils de leur fin? Hé! les exemples de celle de leurs amis, de leurs voisins, ne la leur témoignent-elle pas assez? O mon Dieu, pourquoi avez-vous permis qu'ils soient insensés au point de voir le précipice, d'en connoître l'horreur, d'en imaginer leur éternité, & qu'ils demeurent dans une lâche inaction? au lieu de travailler

toute leur vie à se preserver de l'abîme, dans lequel le desordre & l'impénitence les plonge.

Il y a peu d'hommes qui se soient plus examinés que moi. Je dois à cette étude, & au desir que j'ai toujours eu de me corriger, la paix dont je joüis aujourd'hui dans ma retraite, par la connoissance & l'experience que j'ai acquise du peu de fond qu'on doit faire sur toutes les choses qui arrivent dans la vie.

Les premiers jours de ma convalescence, après des maladies dangereuses, je me suis toujours rappellé avec le plus d'exactitude que j'ai pû ce que j'étois devenu dans le sommeil d'une fiévre violente, & de quelle idée pouvoient être occupés les esprits dans ce dérangement de nos organes. Il m'a semblé que l'ame, comme dans l'yvresse, par l'agitation & par le boüillement du sang, resserrée, pour ainsi dire, en elle-même, à cause de l'inaction des fibres & des muscles troublés dans leurs fonctions ordinaires, ne connoissoit ni les dangers qu'elle couroit,

ni ce qui pouvoit operer leur guériſon ; qu'elle ne ſe repaiſſoit que des idées dont elle avoit été prévenuë lors de la décadence du corps qui lui ſert de retraite. Cette yvreſſe n'a rien de deſagréable ; l'ame jouë, pour ainſi dire, avec elle-même, &, comme un aveugle, ne voit aucun des dangers qui l'environnent. Si dans ſon échapement du corps elle ne le fait pas ſouffrir davantage, la mort eſt plus douce & moins à craindre qu'on ne ſe l'imagine : mais que l'éternité fait payer cherement le riſque qu'elle court, lorſqu'elle ne s'eſt pas préparée à ce dernier moment.

Cependant l'accès étant parvenu à ſon dernier periode, me quitta le troiſiéme jour. Il me ſembla alors ſortir d'un nouveau monde. Mon eſprit, plus tranquile & plus ſuſceptible d'impreſſion, entendit des plaintes fournies par des voix qui m'étoient connuës : j'ouvris les yeux, & j'entrevis pluſieurs perſonnes qui environnoient mon lit ; mais la clarté d'une bougie dont on me veilloit, m'ébloüit & me les fit refermer. Je fis un ſoupir, en

m'écriant : O mon Dieu, ne verrai-je point Meliane avant que de mourir ? Courage, Monsieur, (s'écria un Prêtre qui étoit à côté de moi, & qui n'attendoit que ce moment pour me donner les secours spirituels,) vous la verrez ; elle est ici, aussi-bien que toute votre famille & que tous ceux qui s'interessent à vos jours : mais commencez à faire un sacrifice au Seigneur, du desir que vous marquez de la voir ; il veut bien vous accorder ce moment précieux, profitons-en pour votre salut. J'étois trop foible, ou trop impétueux, pour me rendre à l'attention que méritoit ce sage discours ; je redemandai avec violence Meliane. Ah ! cher Epoux, s'écria-t-elle, me voici, plongée dans la douleur la plus amere. Je me sentis presser la main de sa bouche & de ses pleurs ; je voulus serrer les miennes, mais les forces me manquerent. Cependant une vive joïe se fit sentir dans mon cœur accablé ; j'ouvris les yeux pour la seconde fois. Ah, chers objets ! O Celine ! m'écriai-je, ô ma Mere ! Celine, Celine, pourquoi m'avez-vous

abandonné ? Cette aimable Sœur se précipite vers moi ; elle me prend la main, & paroît si suffoquée, que la parole lui manque. Je jette sur elle mes foibles regards ; j'y vois ces premiers traits vainqueurs ; je frémis, je tremble. Ah, m'écriai-je une seconde fois, Celine, Celine ! que me voulez-vous ?

Mon Pere qu'on venoit d'avertir des signes de vie que je venois de donner, & que le Président avoit arraché au spectacle d'un Fils à la veille d'expirer, accourut dans ma chambre. Ah ! dit-il en entrant, que veulent dire ces pleurs ? Qu'on se retire. Veut-on précipiter la mort de ce cher Enfant ? Est-il en situation de lui donner ces marques de tendresse ? Le Medecin, qui étoit present, me tâta le pouls ; & le trouvant foible & ému, il dit qu'il n'en falloit pas davantage pour me causer la mort. A ce mot effrayant il fut obéi, & tout le monde se retira.

Fin de la premiere Partie.

TABLE

DES CHAPITRES

de la premiere Partie.

CHAPITRE I. *Invocation du Comte de D... B... à Dieu; Retour sur lui-même. De l'Enfance. Des Préjugés de cet âge. Avis à ceux qui sont chargés de l'éducation de la Jeuneſſe.* Page 1

CHAP. II. *Pour qui le Comte de D... B... écrit ſon hiſtoire. On lui donne un Gouverneur. Sérieuſe attention qu'on doit faire dans le choix des Perſonnes qui dirigent l'éducation d'un Jeune-homme. D'un mauvais exemple que donne le Gouverneur, s'enſuit de dangereuſes conſéquences pour le Comte de D... B...* 9

CHAP. III. *Le Comte de D... B... eſt mis au College. Son amour pour Celine. Artifice dont ſe ſert le Préfet pour connoître la cauſe de l'ennui qui le dévore. Fatale complaiſance de la Mere du Comte; ce qu'elle produit.* 1

CHAP. IV. *Le Comte de D... B... tombe malade dangereusement. Son Pere veut en vain le guérir de sa passion pour Celine. Il se fert de remedes violens pour y parvenir. Inutilité de ces remedes. Il recourt à d'autres. Le Comte de D... B... jaloux de Celine, la surprend la nuit avec un homme. Qui étoit cet homme. Effets funestes qui s'ensuivent de cette jalousie.* Page 37

CHAP. V. *Le Marquis de... Pere du Comte de D... B... fait prisonnier à la Cour de... La Fille du Roi devient épriſe de lui. Il lui sauve la vie dans un peril. Triste récompense que le Marquis reçoit d'avoir sauvé la vie à la Princesse.* 49

CHAP. VI. *Erigues de la Princesse pour sauver le Marquis de.... Songe que fait le Roi, & ce qu'il produit. Le Marquis de.... condamné à la mort.* 63

CHAP. VII. *Menée du Prince de.... L'interêt qu'il a de sauver le Marquis de.... Réussit dans ce dessein. La Princesse fuit avec le Prisonnier.* 85

CHAP. VIII. *De la colere du Roi, en apprenant l'évasion du Prisonnier. Mort de la Princesse.* 105

CHAP. IX. *Regrets du Marquis. Il se remarie. Qui étoit Celine. Le Comte de D... B... continuë son histoire. Il part, écrit à Celine. Réponse à cette Lettre.* 116

CHAP. X. *Le Comte de D... B... veut aller retrouver Celine. Avanture extraordinaire qui l'en empêche. Mariage forcé. Passion nouvelle & surprenante.* Page 138

CHAP. XI. *Le Comte de D... B... quitte Meliane, tombe malade. Réflexions morales. Il aime une troisiéme femme.* 159

CHAP. XII. *Le Comte de D... B... à l'extrémité. Arrivée de Meliane, de son Pere & de Celine. Danger d'attendre pour faire son salut.* 176

Fin de la Table des Chapitres.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit qui a pour titre : *Mémoires Posthumes du Comte de D... B... avant son retour à Dieu ;* & j'ai crû qu'on pouvoit en permettre l'impression. A Paris, le 30 Juillet 1735. MAUNOIR.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs & Senéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien-amé PIERRE-JACQUES RIBOU, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public, les *Mémoires Posthumes du Comte de D. B. avant son retour à Dieu fondé sur l'experience des Vanité humaines, par M. le Chevalier de M.* ; & de réimprimer la *Connoissance parfaite des Chevaux*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege, tant pour l'impression que pour la réimpression desdits Ouvrages ci-dessus spécifiés ; offrant pour cet effet de les faire imprimer & réimprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feüille imprimée & attachée pour modele sous le contresel des presentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces presentes de faire imprimer un Manuscrit intitulé : les *Mémoires Posthumes du*

Comte de D. B. avant son retour à Dieu, fondé sur l'experience des Vanités humaines, par M. le Chevalier de M... & de réimprimer la *Connoissance parfaite des Chevaux*, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à lad. feüille imprimée & attachée sous notredit contresçel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de l'expiration des précedens Privileges. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auroient droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous depens, dommages & interêts. A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente, les manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'im-

preſſion deſdits Livres ſeront remis dans le même état où les Approbations y auront été données ès mains de notre très-cher & feal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le ſieur Chauvelin, & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le ſieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Preſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouïr l'Expoſant ou ſes ayans-cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſd. Preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſd. Livres, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE, à Paris le ſeiziéme jour du mois d'Août, l'an de grace 1735, & de notre Regne le vingt. Par le Roi en ſon Conſeil, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris N. 190. folio 179. conformement aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris le 18 Octobre 1735.

Signé, *G. MARTIN*, Syndic.

De l'Imprimerie de G. VALLEYRE, Fils.

MEMOIRES
POSTHUMES
DU
COMTE DE D... B...
AVANT SON RETOUR A DIEU,
Fondé sur l'experience des Vanités humaines.

Par M. le Chevalier DE MOUHY.

SECONDE PARTIE.

A PARIS, AU PALAIS,
Chez GREGOIRE-ANTOINE DUPUIS
au cinquiéme Pillier de la Grande Salle,
au Saint Esprit.

M. DCC. XXXVII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

MEMOIRES POSTHUMES DU COMTE DE D... B...

****:****:****:****:****:****:***:****

SECONDE PARTIE.

CEPENDANT la puissante vûë de Celine avoit ranimé dans mon cœur les sentimens que la raison & l'éloignement sembloient avoir dissipé : dès que je crus être seul, je me rappellai cet air touchant, ce son de voix précieux auxquels mon cœur étoit si tendrement habitué : Vous le sçavez ô mon Dieu, dans cette agitation

trop preſſante je vous invoquai, je reconnus ma foibleſſe, je vous en fis un humble aveu, & je vous demandai hautement les ſecours de votre grace. Dans ce péril extrême, vous permîtte que je fuſſe entendu d'un Prêtre qui n'attendoit que le moment favorable pour s'approcher de moi : Il me loua des ſentimens que la Religion m'avoit fait exprimer ; il m'en félicita, m'exhorta à les conſerver ; enſuite il me porta par de ſaints diſcours à me confeſſer. J'étois ſi émû, qu'à peine eus-je la force de me prêter à ſes deſirs : je fus aidé par ce ſage Docteur, il m'inſpira de la confience, ſe montra compatiſſant ; & ne reſſemblant point à ceux qui vous donnent de l'effroi, il ſçût me tourner avec tant d'indulgence, & ſa conference fut ſi conſolente, que je lui fis connoître les replis les plus cachés de mon cœur.

Il ne pût s'empêcher d'être ſurpris de ſes déſordres & de ſa deraiſon ; il ne changea point cependant de conduite, il ſe ſervit

au contraire des termes les plus ménagés pour me faire connoître mes égaremens ; ſes exhortations furent conciſes, mais touchantes & perſuaſives : elles finirent par des aſſurances qu'il alloit invoquer les graces du Ciel, afin qu'il ne permit pas que je fuſſe plus long-tems la proye du Démon, & ſe retira en me laiſſant éclairé des ſaints rayons de la Pénitence.

Je fis un ferme propos alors de réſiſter aux paſſions tumultueuſes dont j'avois été juſques-là tourmenté. Pour mieux y parvenir, j'imaginai que je ne pouvois employer des efforts plus puiſſans pour n'y pas ſuccomber que d'éviter les occaſions ſuſceptibles ; pour cet effet, je pris la réſolution de fuir dorénavant Celine & la Préſidente, comme les deux cauſes principales de mes égaremens.

Les beaux yeux de cette derniere n'avoient pas faits de legeres impreſſions ſur mon foible cœur : l'Image de cette belle Dame, comme un rayon, perçoit mal-

gré moi à travers les voiles épais que le repentir & la raiſon y oppoſoient : en vain je cherchois à l'éclipſer par toutes les ombres que ma pieté nouvelle me ſuggerroit. La chaleur de ce Soleil continuoit à échauffer mon cœur, & je fus bien longtems avant que d'être tranquile ſur ce ſujet.

La guériſon de l'ame influe ſouvent ſur celle du corps. Depuis le jour que j'avois dépoſé dans le ſein du Sacrement le fait de mes offenſes, peu à peu s'enſuivit cette paix interieure qui bannit le trouble & l'agitation. Ce nouvel état laiſſa aux remedes la force qui leur étoient propre : mes ſens dégagés reprirent bien-tôt le deſſus, la joye ſucceda aux pleurs ; & ma ſanté ſe fortifiant de mieux en mieux, je me trouvai en état de réfléchir ſainement ſur les points importans d'une vie que je voulois mener dorénavant, conforme à la raiſon & aux ſentimens de pieté qu'on m'avoit inſpirés. O force de la grace je revis Celine ! Comme une ſœur, cette vûë autre

fois ſi dangereuſe ne cauſa point ces égaremens auſquels j'étois ſujets. Je m'entretins même avec mon pere & ma mere à ſon occaſion avec une liberté dont je n'avois jamais été capable, & les menai au point de leurs demander ſi ils ne ſongeoient point à ſon établiſſement ? Qu'entens-je, s'écria celui qui m'avoit donné le jour, avec un tranſport dont il ne fut pas le maître ! Le Ciel en me remettant un fils, acheveroit-il ſon ouvrage en me le rendant purifié de ſes déſordres paſſés. Oüi mon cher pere, repris-je, en baiſſant les yeux ? Le Ciel eſt l'Auteur de ce Miracle, le rayon Divin a brûlé les racines d'un criminel amour ; mais prévenez une rechûte cruelle, détruiſez tout eſpoir ; ôtez moi Celine, je crains encore ſa préſence. Ah ! Mon fils, mon cher fils, s'écria ma mere en m'embraſſant ! Que es ſages diſpoſitions où je vous vois me raviſſent, & que votre ſœur en va être ſatisfaite ; il y a long-tems que votre vertueuſe ſœur reſpiroit à la retraite. Vous ſeul

troubliez ces genereuſes réſolutions, mais vous y conſentez : Allez lui apprendre cet heureux changement... Non, interrompit mon pere ? Il ſuffit qu'elle le ſache de votre bouche, il ne faut point tenter le Ciel ; contentons nous de le remercier avec ferveur des graces qu'il nous fait aujourd'hui, & prions-le qu'il daigne nous les conſerver.

Nous nous entretenions encore ſur ce ſujet, lorſque Celine ſurvînt ; je la vis avec joye, mais ſans que ſa préſence dérangea mes ſaines réſolutions. Elle fut informée de mon retour heureux ; & après quelques queſtions faites & répondues, je lui demandai ſi la retraite dont mon pere l'avoit tirée n'avoit rien de contraire à ſon inclination : elle me dit, que dès que je ſerois ſatisfait, que le reſte lui étoit égal & qu'elle y retourneroit avec empreſſement. Ce mots furent ſi naturellement proferez qu je reſſentis une joye ſecrette de la trouve dans des diſpoſitions ſi conformes au miennes. Cette unité de ſentimens afferm

la paix de mon ame, & je me retirai avec une ſerenité que je n'avois jamais reſſenti.

J'appris ſans trouble le lendemain que Celine étoit partie. Il eſt vrai que la préſence continuelle de Meliane, à laquelle je m'attachois de plus en plus, ne contribua pas peu à me faire recevoir cette nouvelle avec fermeté. Cette aimable femme avoit des attentions ſi tendres & ſi marquées pour moi, que je ne pouvois me laſſer de bénir le Ciel des graces qu'il me faiſoit de rendre juſtice au mérite d'une épouſe ſi parfaite ; mais je ne prévoyois pas que le tems étoit proche où mes actions devoient démentir mes ſaines réſolutions ; je devois connoître par expérience que rien n'eſt plus foible & plus inconſtant que l'homme, & que ſans un ſecours ſuperieur, divin, il n'oſe ſe flatter de perſéverer long-tems dans le bien.

Un mois ſe paſſa dans une continuité de quiétude, qui ne contribua pas peu au rétabliſſement de ma ſanté. Le Préſident chez

lequel nous étions, qui ſous le maſque de la politeſſe cachoit les deſſeins les plus noirs, nous propoſa à tous d'aller paſſer trois mois à ſa Campagne, pour achever, diſoit-il, de me remettre entierement. Mon pere déclara qu'il ne pouvoit nous y ſuivre à cauſe d'un nombre d'affaires de conſéquences qui le rappelloient à Paris, & il fut décidé que pour diſſiper un fond de langueur qui m'étoit reſté, que j'accepterois les offres qui m'étoient faites. Si je m'en étois crû, j'aurois ſuivi ma mere qui ne pouvoit ſe réſoudre à me quitter; mais m'étant apperçû que ce voyage étoit du goût de Meliane, je me prêtai à tout ce qu'on voulut.

Avant que mon pere partit, il me prit en particulier, & me demanda mes derniers ſentimens au ſujet de mon aimable épouſe; il m'avoit déja fait parler pluſieurs fois par le Préſident, qui ayant ſes vûës ſecrettes, inſiſtoit ſur la nullité de mon mariage & ſur le tort que je me faiſois dans le mon-

de de laiſſer ſubſiſter une union que la force majeure avoit ſemblé commencer, m'aſſurant en même tems qu'elle n'auroit lieu qu'autant que je le voudrois bien. Je m'étois déclaré ſi poſitivement à ce ſujet, que lorſque mon pere me mit ſur ce chapitre, ce ne fut que pour me propoſer de le ratifier, conjecturant à mon air que toute autre propoſition étoit capable de me pénetrer juſqu'au fond du cœur. Cette complaiſance de ſa part me fit jetter à ſon col; je pris cette occaſion pour lui parler à fond de Meliane; je lui ventai moins ſa naiſſance, dont on m'avoit donné des preuves que ſa ſageſſe & la beauté de ſon caractere: il n'y avoit que la médiocrité du bien qui pût mettre quelque difference d'elle à moy, car tout autre enviſagement étoit flatteur. Le pere de ma femme deſcendoit d'ayeux qui s'étoient illuſtrés & qui avoient figurés dans le monde; lui-même avoit été en place dans le tems de la Ligue; la ſeule difference des partis, & ſon

attachement pour un Chef, l'avoit réduit, à se réfugier dans une de ses Terres. Mon pere ne pouvoit ignorer toutes ces choses, il prit son parti & consentit généreusement à confirmer mon bonheur.

Depuis le jour qu'il étoit arrivé, jusques-là sa réserve avoit toujours été extrême pour Meliane, il ne l'avoit jamais traité que de Madame ; mais dès que notre entretien fut fini, il l'envoya prier de passer dans l'Appartement de ma mere, où dès qu'elle fut rendue, elle reçût en qualité de Bruë, de Fille les témoignages les plus tendres d'amitié. Meliane fut transportée d'un changement si cher, sa reconnoissance fut exprimée par des larmes ; le Président fut admis à cette entrevûë, & me parut plus froid que de coûtume. Le jour fut pris pour la célebration authentique du mariage ; il se fit dans la Terre où nous avions été invités, & quelques jours après mon pere & ma mere s'en retournerent à Paris, en me faisant promettre que nous reviendrions

chez lui, Meliane & moi, le plûtôt qu'il nous ſeroit poſſible.

Le premier mois de mon établiſſement ſe paſſa avec une douceur extrême ; je reconnoiſſois de jours en jours tout le mérite de Meliane ; ſes qualités ſans nombre, ſa ſageſſe, ſon unité de caractere me rendoient véritablement heureux ; mais peut-on l'être entierement dans la vie ? O Ciel ! Vous permettez ſans doute que nous ſuccombions ſous le poids de nos foibleſſes, pour que nous apprenions que ſans vous il n'eſt point de vraye fidelité ! C'eſt ce que je ne tardai pas à éprouver. Cette belle Préſidente dont j'ay parlé à la fin de ma premiere Partie, & dont je n'ay pas fait encore mention dans celle-ci, n'avoit pas vû d'un air tranquile la confirmation de mon Himen. Je m'en étois bien apperçû ; mais les ſentimens de Religion que la grace m'avoit inſpiré, me ſoûtenoit contre les ſecondes impreſſions que ſa vûe auroit pû me cauſer. Cette charmante femme ne put

tenir à cette indifference, elle prétexta un voyage pour se délivrer du tourment de voir un homme qu'elle aimoit, asservi, complaisant pour une Rivalle ; elle fit ses excuses à ma femme sur un voyage qu'elle étoit, disoit-elle, obligée de faire en Province ; une tante se mouroit, les raisons étoient bien légitimes ; le Président son mari les confirma, elle partit : nous voulumes Meliane & moy profiter de ce départ pour nous retirer, mais le même prétexte servît à nous faire retenir. Le Président étoit seul, sa femme ne devoit être qu'un mois absente ; il étoit naturel après toutes ses complaisances qu'on en eut pour lui : il fut donc arrêté que nous lui tiendrions encore compagnie pendant ce tems. Fatals égards ! Que vous avez été payés cher.

CHAPITRE II.

Le Préſident s'oppoſe au départ du Comte. Son Portrait. Quelque particularité à ſon ſujet. Jalouſie du Comte de D... B... occaſionnée par une entrevûe ſecrette du Préſident & de ſa femme. Son déſeſpoir en cette occaſion, abandonne ſa femme. Combien l'on doit être circonſpect dans les Jugemens. Ce que ſes réflexions produiſent.

MA ſanté s'étoit cependant entierement rétablie, ma tête repoſée & dégagée de ces impreſſions vives & tumultueuſes, qui m'attendriſſoient tantôt pour un objet, tantôt pour un autre, portoit alors de ſolides jugemens ſur les idées paſſageres dont elle s'étoit remplie. Mon cœur ſatisfait d'un engagement légitime s'étoit entierement tourné du côté de Meliane, & s'il ſe rappelloit les idées de ſes

égaremens, ce n'étoit que pour rougir d'avoir pû en tolerer l'accès. J'étois enfin un homme tout different, j'aimois tendrement ma femme; & si j'eusse été assez fortuné pour conserver ces sages sentimens, j'aurois osé assurer que j'étois le plus heureux de tous les hommes. Mais doit-on se flatter de goûter dans cette vie une quiétude durable? Ne sommes nous pas les premiers à la rejetter? Un état permanent déplairoit à notre inconstance ordinaire. Ne nous plaisons nous pas le plus souvent dans les traverses, dans les embarras, ou pour mieux dire notre activité ne les recherche-t-elle pas, ou n'y donne-t-elle pas lieu tous les jours? Il semble qu'une politique délicate & adroite soit le motif du peu de ménagement que nous gardons dans notre conduite, en risquant des peines que nous pourrions éviter : prévenu que l'on ne goutte jamais les plaisirs avec plus de volupté que lorsqu'ils ont été précedés d'amertumes? Absurdité qui fait preuve que

rien dans la vie n'eſt capable de nous fixer, & qu'il n'y a que Dieu ſeul qui puiſſe arrêter & combler nos déſirs.

Rien ne coule ſi aiſément que le tems, lorſque la félicité en trace le mouvement? Le mois que nous nous étions engagé de paſſer chez le Préſident étoit preſque écoulé, que je ne croyois pas encoreen être à la moitié. Je ſongeai à partir; il ſe paſſoit peu de Poſtes que je ne reçuſſe des Lettres de ma mere, qui dans ſon empreſſement comptoit les jours de mon abſence, & me recommandoit avec vivacité de ne plus apporter de délai à mon retour. Je fis part de ces choſes au Préſident, & lui fis connoître la néceſſité où j'étois de lui faire mes adieux. Il parut d'une affliction extrême à cette réſolution; il étoit ſeul, diſoit-il, accoutumé à notre compagnie; nous l'avions gâté, pourquoi nous étions-nous fait connoître, ſuppoſoit-il, avec tant de mérite pour lui faire ſentir toute la rigueur de la perte qu'il alloit faire à notre ſéparation?

Rien n'étoit plus poli que tout ce qu'i
nous dit à ce ſujet ; mais il n'étoit plus
poſſible de retarder un départ tant deſire
de la part de ceux à qui je devois tout !
Ces raiſons étoient ſi valables qu'on n'oſa
y réſiſter ; mais on me demanda avec tan
d'inſtance une prolongation de huit jours
que je ne crus pas devoir les refuſer. Le
Préſident me parut ſi tranſporté de ma
complaiſance, que je me ſçus bon gré de
m'être acquis un ami ſi vif & ſi preſſant ;
les ſuites ne tarderent pas à me prouver
que je n'étois pas le ſeul objet de ſes em
preſſemens.

La beauté de Meliane que le contente-
ment interieur de ſon ame avoit augmente
& qui brilloit de jours en jours de l'éclat le
plus vif, avoit inſpiré la paſſion la plus ar-
dente au Préſident. Moins accoûtume
qu'un autre à réſiſter à ſes deſirs ſecrets
il n'en avoit pas plûtôt formé, qu'il tra-
vailloit à les ſatisfaire ; mais comme je dois
au caractere de cet homme tous les évene-
mens

mens de ma vie, il me paroît important d'ébaucher son Portrait. Le Président avoit cinquante ans, étoit d'une taille avantageuse, avoit l'air mâle, la phisionomie belle, mais le regard singulier & sinistre; il avoit porté les armes pendant sa jeunesse, & s'étoit distingué en plusieurs occasions: il étoit le cadet de cinq freres; mais étant devenu l'aîne par leur mort, & héritier de biens considérables, il s'étoit livré sans réserve à ses inclinations; cependant un procès de conséquence lui étant intenté, dont la perte l'auroit ruiné entierement, il se fit de robe pour interesser les Juges en sa faveur, & pour être plus à portée de le terminer avantageusement. Son dessein réussit, il le gagna; & pour se vanger, ayant trouvé des moyens de récrimination, il ruina non-seulement ses Parties, mais même les fit ou périr, ou chasser du Royaume.

La fermeté que le Président avoit montré dans cette affaire, & la vigueur avec

laquelle il repoussa l'accusation d'une famille qui prétendoit qu'il s'étoit servi de mauvais moyens pour se défaire de sa premiere femme, qu'on trouva morte subitement dans son lit, (défense qui fut si vive qu'elle fit rejaillir la peine qu'on vouloit lui infliger sur l'Accusateur.) Ces exemples, dis-je, intimidoient tellement, que quoi qu'on prétendît qu'il se fut livré dans ses terres aux actions les plus tyraniques, il ne se trouva plus personne qui osa, ni le contredire, & encore moins se mêler de ses déportemens. Cette sécurité, cette indépendance furent sans doute les causes des crimes secrets auxquels il osa se porter. Rien n'assujettit plus l'homme au désordre que l'impunité, il n'y a que le premier pas qui coûte; les suites feront connoître combien on est malheureux d'être livré à soi même; plus la punition est tardive, & plus le supplice est grand. * Bien loin de m'i

* Le Comte de D... B... dans cet endroit prouve la nécessité des Loix, s'étend sur les de

maginer que les attentions prévenantes dont le Préſident combloit ma femme à tous les momens du jour fuſſent des marques d'amour, je les croyois des preuves de l'attachement qu'il avoit pour ce qui me touchoit, ou du moins que j'y avois la plus grande part ; j'aidois ſans le ſçavoir à ſes deſſeins ſecrets, en lui procurant innocemment les momens de joüir de la vûe de Meliane qu'il recherchoit avec tant d'ardeur. Peu amateur de l'oiſiveté, j'employois aſſez ordinairement une partie du jour à un travail d'eſprit, & j'étois le premier à obtenir de Meliane qu'elle ſuppléat par ſa Compagnie à celle dont je privois le Préſident pendant que j'étudiois. Qui auroit crû qu'une conduite auſſi naturelle me préparât l'avenir le plus terrible ! Mais, que

voirs de ceux qui ſont placés pour les faire obſerver, & donne des regles pour ſe corriger peu à peu de ſes mauvaiſes inclinations. J'ai crû faire plaiſir au Lecteur, de retrancher une morale qui lui ſeroit devenue ennuyeuſe par ſa longueur & par ſa ſéchereſſe, le ſtile dictatique s'alliant difficilement avec le genre des Memoires.

dis-je ? Dieu ne ſe ſert-il pas des voyes les plus extraordinaires, & qui tombe le moins ſous les ſens pour nous amener à lui. J'en fais aujourd'hui une heureuſe expérience, & je bénis à préſent ce que j'avois autrefois en horreur.

Un jour que je me trouvai moins diſpoſé qu'à l'ordinaire au travail, (les Muſes ont leur caprices) je paſſai dans une Salle où Meliane brodoit le plus ſouvent. Surpris de ne l'y pas trouver, je m'informai d'une jeune Demoiſelle, niéce du Préſident, de quel côté elle avoit tourné ſes pas. Elle m'apprit que ſon oncle étoit venu l'inviter d'aller ſe promener dans un petit bois, où il vouloit la conſulter ſur un nouvel Ouvrage qu'il y faiſoit faire. Je m'y rendis ſur le champ ; ce bois étoit planté avec tant d'art, que quoiqu'il fut peu grand, il étoit difficile de ne s'y pas perdre lorſqu'on n'en connoiſſoit pas les détours. Quoique je fuſſe prévenu de cette choſe, je ne laiſſay pas d'y entrer ; je m

faisois un plaisir secret de surprendre Meliane ; cela m'arrivoit quelque fois, & mille tendres caresses me payoit alors des soins que je m'étois donné pour la retrouver ; il n'est point de petits plaisirs en amour. Je m'enfonçois insensiblement dans le plus épais du bois ; j'allois me rendre à une Fontaine, où vingt jets d'eau exprimant une Fable d'Esope, donnoient une fraîcheur qui le rendoient délicieux : je ne pouvois imaginer un endroit plus convenable pour y trouver ceux que je cherchois, lorsque la voix du Président qui sembloit s'exprimer avec chaleur me fit arrêter pour en distinguer le motif. Des mots d'amour, de passion, de beauté frapperent mes oreilles, l'on s'exprimoit avec feu. Je m'imaginai d'abord que le crédit de quelqu'avantures nouvelles (la Province en fournit tous les jours) occasionnoit ces saillies. Dans l'intention de faire un badinage de cette conversation, je me coulai derriere un If, dont l'épaisseur devoit

m'empêcher d'être vû. J'écoute : qu'on juge de ma surprise ; le Président étoit aux genoux de ma femme, continuoit une déclaration dans les termes les plus vifs : je n'entendois ni ne voyois Meliane. Qu'on se mette à ma place.

J'ouvris alors les yeux sur l'empressement redoublé avec lequel le Présiden m'avoit retenu chez lui ; la jalousie qu s'empara dans ce moment de mon ame, m fit interpréter le silence de ma femme, d'u côté peu avantageux ; les passions ne rai sonnent point. Au lieu d'attendre à m convaincre de son infidelité en écoutant l suite d'un évenement si interessant po moi, je me retirai ; & m'enfonçant bru quement dans le bois, je me livrai à to tes les réflexions qui devoient naître d'u amour que je croyois outragé. Après avc pensé à ce sujet les choses les plus dés gréables, je me demandai intérieureme de quelle maniere j'en devois user da une pareille occasion : mon premier mo

vement fut de retourner vers Meliane, de l'accabler de reproches, & de l'abandonner pour jamais. Le second me dicta qu'elle étoit indigne que je lui donnasse des marques de ma sensibilité, & que je devois agir sans parler. Rempli de ce dessein, je rentrai au Château, passai à l'écurie, me fis seller un Cheval, & sans faire part de mon dessein à personne, je m'éloignai de cet endroit fatal.

Lorsque je fus hors des avenues du Château, je pris sans choix le premier chemin qui s'offrit sous mes pas. Je marchai deux heures sans déterminer ni le but de mon voyage, ni l'endroit où je devois me rendre. J'étois plongé dans une si profonde mélancolie, & ma distraction étoit si grande que je ne voyois ni n'entendois : mes idées confonduës se croisoient & s'offroient tumultueusement à mon imagination, & y portoient un tel trouble qu'elles m'ôtoient jusqu'à la faculté du raisonnement.

La nuit commençoit à baiſſer. Si ſes ombres bien-tôt ſurvenues ne m'intimiderent point, du moins elles me firent penſer que j'allois me trouver ſeul dans l'obſcurité, ſans azyle, & toujours prêt à m'égarer. Ces égards ordinaires que la nature inſpire pour ſa propre conſervation, me firent repaſſer avec plus de tranquilité ſur les ſujets qui me faiſoient ainſi errer. Ces réflexions me ramenerent aiſément un détail des ſujets qui m'indiſpoſoient contre ma femme : elle n'avoit point parlé, étoit-ce une raiſon pour qu'elle me fut infidéle ? Une femme peut-elle empêcher qu'on lui parle une fois d'amour ; d'ailleurs je ne l'avois pas vû, ni par conſéquent pû démêler dans ſa phyſionomie ſi la déclaration lui avoit plû ou non ? N'étoit-il pas poſſible que s'attendant peu à un pareil incident, vertueuſe comme elle étoit, que ſon ſilence fut plûtôt l'effet de ſon indignation, que du plaiſir d'apprendre qu'on l'adoroit.

Ces conſidérations me parurent auſſi

vray-ſemblables, que celles qui me portoient à la condamner. Le premier effet que ce doute produiſit fût de me faire arrêter. Je fus quelque tems à me conſulter, puis prenant tout d'un coup mon parti, je réſolus de retourner au Château, d'examiner les choſes de plus près, de rendre juſtice à Meliane ſi elle le méritoit; & en ce cas, de bannir pour jamais toutes idées contraires à notre repos commun.

CHAPITRE III.

Avanture qui ſurvient au Comte de D... B... Son retour au Château.

L'Obſcurité profonde qu'il faiſoit m'obligea, malgré mon impatience, de retenir la bride à mon Cheval, à qui l'inſtinct faiſoit ſentir que je le rendois à ſon domicile; j'avois déja fait près d'une lieue lorſqu'il s'arrêta tout-à-coup, en ſe cabrant, & en henniſſant avec violence; j'eus

beau le flatter de la main, lui lâcher la bride, l'animer de la voix & de l'épron, rien ne put l'engager à passer outre ; il regimboit, & sa crainte occasionnoit des mouvemens qui me donnerent lieu de soupçonner que quelque cause extraordinaire le rendoit si rétif. Sans deux fossez qui bordoient le chemin, j'aurois pris ou la droite ou la gauche, & par-là j'aurois surmonté cet obstacle ; mais il falloit passer par cet endroit, ou se résoudre à rester, jusqu'à ce qu'il prit fantaisie à mon Cheval de continuer sa route ; je le laissai reposer quelques instans, & fis de seconds efforts pour l'engager à satisfaire mon impatience ; tout ce que je pus faire fut encore inutile, & connoissant que je me tourmentois en vain, je pris le parti de descendre, pour reconnoître moi-même la cause d'une aussi extraordinaire résistance. A peine fus-je à à terre que mon Cheval se sentant libre, se donna une telle secousse qu'il me fit échapper sa bride ; il fit ensuite volte-face

& s'enfuit au grand galop. Je me trouvai assez surpris de cet événement, j'étois seul au milieu d'un grand chemin, la nuit étoit noire, & je n'avois pour toute défense qu'un seul Coûteau de chasse ; l'effroi de mon Cheval dénottoit un mystere peut-être dangereux, je fis quelques pas pour le rappeller ; mais ne l'entendant plus, je résolus de continuer ma route à pied. Mais à peine fus-je à l'endroit où mon Cheval s'étoit cabré, que mes pieds rencontrans quelques choses d'inconnus, je trébuchai & je tombai à la renverse.

En voulant me relever, j'appuyai ma main sur un visage froid & moüillé, je la retirai avec horreur, soupçonnant que j'étois tombé sur le corps de quelque malheureux qui étoit assassiné. Prévenu de cette idée, j'allois m'éloigner de ce lieu fatal, lorsque j'entrevis à la lueur d'un flambeau qui étoit porté devant une Chaise qui venoit du côté où mon Cheval avoit pris la fuite, des hommes & des chevaux éten-

dus par terre, dont les chapeaux & les armes épars ne me laiſſerent pas douter qu'il s'étoit donné dans cet endroit un combat, & que ſi c'étoient des voleurs qui fuſſent la cauſe du carnage, ils n'euſſent trouvés une grande réſiſtance.

Je ne jugeai pas à propos de me laiſſer appercevoir par la Chaiſe qui arrivoit, je ſçavois le danger que je courois en cas que je fuſſe trouvé ſeul dans un lieu ſi ſuſpect. Il ne peut rien arriver de plus déſagréable que d'être obligé de ſe juſtifier d'un crime qu'on n'a pas commis. Je deſcendis dans le foſſé qui étoit à ſec, & je m'y placai de façon, qu'il n'étoit pas poſſible que je fuſſes entre-vû.

Quelques inſtans après, j'entendis la Chaiſe qui s'arrêta, & pluſieurs diſcours tenus ſur le ſpectacle qui s'offroit à la vûë des paſſans; les Chevaux ſans doute firent quelques difficultez pour franchir ce terrain; mais ſoit que la lumiere les rendit moins difficiles, ou qu'ils euſſent moins de

caprice que le mien, ils plierent ſous les ordres de ceux qui les conduiſoient.

La Chaiſe étant éloignée, je ſortis du foſſé dans l'intention de continuer mon chemin, lorſque par le haſard le plus heureux qu'on puiſſe imaginer, j'entrevis à la lueur du flambeau qui s'éloignoit mon Cheval qui revenoit au grand galop; ſon effroi étoit ſans doute paſſé, ou l'exemple de ceux qu'il avoit rencontré le ramenoit. Je l'attendis de pied ferme, & lorſqu'il fut à moi, je me jettai à ſon col, le ſaiſis par les crins, & malgré la viteſſe dont il redoubla ſa courſe, je me trouvai en ſelle, & repris avec la bride le droit de le gouverner.

L'effroi que je lui avois cauſé en le ſaiſiſſant ainſi, lui fit paſſer ſans s'en appercevoir par deſſus les obſtacles qui l'avoient retenus ſi long-tems; j'étois déja même bien éloigné de cet endroit, & j'allois entrer dans un Village, lorſqu'un bruit de Chevaux me fit prendre ſur la gauche,

afin d'éviter la rencontre de ceux qui les montoient. Je me cachai derriere une haye, qui sembloit m'offrir un azyle ; un demi-quart d'heure aprés, la troupe passa dans un chemin qui n'étoit qu'à quatre pas de moi ; les discours de ses gens me firent aisément comprendre qu'ils étoient des Archers, & qu'avertis du meurtre qui s'étoit fait à l'entrée de la nuit dans le grand chemin, ils étoient envoyez pour courir après ces assassins. Il fut heureux pour moi qu'ils ne me rencontrassent pas, quelque innocent que je fusses, je n'aurois pas manqué d'être arrêté.

Cependant le détour que je fus obligé de faire pour me mettre à l'abry de cet évenement m'égara ; la foible lumiere que rendoient les étoiles s'étant éclipsée par des nuées épaisses, je me trouvai dans une obscurité si grande, que dans la crainte de me jetter dans un trou, ou dans quelque étang, je m'arrêtai ; bien-tôt après les nuës crevérent, avec un bruit épouvantable de

tonnere, une pluye mêlée de grêle & d'éclairs m'eût bien-tôt percée jusques aux os ; j'étois au milieu d'une campagne inconnue, & ne sçavois où me ranger pour me mettre à l'abri d'un orage qui devenoit de plus en plus sérieux. Je me rappellai dans cet instant que je m'étois justement attiré ce qui m'arrivoit. En effet, ô mon Dieu, vous ne laissez rien impuni, & souvent vous n'attendez pas à nous châtier dans l'autre vie, des offences que nous commettons dans celle-ci!

Si nous nous examinions bien, & qu'après un péché commis, nous combinassions avec un sentiment pieux & éclairé les évenemens qui nous arrivent, nous reconnoîtrerions qu'il est toujours suivis de chagrins proportionnez à la qualité de l'offense.

Oüi mon fils, je l'avoüe ? Jamais je ne suis tombé dans l'égarement, que les suites ne m'ayent prouvées cette importante vérité ; elle doit servir à nous faire éviter,

du moins pour l'amour de nous-mêmes, ſi les ſentimens de Religion ne nous pénetrent pas aſſez de nous mettre dans le cas de mériter la colere divine. Heureux ſont ceux qui cherchent de bonheur à l'appaiſer, & qui reçoivent avec réſignation les châtimens qu'ils ont mérités.

Je reſtai près de trois heures ſans ſçavoir de quel côté tourner la tête de mon Cheval. Je me rappellois en vain le chemin du Château ; mais ce que je ſouffrois de la pluye qui continuoit, me faiſant craindre avec raiſon, que moüillé comme je l'étois, je ne retombaſſe dans le premier état dont j'avois eû tant de peine à me retirer ; je réſolus, quoiqu'il en pût arriver, de continuer ma route, & de me remettre entre les mains de la providence. Je m'en trouvai bien : mon Cheval à la conduite duquel je m'étois abandonné, guidé par ſon inſtinct qui le faiſoit ſoupirer après ſon écurie, retrouva le grand chemin, & me fit arriver à la pointe du jour au Château, avec

avec un friſſon, & dans un état qui m'annonçoit une ſeconde maladie.

Je n'étois pas attendu à cette heure; j'apris d'un Domeſtique que je réveillai, que Meliane avoit donné vingt marques de ſon déſeſpoir, & qu'elle avoit remplie la maiſon de plaintes améres, lorſque je ne m'étois plus trouvé; il m'aſſura que c'étoit en vain qu'on avoit voulu la conſoler, & lui faire entendre que je n'étois pas éloigné pour long-temps; rien ne pouvoit la calmer, & ſelon ce que ce valet me dit, je jugeai qu'elle étoit encore actuellement dans les pleurs. Je me fis une joye ſecrette d'aller les eſſuyer; mais cette aimable femme veilloit; ſes fenêtres ouvertes, auſquelles elle étoit lui avoient fait entendre du bruit; elle me prévint, & me reconnoiſſant, elle ſe jetta à mon col, & me ſerra étroitement entre entre ſes bras, ſans pouvoir proférer une ſeule parole. Touché de ſes marques ſenſibles, & d'un amour ſi vivement exprimé, je payé ſa tendreſſe de tranſports, & lui dis

tout ce que l'amour peut inſpirer de plus doux.

Après ces premieres marques d'une tendreſſe réciproque, Meliane s'étant apperçûë de l'état cruel où l'orage m'avoit mis, s'en effraya, dans la crainte que je n'en tombaſſe malade : elle me prit par la main elle-même, me conduiſit dans ma chambre, fit préparer mon lit, & voulut que perſonne, autre qu'elle, me rendît les ſervices dont j'avois beſoin ; en m'aidant à me déshabiller, elle jetta un grand cris en apperçevant du ſang à mon habit : ah ! vous êtes bleſſé, s'écria-t'elle ; & en diſant ces mots, voulut faire appeller un Chirurgien. Je l'arrêtai, & la raſſurai en lui apprenant la raiſon pour laquelle j'étois teint de ce ſang, & lui prouvai que ſes allarmes étoient vaines ; il n'en falloit pas moins pour la tranquiliſer : après avoir pris un boüillon je me couchai, & Dieu me fit la grace de me lever le lendemain, ſans me reſſentir des fatiques de la veille.

Après que les premieres inquiétudes de ma femme furent passées ; dans la crainte où elle étoit, que ce que j'avois essuyé, ne me fit tomber malade, elle fit son possible pour apprendre les raisons qui m'avoient éloigné d'elle : malgré tous les prétextes dont je colorai mon équipée, il sembloit qu'elle entrevît les raisons secrettes que je voulois lui taire ; & pour les pénétrer, il n'y eût point de moyens dont elle ne se servît pour venir à ses fins : je tins bon, je crûs qu'il me suffiroit de reconnoître mes torts, & d'en rougir ; mais qu'il me convenoit d'en céler le principe.

CHAPITRE IV.

Vœux que fait Meliane, & pourquoi. Retour de la Preſidente, effet qu'il produit. Son Portrait. Converſation intereſſante, par qui elle eſt interrompuë.

DAns les premieres allarmes qu'avoit eu Meliane de me perdre, lorſqu'elle avoit apris que j'étois monté à cheval ſans rien dire ; & ſon amour extrême lui faiſant d'abord ſuppoſer qu'un lâche repentir m'éloignoit d'elle, elle avoit fait vœu que ſi le Ciel me rendoit à ſes inſtantes prieres, elle iroit faire ſes dévotions à une Chapelle diſtante de quelque lieux du village : cette aimable femme toûjours exacte à remplir ces devoirs, m'en fit la confidence le lendemain que je fus de retour, & me pria de trouver bon qu'elle s'aquittât de ſa reconnoiſſance envers Dieu ; non ſeulement j'approuvai ſon deſſein, mais enco-

re je m'offris à l'y occompagner : quelque plaisir qu'elle se fit de m'avoir avec elle, il fallut céder aux instances qu'elle me fit de garder le lit, & de me reposer des fatigues du jour précédent.

Le Président qui avoit feint une joye extrême de me revoir, vint diner avec moi, & voulut me sonder sur les raisons qui avoient occasionné mon départ précédent : je payai sa curiosité des premiers prétextes dont je m'étois servi, & changeant de discours, je lui fis comprendre que mon départ ne souffroit plus aucun délai, que la derniere lettre que je venois de recevoir de ma mere, étoit si pressante, que dans la réponse que j'allois lui faire, je lui fixerois le jour que je partirois ; le Président se leva, pour me laisser, à ce qu'il me dit, le temps d'écrire ; mais en sortant, il me dit avec un soûrire forcé, si vous m'en croïez, vous ne marquerez point le jour de votre départ ; il arrive tant de choses dans la vie : & puis vous n'êtes pas encore parti ; a-

près ce mot, il s'éloigna.

Je ne fis qu'une légere attention à ce discours, & je commençai à écrire ; j'avois à peine achevé ma lettre, qu'on vint m'avertir que la Chaise de la Présidente paroissoit dans l'avenuë, & qu'elle seroit dans un moment au Château : cette nouvelle me causa un trouble que je ne puis exprimer ; & sans sçavoir pourquoi, je me levai avec précipitation pour aller au-devant d'elle, & tout cela se fit sans aucune réflexion.

Je me trouvai à la descente de la Chaise de cette femme : elle rougit en recevant la main que je lui présentois ; un coup d'œil qu'elle me jetta, reprit dans un instant cet empire auquel j'avois opposé tant de réflexions ; je me plus à rencontrer ses yeux trop puissans, & le trouble dont ils m'agitérent, étoit un triste présage des égaremens dans lesquels j'étois prêt de retomber ; j'étois enfin si saisi, qu'à peine pus-je lui faire un compliment sur son retour imprévû.

L'on m'a vû jusqu'ici peu indulgent pour mes foiblesses ; je m'en repens avec ressentiment : mais s'il étoit permis de trouver une excuse dans la beauté d'une femme, j'ébaucherois ce portrait de la Présidente de... Elle avoit vingt-deux ans, étoit grande & d'un port séduisant ; tous les traits de son visage étoient faits pour charmer ; ses yeux avoient un certain je ne sçais quoi, qu'il étoit impossible d'entrevoir, sans en être ému ; l'agitation du voyage, ou peut-être de quelqu'autre mouvement, lui avoit animé le tein dont la blancheur ébloüissante avoit peu de pareille ; ses yeux grands, & coupés avec des graces qui animent toutes les autres parties, parés de sourcils noirs faits en arcs, donnoient un piquant surprenant à cette belle tête. Qu'on s'imagine enfin, que le Pinceau le plus flateur pouroit rendre à peine le Portrait de cette belle femme ; & que pour en faire dignement le détail, il faudroit l'éloquence la plus sublime, & la plus épurée.

L'ajuſtement avec lequel la Préſidente ſe préſenta à mes yeux, tout ſimple qu'il étoit, acheva de me perdre : ſa coëffure d'une Mouſſeline unie attachée par un pli, au milieu de ſes cheveux, dont les barbes voltigeantes au gré de l'air, donnoit un ton mutin à ſa piquante phiſionomie ; une robe de la même toile, dont les devants étoient garnis de dentelles, ſembloit moins faite pour la couvrir, que pour ſervir de témoin à la blancheur de ſa peau : la légereté de cet habillement permettoit à la vûë d'admirer une taille d'une fineſſe extrême, & qu'un ſimple corſet renoüé de rubans couleur de roſe, embraſſoit négligeamment ; le dérangement du voyage en avoit un peu apporté à l'œconomie bienſéante à la plus belle gorge du monde ; on n'aime point à être gêné lorſqu'on voyage, & quand on eſt ſeule.... Mais helas ! A quelles idées m'arrêtai-je, dois-je encore penſer à ces choſes ? Levain du péché, eſprit horrible de la tentation, me per-

ſécuterez-vous toujours ?

L'eſcalier qui conduiſoit à l'appartement de la Préſidente, étoit à moitié monté, que je n'avois pas encore rompu le ſilence, ſans un faux pas occaſionné ſans doute par le trouble qui m'agitoit : nous ſerions arrivés l'un & l'autre ſans nous être parlés ; cette occaſion ouvrit l'entretien. Eh mon Dieu ! s'écria Madame de... en me retenant de toutes ſes forces, vous ſentiriez-vous encore de la foibleſſe où je vous ai laiſſé en partant ? Ah ! Madame, repris-je, en me remettant, & en achevant de lui faire monter les dégrés, ma ſanté eſt la moindre des choſes qui m'intéreſſent, elle a, Dieu merci, repris le deſſus, & ce n'eſt point à elle que vous devez imputer ce qui vient d'arriver ; votre abſence, votre retour... Vous vous trompez, Comte, interrompit la Préſidente, en s'arrêtant tout court ; moi, j'entrerois pour quelques choſes dans vos diſtractions, ou dans les mouvemens qui vous guident ? Ah ! Mon-

ſieur, je n'en crois rien. Avez vous ſongé ſeulement que je fuſſe au monde ? Non ſans doute ; & pourquoi y auriez-vous penſé ? vos vœux ne ſe ſont-ils pas comblez ? Quel part pourriez-vous me donner dans votre mémoire, n'avez-vous pas de quoi vous occuper entierement ? Vous aimez trop tendrement un objet... J'alloi répondre à ce diſcours ; déja mon trop l che cœur ému de tant de charmes, alloi donner des preuves de ſa foibleſſe, lorſ que le Préſident ſurvint ; après avoir embraſſé ſa femme, il lui dit qu'elle ne pouvoit arriver plus à propos, qu'il ſe flattoi qu'elle auroit plus de crédit ſur mon eſprit qu'il n'en avoit eu pour m'engager à prolonger mon ſéjour, & que je voulois partir abſolument ; La Préſidente répondit en me regardant fixément, qu'elle ne ſ flattoit pas d'en avoir davantage ; je cru ne devoir répondre à ce diſcours que pa une révérence, & aprés un moment d'en tretien, je me retirai, ſous prétexte qu'

falloit laiſſer la Préſidente en liberté de ſe délaſſer des fatigues du jour.

Dès que je fus ſeul je gémis en ſecret de la rigueur du deſtin qui me forçoit à plier ſi lâchement ſous le joug de mes foibleſſes. Après un examen éxact de moi-même, je reconnus avec étonnement, que de deux, ou de pluſieurs objets aimables pour leſquelles j'étois prévenu, mon cœur donnoit la préférence à celui qui étoit préſent. Je ne pûs m'empêcher de rougir d'une façon de penſer ſi prodigieuſe ; je voulus en oppoſant une raiſon ſolide, me vaincre ſur cet article important, chaſſer le renouvellement d'une paſſion ſi injuſte, & pour y parvenir, me rappeller les charmes, l'excellent caractére de Meliane, & tout ce que je luis devois ; mais vains efforts ; ſon image ne ſe retraçoit que foiblement dans mon cœur, & toutes les beautés de la Préſidente ; dont le ſouvenir étoit frais & préſent, en avoit éfacé les caractéres, & s'y maintenoit tyranniquement.

Un Laquais vint interrompre, & mes réflexions, & mes combats ; il venoit m'avertir qu'on m'attendoit pour souper ; je le suivis : la table étoit mise près du lit de la Présidente ; la lassitude de son voyage excusoit cette liberté, & c'est par où elle débuta avec beaucoup d'enjouëment.

Je me retirai de bonne-heure, supposant qu'elle avoit besoin de repos ; ma raison me fit regretter en me couchant, d'avoir souffert le voyage de Meliane, ou du moins de ne l'y avoir pas suivi : fatal éloignement qui fut le principe des révolutions cruelles qui agiterent de nouveau mon cœur.

Le lendemain la Présidente qui avoit ses raisons secrettes pour continuer à garder le lit, & qui, comme bien des femmes, s'imaginoit que delà, comme d'un thrône, elles régnent souverainement, se servit du prétexte précédent, pour diner comme elle avoit soupé la veille ; rien ne releve tant la beauté, que la gayeté & la liberté

de la table ; le repas fut assaisonné de sa part, de saillies plus heureuses les unes que les autres ; il sembloit qu'elle démêlât mon foible, & les combats qui se livroient continuellement dans mon ame, & qu'elle se plût à en triompher.

Mais ce qui acheva sa victoire, fut l'éloignement du Président qui fût obligé de sortir pour répondre aux ouvriers d'un bâtiment qu'il faisoit élever ; je tremblai du péril que j'allois courir : un tête à tête avec une jolie femme pour laquelle on a de la foiblesse, est bien dangereux lorsqu'on est jeune, tendre & vif. Mes yeux s'arrêtérent fixement sur la Présidente, dès que son mari sortit ; une aimable timidité lui fit baisser les siens : Un moment aprés, elle les releva sur moi ; je ne sçais ce qu'elle entrevit dans mes regards, mais elle tourna la tête de l'autre côté, & soûpira : que ce dangéreux langage me fit d'impression, & qu'il me parût éloquent.

Cependant je ne sçavois par où débuter :

lorſqu'on a été élevé d'une certaine maniere, la modeſtie s'écarte rarement de nos actions ; il n'en eſt pas de même de ceux, qui abandonnés de bonne heure à eux-mêmes, font habitude inſenſiblement avec l'indécence, & contractent une hardieſſe à laquelle ils donnent le nom d'uſage du monde. Cet air cavalier, dont les jeunes gens ſe parent, ne leur réüſſit tout au plus, que chez les femmes d'un certain monde ; école pernicieuſe, & qui conduit preſque toujours à la perte. Souvenez-vous, mon fils, que le commerce d'une femme qui en a avec tout le monde, non ſeulement eſt déshonorant, mais encore qu'il corrompt le cœur & les ſentimens ; il eſt ennemi de toute Religion, anéantit les principes de la meilleure éducation, autoriſe le déſordre, & fait, tôt ou tard, finir en mal-honnête homme : prenez bien garde de prendre dans un ſens différent, une maxime ordinaire aſſez répanduë, que les Dames ont politiquement mis en uſage pour

atter leur amour propre, qui eſt que rien e fait mieux un jeune homme, que le ommerce avec les femmes ; j'en convien- rois aſſez pour celles dont l'honneur eſt ien établi ; leur fréquentation polie don- ne de l'émulation, forme le caractere ; ſi 'on a des foibleſſes pour leurs charmes, on n'oſe aſpirer à leur plaire que par les plus beaux endroits.

La Préſidente qui ne démêloit que trop mon trouble, peut-être laſſe de ce qu'il duroit ſi long-temps, ſe retourna de mon côté, & me demanda avec un air malin, ſi je n'allois pas au-devant de ma femme qui ne devoit pas tarder à revenir : cette queſtion m'embaraſſa autant que l'état dont je ſortois ; j'allois cependant y répondre, mais ſans m'en donner le tems, je vous diſpenſe, continua-t'elle, en me regardant finement, d'une politeſſe gênante ; la campagne donne des libertés dont on doit faire uſage ; ſuivez un penchant légitime, je vous y convie, vingt-quatre heures d'abſence

ſont bien longues quand on aime, & l'impatience que vous devez avoir, eſt bien pardonnable; elle me diſoit ces mots avec des yeux, un ſon de voix, enfin un je ne ſçai quoi qui n'étoit pas moitié de l'avis qu'elle me donnoit: je n'en fus point la dupe; j'étois remis: vous êtes bien bonne, Madame, lui dis-je, de prévoir à tout, & Madame de D. B. vous doit ſçavoir bien bon gré de vos attentions polies; permettez cependant que je n'en faſſe pas uſage, & que je ne perde point un tems précieux qui ne reviendra peut-être pas ſi-tôt: Quoi! s'écria la belle Madame de... avec un air d'étonnement, où je démêlai de la ſatisfaction, vous n'iriez point au-devant de Madame votre Epouſe? non, Madame, répliquai-je, tout autre ſoin m'occupe: & quels ſoins, mon Dieu! reprit la Préſidente; je n'oſe les définir, continuai-je en ſoûpirant, helas! ſi vous ne m'aidez à vous en faire l'aveu, je ſuis le plus infortuné de tous les hommes.

Je

Je ne vous entends pas, repartit Madame De... de quelle nature seroient ces soins dont vous me parlez ? Qu'en ai-je affaire, moi ; d'où viens, Comte, voudriés-vous que je les pénétrasses, nous allons nous quitter ; d'ailleurs la possession d'une femme que vous adorez, ne doit-elle pas satisfaire à tout ce que vous pouvés desirer ? Non. Je ne vous devine point, continua la Présidente, en me regardant avec un air enchanteur. Que puis-je imaginer, la jalousie n'occasionneroit-elle, peut être pas.... Non, Madame, non, interrompis-je avec dépit, je ne suis point livré à cette manie ! Plut au Ciel que le soucis qui me dévore prit sa source dans cette passion, tout occupé des soins dont elle agite, elle donneroit du relâche aux maux dont je suis accablé.... Ils sont donc bien grands ces maux, reprit vivement la Présidente, puisque vous n'avez nul espoir de les voir finir ; aprenez-les moi, je suis compatissante ; que sçavez-vous si je

ne pourrois pas peut-être y trouver du remede. Ah ! Madame, interrompis-je, & en lui saisissant une main qu'elle m'abandonna ; pourquoi vous amusez-vous de mon embarras ? Ce n'est pas d'aujourd'hui que mes yeux vous ont appris que je vous aime.... A peine achevois-je ces mots que la porte s'ouvrît ; interdit & pâle, je crus que le Président me surprenoit ; mais qu'elle fut ma douleur & ma surprise, en reconnoissant Meliane, dans une attitude à ne pouvoir douter qu'elle ne m'eut entendu : à peine mes regards eurent-ils entrevus les siens, qu'elle jetta un cris qui me fut jusqu'au cœur, après lequel elle se retira en pleurant amérement.

CHAPITRE V.

Frayeur de la Présidente, idée qu'elle donne de son Mari. Aveu de sa passion pour le Comte de D... B... Inquiétude du Comte au sujet de Meliane. Trouve une Lettre. La part qu'il y doit prendre. Sa jalousie & sa résolution.

JE ne pus m'empêcher d'être sensible à la douleur que j'occasionnois à la plus aimable femme du monde ; mais ce malheureux amour, dont j'étois malgré moi possedé pour la Présidente, dissipa bientôt ce nuage. Madame De... étoit d'une inquiétude extrême, & gardoit le silence en me regardant fixement. Juste Ciel ! Monsieur, s'écria-t'elle en le rompant ! je suis perdue si mon mari soupçonne que je vous aye écouté : à quoi venez-vous de m'exposer ; si votre femme est assez imprudente pour lui faire part de ce qui vient

de ſe paſſer, je me regarde comme une victime aſſurée de ſa jalouſie. Je voulus en vain raſſurer la Préſidente ſur les craintes dont elle étoit agitée. Vous ne connoiſſez pas, Monſieur De.... reprit-elle, je ſuis ſa quatriéme femme, & quelque ſoin qu'on ait pris de me cacher le ſort de celles qui m'ont précedées, je n'ai que trop entrevû que des raiſons, qui ne ſont pas ordinaires, les ont précipitées dans le tombeau. C'eſt à regret, ô Comte, continua cette charmante femme, que je me vois obligée de vous faire part de mes ſoupçons; mais dans ces allarmes préſentes, je ne puis héſiter à vous confier mes craintes, tâchez s'il ſe peut de prévenir des maux que j'ay lieu de prévoir; courez après Meliane, tâchez s'il ſe peut d'empêcher que ſes tranſports inquiets ne vous trahiſſent; elle vous aime, juſtifiez-vous adroitement, ou ſoyez coupable, s'il le faut, pourvû que je lui parroiſſe innocente. Souvenez-vous, qu'à ce pas eſt atta-

ché mon ſalut ou ma perte : allez ajouta-t-elle, me voyant prêt à lui répondre encore, ne perdons point en vain un temps précieux ; ſi vous connoiſſiez comme moi Monſieur De.... vous trembleriez d'avoir attendu ſi long-tems. Si je vous aimois moins, je ſerois plus tranquille.

Je ſortis bien plus tranſporté de ce charmant aveu, que de la crainte qu'on vouloit m'inſpirer, ne pouvant comprendre qu'il y eut un homme aſſez lâche pour ſe porter aux dernieres extrémitez contre une femme, ſur un ſimple raport, auquel on peut être journellement expoſé. Cependant les frayeurs de la Préſidente avoient trop le caractere de l'effroy, pour ne pas m'obliger en cette occaſion de me prêter à ce qu'elle deſiroit, les prieres de ce qu'on aime deviennent des ordres ſuperieurs. Je me preſſai de me rendre à l'Appartement de Madame de D... B... je fus aſſez ſurpris de ne l'y point trouver, j'appris de ſa Femme de Chambre, qu'il y avoit plus

d'une heure qu'elle en étoit ſortie, ce qui me fit juger qu'elle n'y avoit point rentrée depuis le moment qu'elle m'avoit ſurpris avec la Préſidente ; cette réflexion m'inquieta, parce qu'il n'étoit point naturel, qu'épleurée comme je l'avois vû, elle ſe laiſſa voir dans le trouble qui l'agitoit. De ſon Appartement, je paſſai dans tous ceux de la maiſon, je ne la rencontrai nulle part, & perſonne ne put me faire ſçavoir de ſes nouvelles. Je commençai à reſſentir de l'inquiétude, & me flattant que depuis que j'étois ſortis de chez la Préſidente, que la jalouſie ou la colore l'y auroit amenée, j'y retournai ; Madame De ... que je trouvai ſeule, & à qui j'apris ce qui s'étoit paſſé, s'en effraya & me conjura, les larmes aux yeux de faire de nouvelles perquiſitions, en exigeant, en cas que je trouvaſſes ma femme avec ſon mari, & que je la ſoupçonnaſſe de quelque indiſcrétion, de venir l'avertir ſur le champ, afin qu'elle ſe mit à l'abry du ſort affreux qu'elle avoit

lieu de craindre. Je fis encore de nouveaux efforts pour lui faire comprendre le peu de raiſon qu'elle avoit de s'allarmer ; mais elle me ferma la bouche, en me diſant qu'après ce qu'on lui avoit apris de ſon mari, elle ne paſſoit pas un jour ſans craindre pour la fin de ſa vie. Dans ce moment d'agitation, n'étant plus la maîtreſſe de feindre, elle m'avoua que le voyage qu'elle avoit fait n'avoit été imaginé que dans le deſſein de prévenir le ſort qu'elle craignoit ; mais que le penchant qu'elle s'étoit ſentie pour moi à la premiere vûe, qu'elle eſperoit qu'il ſe diſſiperoit par l'éloignement ; s'étant accrû au contraire, & ne lui laiſſant pas un moment de repos, avoit ſurmonté des allarmes trop fondées, & fait paſſer par deſſus toutes les raiſons qui l'obligeoient à ſe ſéparer entierement de ſon mari.

L'agitation cruelle avec laquelle cette aimable femme me dit toutes ces choſes, me rappella ce que mon pere m'avoit dit

du Préſident avant que de partir. Je promis à Madame De... que j'allois faire mes efforts pour la tranquiliſer ; je fus faire de nouvelles informations de ce qu'étoit devenue ma femme, & j'apris enfin dans le jardin, qu'on l'avoit vû entrer dans le Parc ; je m'informai ſi le Préſident y étoit, mais l'on ne put me répondre poſitivement à cette queſtion.

J'entrai dans ce bois en faiſant réflexion à tout ce qui m'avoit été dit du Préſident, lorſqu'en détournant dans une allée, j'entrevis par terre un papier nouvellement écrit ; je ne pus réſiſter à la curioſité de ſçavoir ce qu'il contenoit, je n'imaginois pas aſſurément la part que j'avois dans cet écrit, je me tirai à l'écart pour en faire la lecture ; qu'on juge de ma ſurpriſe après avoir lû les lignes ſuivantes.

LETTRE.

J'AY donc enfin trouvé le ſecret de vous obliger, ingrate, à me répondre : toute perfide qu'eſt votre juſtification, je la reçois, parce qu'elle eſt tracée par une main que je chéris encore. Vous m'avez toujours aimé ? Cruelle ! Et vous voulez me perſuader que c'eſt la grandeur de cet amour qui vous a fait trahir vos ſermens. Jamais une paſſion s'eſt-elle prouvée par de pareils endroits ? Quelqu'ingrat que vous me cruſſiez, aſſurez vous que jamais vous n'euſſiez été entre les bras d'un autre, ſans cette amour ſi tendre que vous ſçaviez ſi bien exalter. Ah perfide ! Que ces raiſons ſont foibles & peu vrai-ſemblables. Qui vous obligeoit à me croire un ingrat ? Quelle preuve convaincante en aviez-vous? Aucune. J'étois diſparus, dites-vous, & je ne vous avois pas donné de mes nouvelles ? Etoit-ce une conſéquence pour que je vous euſſes oublié ; vous ſçavez aujour-

d'hui les raiſons de cette abſence, ma précédente vous a prouvé que jamais je ne vous ai tant aimé, que dans le tems que vous vous imaginiez fauſſement que je ne vous aimois plus. Ah! Les preuves que je vous en ai donnez portent avec elles un caractere bien different, que l'excuſe vaine & extraordinaire dont vous couvrez votre manque de foi. Peut-on ſe juſtifier par de tels endroits? Quoi! L'amour peut-il ſe méprendre? Non, non! Si vous en aviez eu un véritable pour moy, quelque reſſemblance que puiſſe avoir le mari qui vous poſſede aujourd'hui, vous ne vous y ſeriez pas trompée. A quoi ſervent donc de pareils détours? N'eſt-il pas plus ſimple de tirer votre juſtification de la grandeur de mon amour, il eſt toujours le méme; & ſi votre changement l'a fait gémir, il ne l'a point ébranlé. Oui Meliane, je vous aime, & je vous aimerai toujours. En vain, vous m'oppoſez un devoir cruel: en vain vous exigés que je ne parroiſſe jamais à vos yeux. Eh le puis-

je ! Non Meliane, je vous ſuivrai par tout, juſqu'à ce que vous m'ayez donné des marques certaines que vous vous repentés du mal cruel que vous m'avez fait ? Non, non, je ne vous quitterai pas ; & ſi vous continuez à me rendre malheureux, du moins aurai-je l'affreux avantage de troubler votre félicité ! Heureuſe encore de ce que mon deſeſpoir ne s'eſt point porté à vanger dans le ſang d'un rival préferé, un attachement qui n'étoit point fait pour être malheureux.

Cette Lettre n'étoit point ſignée, mais il ne me fut pas difficile de deviner qu'elle étoit de S. Carlin, ſon hiſtoire & la mienne y étoit trop bien détaillée ; pluſieurs paſſions s'emparerent à la fois de mon cœur après la lecture de ce fatal Ecrit. Prodige de mon inconſtance ; elle me rendit tout l'amour que je venois d'ôter à Meliane, la jalouſie ſucceda ; & le reſſentiment des menaces qui finiſſoient cette let-

tre, ajouta à ces mouvemens le deſſein de me venger: j'en fus ſi tranſporté, que j'oubliai le ſujet pour lequel je m'étois rendu dans le Parc. Ma fureur, comme un guide actif, me plongea bien-tôt dans le plus épais du bois, dans l'eſpérance que c'étoit dans ces détours que devoit ſe cacher le nouvel ennemi de mon repos.

CHAPITRE VI.

Bruit ſoûterain que le Comte entend. Ce qu'il en penſe, ſes vaines recherches à cette occaſion. Par qui elles ſont interrompues. Retrouve Meliane. Mauvais caractere du Préſident. Horrible attentat, & par qui empêché.

L'Agitation avec laquelle je marchois me fit broncher & tomber à la renverſe; j'étois prêt à me relever pour continuer ma recherche, lorſque je fus diſtrait par un bruit ſourd, qui ſe faiſoit

ſous moy, & qui dans le préjugé où j'étois que S. Carlin ſe cachoit dans le bois, me fit penſer qu'il pouvoit y avoir part. Prévenu de cette idée, j'appuyai l'oreille contre terre, & j'entendis fort diſtinctement des coups ſemblables à ceux que fait un Ouvrier en frappant du marteau contre la pierre; cela me parut d'autant plus ſingulier, qu'il n'y avoit pas d'apparence que dans un bois il ſe trouva ni cave ni ſoûterain : je m'imaginai après quelques réflexions, que ce bruit venoit d'une glaciere dont j'ignorois l'entrée, & qu'il ſe pourroit aiſément que S. Carlin en fit ſon azile pour quelque inſtant. Dans cette opinion j'examinai les environs, eſpérant de trouver une porte ou une trape; mais ma recherche fut vaine, nul indice ne me décida que j'euſſe rencontré vrai, & je commençois à croire que je m'étois trompé, & que ma chûte pouvoit y avoir donné lieu. Pour m'en convaincre plus aiſément, je revins à l'endroit où j'avois crus enten-

dre ce bruit; j'y remis l'oreille, & je ne pus douter après y avoir fait attention que l'on fouilloit ſous terre, avec des mouvemens trop reglez & trop vifs, pour que je puiſſe me perſuader qu'aucun animal fut l'auteur de ce bruit.

L'imagination que je conſervois toujours que S. Carlin entroit pour quelque choſe dans cette avanture, me fit renouveller mes recherches, dans l'eſperance que je trouverois enfin la cauſe de ce mouvement ſouterain: je prêtois de tems en tems l'oreille, lorſqu'un cris de femme qui retentit juſqu'à moi, & que je reconnus être de Meliane, me fit courir avec précipitation pour en ſçavoir la cauſe. Je ne fus pas à trente pas, que je démêlai la voix du Préſident, qui quelque ſoin qu'il ſe donna pour en adoucir le ſon, ne pouvoit empêcher que je ne diſtinguaſſe parfaitement qu'elle venoit de lui.

J'étois trop interreſſé à ce qui ſe paſſoit pour ne pas tout ſacrifier pour en être inſ-

truit : je me coulai d'arbre en arbre avec le plus de précaution qu'il me fut poſſible, & rencontrant un petit bouquet de bois, je m'y cachai, pouvant entendre de-là tout ce qui ſe diſoit.

Le Préſident parloit avec action ; c'eſt en vain, diſoit-il à Meliane que vous prétendez vous défendre ; après ce que j'ay vû, je ne dois pas imaginer que la fidelité dont vous vous parez pour votre mari, ſoit auſſi poſitive que vous me l'aſſurez ; l'hiſtoire que vous avez crus devoir me faire, pour éluder des véritez reconnues par mes yeux, eſt une adroite fiction qui ne m'impoſe pas. Parlons avec plus de franchiſe, Madame, vous avez un amant, vous l'aimez ; qu'importe ? votre cœur eſt libre, & je ne prétends pas le contraindre ; mais choiſiſſez, ou de vous rendre à mes empreſſemens, ou de vous perdre dans l'eſprit du Comte ; il vous eſt aiſé que nous ſoyons tous ſatisfait, & en ce cas vous n'auriez pas lieu de vous en repentir, & je

vous promets qu'un silence profond vous mettra à l'abry de tout ce qui pourroit vous arriver. Je puis même ajouter, continua cette indigne séducteur en parlant plus bas, que j'ay des moyens infaillibles pour vous soustraire à la fureur de votre mari, s'il arrivoit qu'il eut lieu de vous soupçonner; mais aprés la confiance avec laquelle je vous parle, décidez vous, mettons à part le détour & vivons de bonne intelligence? Non, non, Monsieur, interrompit Meliane, moins que jamais, depuis que vous m'êtes connus ni promesses, ni menaces ne sont pas capables de me faire manquer à ce que je me dois; vous croyez avoir des raisons pour oublier ce que vous me devez, vous en instruirez mon mari, il vous croira peut-être; qu'importe? S'il est équitable, il m'écoutera & me rendra justice. Quoiqu'il en soit, si j'ai lieu de craindre, j'aime mieux devoir ma perte à mon innocence qu'au crime. Adieu, ne me retenez plus, ou mes cris vous obligeront à me laisser;

laiſſer, faites-y attention, & ſongez qu'il ne tiendroit qu'à moi de punir votre témérité par les endroits les plus ſenſibles; vous avez une femme, priés le Ciel qu'elle ne vous manque jamais plus que j'ay manqué à Monſieur de D... B...

Vingt fois j'avois été près d'intervenir ſur la ſcene, les premiers diſcours du Préſident m'avoient émus de l'inquiétude la plus vive; il ſembloit que Meliane eut été ſurpriſe avec quelqu'un: ſelon les apparences ce quelqu'un devoit être S. Carlin; il avoit été tendrement aimé, les premiers feux ſe rallument aiſément; vif & preſſant, que n'avois-je pas lieu de ſoupçonner? L'on diſoit avoir vû; je frémiſſois de fureur, j'attendois à tout moment l'occaſion pour me vanger; ſans la paſſion du Préſident, & ſa noirceur trop exprimée je n'aurois pas héſité; tout ce qui m'avoit été dit de lui ſe retraça à ma mémoire, & me fit penſer que pour venir à ſes fins il pouvoit ſuppoſer ſur de vagues apparences; je crus

devoir attendre ce qui se résoudroit d'un aussi vif entretien ; l'innocence a cela de propre que ses rayons percent à travers les nuages de la calomnie. Heureux sont ceux qui raisonnent avant que de se livrer aux fougues du premier transport !

Cependant le Président ne fit pas attention à la malignité des derniers mots de Meliane, il ne s'attacha qu'à faire ses efforts pour la retenir. Pour y réussir il prit un ton plus poli, & lui fit mille excuses de s'être laissé emporter par le torrent de sa passion, & la suplia de faire attention qu'il méritoit quelque chose en cette faveur, qu'il lui promettoit de ne jamais ouvrir la bouche de l'entretien secret qu'elle avoit eu avec son amant ; que bien loin d'être surpris qu'elle entretint un commerce, il étoit étonnant qu'avec tout son mérite elle s'en tint à un seul ; que c'étoit une sottise imaginaire, que la réputation d'une femme souffrît d'avoir plusieurs Amants ; que cette pluralité étoit d'usage, & que

ceux qui le trouvoient mauvais n'étoient pas du beau monde : qu'en un mot, la beauté étoit un préſent ſi prétieux & ſi rare, qu'il ſeroit ridicule qu'elle ne jouit pas de ſes apanages.

Cette affreuſe morale débitée, le Préſident qui ſe méprit ſans doute au ſilence de Meliane que l'indignation de tels diſcours occaſionnoit peut-être, voulut apparrament ajoûter les effets aux paroles ; j'en jugeai par un ſecond cris & par des pleurs qui prouvoient que Madame de D... B..., étoit retenue. Je me lèvois déja pour aller à ſon ſecours & punir l'inſolence du Préſident, lorſque la voix d'un homme qui ſe fit entendre me fit remettre à ma place, ſoupçonnant dès les premiers mots que s'étoit S. Carlin ; je crus devoir attendre ce que ſa préſence produiroit.

Le Préſident fut extrêmement ſurpris de la maniere dont ce Gentilhomme le traita, non ſeulement il lui dit les choſes les plus déſobligeantes, mais encore le menaça de

le faire expirer ſous le bâton s'il ne ſe retiroit au plus vîte, en l'avertiſſant que la ſeule crainte de compromettre Madame de D... B... l'empêchoit de ſe porter aux dernieres extrémitez ; le Préſident qui étoit violent voulut ſe jetter ſur S. Carlin, mais ma femme craignant la fureur de ſon amant & l'éclat, ſe jetta entr'eux, & ſe ſervit ſi bien de l'empire qu'elle avoit ſur ces deux hommes, qu'elle empêcha les ſuites de cette avanture.

M. De.... qui jugea qu'une plus longue conteſtation ne ſerviroit qu'à donner l'avantage à ſon Rival, ſe retira en les aſſurant qu'ils ſe repentiroient de ce qui venoit de ſe paſſer.

Il ne manquoit plus à ma ſatisfaction perſonnelle que d'être le témoin de l'entretien de Madame de D... B... & de ſon Amant, ce moment devoit décider de ſa vertu ; je ne pus m'empêcher d'être agité d'un ſaiſiſſement general, lorſque je fis réflexion que j'allois entendre prononcer

mon arrêt. Malgré les inconſtances de mon cœur j'aimois Meliane, & je ſerois mort de déſeſpoir ſi j'avois été convaincus de ſon infidélité.

Mais je ne méritois pas un ſort auſſi heureux que cette digne femme me faiſoit, je n'eus que des ſujets d'admirations, S. Carlin ſe jetta vainement aux genoux de Meliane; les proteſtations, les ſermens, tout ce que l'amour a de plus tendre, de plus vif & de plus preſſant, rien ne fut oublié; les reproches, les menaces, & juſqu'aux marques de déſeſpoir furent employez; frivoles aſſauts, Madame de D... B... ne donna aucune marque de foibleſſe, la ſageſſe & l'amour triomphoient; elle ne recourut point à la fuite. Sûre de ſa vertu, elle profita des momens qu'elle accordoit, pour exiger que tout eſpoir lui ſeroit ſacrifié; & ſe ſervant de l'empire qu'elle avoit ſur ſon eſprit, elle l'obligea de convenir qu'il étoit odieux à un véritable amant, à un honnête homme

même, de travailler à perdre une femme qu'on eſtimoit : en un mot, elle uſa d'une éloquence ſi perſuaſive, qu'elle lui fit promettre qu'il ſe retireroit pour jamais.

Il n'y a perſonne qui ne s'imagine, que touché de tant de vertus, je vais me rendre tout entier à une femme ſi reſpectable. Helas ! Que j'en ſuis éloigné, & que ce qui va ſuivre doit prouver le peu de ſolidité du caractere humain.

A peine mes inquiétudes, au ſujet de ma femme furent-elles appaiſées, à peine fus-je convaincu du fond que je devois faire ſur la vertu de Meliane, que je me rappellai l'idée de la trop belle Préſidente: en quel état l'ai-je laiſſée ? Inquiete, tremblante, & comptant ſur mes ſoins pour lui faire éviter les malheurs dont elle m'a fait une eſpece de confidence. A ce ſouvenir ſe joint l'obligation cruelle où je ſuis de partir ; outre que j'ay fixé le jour de mon éloignement, il eſt convenable après ce que je ſçais de l'avancer, mon honneur y

eſt interreſſé, & même je devrois punir un ſéducteur infâme, ſi ce même honneur ne m'obligeoit à menager l'éclat : combien de réflexions m'agitent & m'accablent ? Montrerai-je du reſſentiment, ou paroîtrai-je tranquille ? La Préſidente tremble pour ſes jours ; elle a ſans doute des ſecrets à m'apprendre, peut-être ne me les revelles-t'elle que pour m'obliger à la mettre à l'abry de frayeurs légitimes. Serai-je aſſez peu complaiſant pour refuſer de l'entendre, & ma cruauté pourra-t'elle aller au point de me diſpenſer de proteger ſes jours, ſi elle a véritablement lieu de craindre qu'ils ſoient attaquez ?

D'un autre côté, je dois une juſtification à Meliane, ſi je ſuis aſſez malheureux pour ne pas conſerver un cœur qui lui eſt ſi juſtement acquis, du moins eſt-il indiſpenſable que je lui en ôte la connoiſſance, & que je maſque la licence d'un foible amour par les aſſurances qu'il ſubſiſte toujours ; on n'eſt point le maître des mouvemens du

cœur, l'indépendance en eſt le partage, & ſa propre volonté ſes maîtres & ſes Loix; mais un mari lorſqu'il eſt aſſez infortuné pour le refuſer à une femme qui le mérite, il doit ſupléer à ce defaut par tant de complaiſance, d'attention & de ſoin, qu'une femme n'ait à gémir que du caprice qui le lui vole, & jamais de celui qui en eſt animé.

Prévenu juſques dans mes égaremens de cette maxime, je me rendis à l'Appartement de Meliane, où je la trouvai qui ordonnoit les aprêts d'un départ.

CHAPITRE VII.

Sollicitation de Meliane, article important pour les femmes mariées. Départ fixé. Soupçons bien fondez contre le Préſident.

LES réflexions que j'avois faites avant que d'entrer dans ſa chambre, m'empêcherent de me déconcerter à ſa vûe. Pour

elle remplie ſans doute de toutes les choſes qui venoient de ſe paſſer, & de la maniere dont elle m'avoit ſurpris avec la Préſidente, elle ne put s'empêcher de rougir & de paroître embarraſſée lorſque je m'approchai d'elle. Vous avez le teint bien animé, lui dis-je, Madame, avec un grand ſens froid, vous êtes vive en tout, vous vous êtes promenée apparemment avec autant d'action, que vous en avez eu à vous retirer de chez la Préſidente, lorſque vous m'y avez rencontré. Je ne croyois pas, Monſieur, reprit triſtement Meliane, que ce fut à vous à me faire reſſouvenir d'un inſtant ſi cruel ponr moi. Cruel ? repris-je en diſſimulant : eh bon Dieu ! Par quel endroit vous le ſeroit-il ? Et contre mon intention aurois-je été aſſez malheureux pour vous occaſionner quelques peines ? Les politeſſes dont j'uſe envers une perſonne chez laquelle nous ſommes depuis long-tems, ſeroient-elles interprétées dans un ſens contraire à ce que

je vous dois, ou la jalousie m'auroit-elle supposée des mots ou des gestes attachez à une histoire que je rapportois à la Présidente dont je contrefaisois le héros.

Cette espece de justification fut énoncée d'un air si naturel, & accompagnée d'une ironie si adroitement marquée, que Meliane reprit un visage serein. Qu'il m'est doux de m'être trompée, repartit cette aimable femme, en accompagnant ses expressions de tendres caresses? Il est difficile d'aimer avec autant d'ardeur que j'aime sans ressentir des inquiétudes. J'avoue ingenuement que la maniere dont vous vous exprimiez devant cette femme, joint à cette main, dont vous sembliez saisi, m'avoit causé les plus vives allarmes. Que j'étois folle! Pardon cher Comte, vous ne méritiez pas ces injustes soupçons, je sçais que vous m'aimez, ne m'en avez vous pas donné assez de preuves? Oui, vous m'aimez continua-t'elle, en me serrant encore plus étroitement, & vous sça-

vez trop que si vous m'ôtiez cet amour qui fait mon bonheur, l'amour termineroit bien-tôt mes jours infortunez. Oui je vous aime, repris-je, en répondant à ses caresses, si l'infidelité seule vous fait perdre la vie, vous la conserverez long-tems; tranquilisez-vous chere Meliane, ajoutai-je, je n'aimerai jamais que vous.

Après nous être assurez mutuellement d'une tendresse réciproque, nous passâmes sur une Terrasse qui aboutissoit aux croisées de l'Appartement, proposant cette promenade dans l'intention de sonder Meliane sur les raisons des aprêts de son départ. A peine sortions-nous de sa chambre que nous fûmes rencontrez par le Président & sa femme; notre abord fut assez froid, la Présidente avoit l'air inquiet & embarrassé; pour le Président plus maître de lui-même que chacun de nous, entama la conversation aussi naturellement que si il ne se fut rien passé entre lui & Meliane. J'avoue que je n'eus pas autant de pré-

ſence d'eſprit ; la vûe de Madame De .... & le chagrin que je démêlai dans ſes yeux m'agita de mille réflexions plus cruelles les unes que les autres ; Meliane à qui je donnois le bras, me le ſerroit vainement ; mon malheureux cœur, ſemblable à l'Aimant, s'étoit tourné vers ſon pôle. Helas ! c'étoit l'inconſtance ! Faut-il que je ſois toujours obligé de l'avouer.

Nous fîmes quelques tours de promenade en attendant le ſoûper qui étoit prochain ; notre entretien languiſſant ſe reſſentoit des cauſes ſecrettes qui nous agitoient tous. Meliane moins diſſimulée que le Préſident, ne put s'empêcher de le contrarier en pluſieurs occaſions ; & voulant venir à la fin qu'elle s'étoit propoſée, elle profita d'un moment d'aigreur, & conclut qu'il y avoit aſſez long-tems que nous incommodions nos Hôtes, & qu'il falloit ſonger à notre départ. La Préſidente parut interdite à ce diſcours ; mais dans la crainte que ma femme n'imagina que les efforts

polis qu'elle feroit pour nous retenir n'euſſent des vûes qu'elle avoit tant d'interêt à cacher, ignorant de quelle maniere je m'étois tiré de l'avanture dont il a été parlé, ne voulut point répondre à ce diſcours, & en remit le ſoin à ſon mari. Le Préſident ſe voyant par-là obligé de repliquer, nous dit qu'après la maniere dont nous nous étions déja expliqué ſur ce ſujet, qu'il n'oſoit nous preſſer de retarder encore de quelques jours notre voyage, mais qu'il laiſſoit ce ſoin à Madame De.... comme ayant droit de ſe plaindre, qu'à peine étoit-elle arrivée que nous la quittions. Cette charmante femme devenue plus hardie par ce diſcours, ſe tourna vers Meliane, & la preſſa avec beaucoup de politeſſe de lui faire l'honneur de paſſer encore quelques jours avec elle. Quelque douce que fut Madame de D... B... elle répondit aſſez cavalierement à ces inſtances; & donnant un coup d'œil mépriſant au Magiſtrat, elle ajouta qu'il étoit tems

par toutes sortes de raisons de se séparer, & que n'en ayant aucune à donner à ma famille d'une plus longue absence, il étoit juste de satisfaire à l'empressement qu'elle avoit de nous revoir.

Ce discours fut proferé avec un air si décisif qu'on en resta-là. Le Président dont l'embarras me parut extrême, nous quitta en nous priant de nous promener encore quelques instans, s'étant ressouvenu de certains ordres de conséquence qu'il avoit à donner. Je me suis cent fois rappellé la maniere brusque dont il nous quitta, & me suis étonné tout autant de ce qu'il avoit été possible qu'après tout ce qui s'étoit passé je n'eusse pas soupçonné & évité le malheur qu'il nous préparoit.

CHAPITRE VIII.

Mauvaise manœuvre du Président, entretien entre le Comte & sa femme. Sa justification. Raison secrette de son mari pour la soupçonner, lui rend justice. Quels étoient l'objet des frayeurs de Meliane.

ENviron une heure après que ce Président nous eut quitté, un Laquais vint nous avertir qu'on avoit servi, nous nous rendîmes à un Salon où l'on mangeoit ordinairement; il est aisé de juger que l'harmonie ne fut pas du repas, nos pensées & nos inclinations differoient trop les unes des autres: Meliane cherchoit mes yeux, & tâchoit de deviner la cause d'une inquiétude que je cachois vainement; pour moi je quêtois les regards de la Présidente, son mari travailloit à éviter les miens, & occupé de plusieurs soins, paroissoit distrait & rêveur. Madame De... plus embarrassée, baissoit la vûe, & craignoit également

l'examen de ma femme & du Préſident. On doit imaginer qu'une telle crainte en apporta à nos diſcours, auſſi le ſouper ne fut-il pas long, & je ſuis bien aſſuré qu'il n'y en eut pas un de nous qui n'en attendit la fin avec impatience.

Je remarquai ſur la fin du repas que Madame de D... B... cherchoit mes yeux avec une attention ſi marquée, qu'il ſembloit qu'elle avoit quelque choſe à me dire, elle me pouſſa même deux ou trois fois; mais la crainte que j'avois que quelques regards échappez ſur la Préſidente n'euſſent réveillé ſa jalouſie, me fit éviter avec ſoin tous ces ſignes.

Avant de nous ſéparer, le Préſident fit apporter une bouteille, qu'il dit être d'un ratafia excellent dont il nous invita à boire. Il étoit effectivement ſi bon que nous nous livrâmes avec plaiſir à l'empreſſement avec lequel il nous étoit offert. Monſieur De... dit en badinant à Meliane, que puiſqu'il étoit de ſon goût, qu'il ordonneroit à ſon maître

maître-d'hôtel, d'en mettre plusieurs bouteilles dans sa Chaise, & qu'il auroit soin tous les ans de lui en envoyer sa provision.

Soit que l'effet de la liqueur donna de la gayeté à ma femme, ou que la satisfaction qu'elle se faisoit de notre départ fixé au lendemain, effaça toutes les idées dont elle avoit été occupée, elle fut de la meilleur humeur du monde, & les adieux que nous nous fîmes avant que de nous retirer, ne furent point embarrassez de cet air dont nous avions commencez le repas ; cependant lorsque j'embrassai la Présidente, je ressentis une émotion extrême, elle me serra la main, & j'entrevis des pleurs prêts à couler. A peine ma raison put-elle contenir ma douleur, je me pressai de sortir, il étoit tems, je n'y pouvois plus tenir.

Cependant Meliane ne discontinuoit point à me regarder ; j'entrevoyois dans ses yeux un ennuy demesuré de me parler, jointe à une impatience extrême de se trouver seule avec moi. A peine fut-elle en-

trée dans son appartement, qu'elle en éloigna tous les domestiques, sous les differens prétextes qui lui vinrent à l'esprit ; ensuite de ces précautions qui m'annonçoit un mistere que je ne pouvois comprendre, elle fut fermer la porte, en tira les verouils, & se rapprochant contre moi : est-il possible, me dit-elle, que depuis une heure que je fais mes efforts pour vous faire entendre que j'ai quelques choses à vous dire, que vous ne m'ayez pas entendu ? S'il m'avoit été possible de vous tirer en particulier, je n'aurois pas hésité à le faire, la chose me paroissant si importante, que je tremble de vous l'apprendre trop tard ; je feignis de n'avoir compris aucuns des signes qui m'avoient été faits, & je lui demandai avec empressement de quoi il s'agissoit, & ce qui donnoit lieu à sa crainte. Peut-être, continua Madame de D... B... je me mets des chimeres dans l'esprit, & que pensant avec une fermeté mâle, vous vous rirez & vous mettrez au-

dessus de mes erreurs. Quoiqu'il en soit, je crois de mon devoir de ne vous cacher aucune des choses qui se passent, afin de vous mettre en état de comprendre ce que le hasard m'a fait observer.

Le commencement de ce discours ne me laissa pas douter, que celui qui devoit suivre n'eut rapport à l'amour que le Président lui avoit témoigné & qu'elle ne voulut m'en faire la confidence; je ne fus point fâché de connoître par ce détail le fond du caractere de ma femme, j'étois en état de juger par-là si je devois compter dans les suites sur sa sincerité.

Ce que j'avois prévû se trouva conforme à ce que j'en avois soupçonné; Meliane entra dans un détail circonstancié de la passion que le Président lui avoit témoigné dès les premiers jours qu'il l'avoit connue, en me prévenant sur le secret qu'elle en avoit gardé, non dans l'intention de m'en faire un mistere, mais par la crainte de troubler mon repos, dans un tems où

malade & languiſſant comme j'étois, j'en avois plus de beſoin, perſuadée d'ailleurs qu'il ſuffiſoit à une honnête femme de remplir exactement ſes devoirs, & de ſe contenir dans les bornes étroites que la vertu preſcrit, ſans qu'il fut néceſſaire de rompre la tête à un mari de velléités, plus néceſſaires au plaiſir de parler, qu'à conſerver l'union du ménage, penſant encore que de tels aveux d'une femme à un mari, ſont ſouvent dictez par l'amour propre, & par le plaiſir ſecret de lui faire connoître que ſon bonheur eſt envié. Politique adroite pour augmenter ou conſerver l'amour & les égards qu'on croit mériter.

Lorſque Meliane en fut à l'entretien dont j'avois été le témoin, je n'eus pas lieu de douter de la vérité des choſes qu'elle m'avoit dit précédemment ; elle me rendit mot pour mot cette converſation ; mais lorſqu'elle fut à l'article de S. Carlin, au lieu de pourſuivre ſon récit, elle trancha court, & paſſa dans l'inſtant à ce qu'elle

vouloit me dire au sujet de ce qu'elle craignoit du ressentiment du Président, fondée sur quelques mots qu'elle avoit surpris, & qui dénotoient un mistere dangereux & important. J'arrêtai tout court Madame de D... B... lorsqu'elle en voulut venir-là, en lui demandant si elle n'avoit pas autre chose à me dire, & si elle devoit à sa seule fermeté le bonheur d'être sortie si avantageusement d'une avanture qu'elle m'avoit peint si dangereuse, & où le Président étoit le plus fort : cette question fit rougir Meliane, elle avoit trop d'esprit pour ne pas concevoir que je ne lui tenois pas ce discours en vain. Ah ! Sans doute, s'écria-t-elle, que l'infâme Président pour se vanger de moi, m'a rendue criminelle à vos yeux, en vous rapportant une entrevûe, que bien loin de chercher, j'évite depuis long-tems ? Non, Madame, repris-je, en l'interrompant une seconde fois, je n'ai point vû le Président depuis le quart d'heure dont il est ques-

tion ; mais je ſçais à n'en pouvoir douter, que vous avez conſervé des intelligences avec un Amant qui vous fut cher, & qui vous l'eſt peut-être encore. En achevant ces mots, je fouillai dans ma poche, & en tirant la lettre que j'avois trouvée dans le bois, je la préſentai à Meliane ; elle n'eut pas plûtôt jettée les yeux ſur le caractere, qu'elle pâlit & ſe mit à rêver profondement.

Je me pique d'une trop grande ſincérité pour ne pas avouer ici quelles furent les raiſons pour leſquelles je feignis de ſoupçonner ma femme ; quelque peu de lieu que j'en euſſes, cet aveu n'eſt pas aſſurément honorable, mais il ſervira à prouver, combien le cœur humain eſt faux & ſuſceptible de détours. Meliane étoit pure & ſans tâche, tôt ou tard elle auroit pû découvrir ma légereté, tant d'épreuves cruelles que j'en avois fait, me donnoient lieu de me défier de moi-même ; qu'aurois-je eu à répondre en cas qu'elle m'eut

ſurpris infidele ? le ſilence qu'elle avoit gardé dans l'occaſion préſente, le miſtere de ces lettres étoient des armes pour me défendre, & j'avois beau être perſuadé de ſa vertu, ma mauvaiſe foi me permettoit d'en douter, dans les occaſions où l'on voudroit gêner ma conduite & ma façon de penſer.

Voilà à quoi ſont expoſées tous les jours les femmes qui vivent bien, & la raiſon de tant d'injuſtices. L'on voit avec étonnement ſouvent un mari deshonnorer ſa femme pour couvrir ſes foibleſſes : Effet horrible de la malignité humaine que le Ciel cependant punit tôt ou tard.

Je rougiſſois en moi-même de l'injuſtice que je faiſois à Meliane, & de l'embarras dans lequel je l'avois jettée, lorſqu'en levant mes regards ſur elle ; je la trouvai couverte de larmes ; je me repentis de lui avoir donné lieu, & lui dis à ce ſujet les choſes les plus obligeantes qui me vinrent dans l'eſprit ; j'étois trop aimé pour

qu'elles fussent inutiles. Madame de D... B... me fit un détail si naturel de ce qui s'étoit passé entre elle & S. Carlin, que quand même je n'aurois pas eu pardevers moi les preuves de son innocence, je n'en aurois pas pû douter; je l'arrêtai sur les protestations qu'elle voulut m'en faire; & pour réparer en quelque façon le petit chagrin que je lui avois causé, je l'assurai que quelque chose qui arrivât, j'étois prévenu de telle sorte en sa faveur que je ne pourrois jamais la soupçonner.

L'interêt que Meliane avoit de me faire revenir entierement des idées que l'entrevûe de S. Carlin devoit avoir jetté dans mon cœur, éloignoit ou lui fit oublier les choses importantes qui devoient m'être dites. A peine l'en eus-je fait ressouvenir qu'elle joignît les mains en s'écriant, qu'il falloit qu'elle eut été bien sensible au soupçon que j'avois laissé entrevoir, pour lui faire oublier un article si essentiel.

Aprenez donc cher Comte, continua

Meliane, que pendant le tems que vous parliez à la Préſidente au deſſert, je me ſuis apperçûe que le Préſident remettoit à ce Vallet-de-Chambre, dont la phiſionomie eſt ſi mauvaiſe (avec beaucoup de précaution) un paquet de grôſſes clefs, en lui parlant à l'oreille. Un regard ſiniſtre que m'a porté naturellement ce Valet de Chambre, me donna lieu de ſoupçouner que j'entre pour quelque choſe dans ce miſtere, & je tremble qu'après avoir épuiſé tous les moyens pour me faire ſuccomber à d'indignes déſirs, on ne recoure à l'artifice ou à la force. Je voudrois pour toute choſe au monde, continua Meliane, que nous fuſſions hors de ce Château; j'ai des preſſentimens funeſtes depuis quelques jours qui m'en rendent le ſéjour inſupportable, & ſi vous m'aviez cru, il y a déja long-tems que nous en ſerions partis.

Quelque peu de fondement qu'euſſent les frayeurs de Meliane, je ne pus m'em-

pêcher d'y faire attention. Je me rappellai dans ce moment mille choſes qui ſervirent à me perſuader que les ſoupçons de ma femme n'étoient pas mal fondez. Ce que m'avoit dit mon pere en partant me revint alors à l'eſprit, il m'avoit conſeillé de revenir le plûtôt qu'il me ſeroit poſſible, en m'apprenant que le Préſident ne paſſoit pas dans le monde pour avoir une probité à l'épreuve, & en m'aſſurant que malgré l'air vertueux dont il ſe paroit, qu'on rapportoit de lui des choſes affreuſes ; qu'il étoit bien vrai qu'on ne devoit y faire qu'une attention moderée, parce qu'il ſuffiſoit d'avoir des ennemis pour être calomniés ; qu'il falloit être ſobre, lorſqu'il s'agiſſoit de la réputation du prochain ; mais que l'homme ſage, ſans s'arrêter aux bruits répandus, devoit cependant s'en prévaloir pour ſe tenir ſur ſes gardes, & pour éviter toute familiarité avec ceux qui paſſoient pour être dangereux.

Je n'avois fait qu'une attention très-legere au conſeil de mon pere, les jeunes gens ne jugent des choſes que ſur les apparences ; j'avois déja reçû tant de politeſſes de celui dont il étoit queſtion, que je me ſerois cru le plus ingrat des hommes, ſi j'euſſe donné entrée à la défiance dans mon cœur. Mon pere d'ailleurs avoit un peu le foible de moraliſer, de groſſir les objets, & d'aprofondir juſqu'aux moindres choſes : mais une troiſiéme raiſon plus puiſſante, m'avoit décidée en faveur du Préſident, je me ſentois un penchant extrême pour ſa femme, j'aimois à la voir, & je ne pouvois enviſager aucune raiſon pour la quitter.

CHAPITRE IX.

Sommeil occaſionné par un breuvage. Ce qu'il produit. Réflexions du Comte de D... B... à ce ſujet. Songe extraordinaire qu'il fait, & ce qu'il occaſionne.

MAlgré toutes les choſes qui me rouloient dans l'eſprit à ce ſujet, je fis mes efforts pour tranquiliſer Meliane; en lui faiſant entendre que ce paquet de clefs qui l'allarmoit, & qui lui faiſoit craindre, par le ſouvenir d'hiſtoires tragiques qu'on en voulut à ſa liberté & à ma vie, ne renfermoit aucun miſtere, & ne devoit regarder que les affaires domeſtiques, en l'aſſurant que le tems des violences étoit paſſé, & qu'il n'étoit pas facile à un homme, quelque maître qu'il fut dans ſes terres, de commettre de mauvaiſes actions, ſans qu'il en fut bien-tôt repris; cependant pour la tranquiliſer, j'examinai mes piſto-

lets, & je les mis sur une table à côté de mon lit, en l'invitant à ne rien craindre, & en lui promettant qu'au point du jour, nous nous metterions à l'abri de pareilles inquiétudes en partant.

Pendant que je tenois à ma femme plusieurs discours semblables, je m'aperçus que le sommeil s'emparoit de ses paupieres, & qu'elle ne les entendoit plus ; je me pressai d'achever de la deshabiller, je la portai dans son lit, je visitai ensuite les portes ; & par une précaution qui ne m'étoit pas ordinaire, mais que les soupçons présents rendoient pardonnable, j'en ouvris une & passai dans une salle qui distribuoit à d'autres appartemens pour examiner s'il n'y avoit personne de caché. Rien ne s'offrit à mes yeux qui put m'allarmer ; mais en passant dans le sallon, j'aperçus dans un coin un petit paquet de cordes, auquel je ne fis aucune attention, & que je jugeai en moi-même être propre, ou pour un bâtiment auquel on travailloit, ou à l'usage du jardin.

Lorſque je fus rentré dans ma chambre je refermai exactement la porte & me couchai ; Meliane dormoit profondément, je ne pus m'empêcher de faire des réflexions cruelles à la néceſſité qui m'obligeoit de me ſeparer de la belle Préſidente ; je cherchois dans mon imagination les moyens de l'entretenir avant mon départ ; ſelon toutes les apparences elle avoit à me parler, la maniere avec laquelle elle m'avoit ſerrée la main me l'avoit fait aſſez bien entendre, & je me trouvois trop prévenu en ſa faveur pour ne pas aporter de mon côté toutes les facilitez qui dépendoient de moy, pour nous procurer à l'un & à l'autre cette ſatisfaction.

Je cherchois en moi-même un expédient qui put me fournir le moyen de l'entretenir en particulier, lorſque le ſommeil s'empara inſenſiblement de mes ſens ; ce fut en vain que je voulus lutter contre ſes pavôts, ils m'accablerent malgré tous mes efforts, & m'endormirent profondément.

Que les ſonges ſont trompeurs, & que l'on doit peu compter ſur leur pronoſtic ? ce peut-il qu'à la veille de l'évenement le plus horrible, ils ne vous offrent que des images tranquilles & riantes : à peine fus-je entre les bras du ſomeil, qu'il me ſembla que je marchois ſur une mare unie comme une glace, ſans y enfoncer ; le Ciel étoit ſerein, le Soleil brilloit, & ſes rayons refléchiſſant ſur les écailes dorées d'une multitude innombrable de Poiſſons qui ſe jouoient ſur la ſurface des eaux, offroient un ſpectacle enchanteur, un Palais d'une figure ſinguliere, conſtruit de coquillages les plus précieux, formoit le point de vûe le plus ſuperbe & le plus agréable ; la face de ce beau bâtiment étoit percée d'un nombre infini de croiſées, aux balcons deſquelles paroiſſoient une Cour habillée richement ; les environs de ce beau Palais, du côté de la mer, étoient fermez d'une baluſtrade d'argent, & dans l'enceinte je démêlai malgré l'éloignement, que des

jeux publics faiſoient l'admiration des Spectateurs qui l'environnoient ; il me prit un deſir extrême d'aprocher de ce ſuperbe édifice, à meſure que j'avançois, ma ſurpriſe augmentoit par la ſingularité des objets qui fraperent bien-tôt entierement ma vûe.

Lorſque je fus à la porte de la grille, je ne fus pas peu ſurpris de connoître la cauſe de cette aſſemblée publique, un homme nud combattoit contre trois femmes dans l'avant-cour qui ſervoit d'arêne. Jamais il ne ſeroit poſſible de deviner de quelle maniere les aſſaillantes luttoient contre cet homme, ni de quelles armes elles uſoient pour en triompher ; l'une lui jettoit un œil, l'autre une main, la troiſiéme un bras, l'athlette, au lieu de chercher à ſe deffendre, ne s'occupoit que du ſoin de retenir chacune des parties jettées, & lorſqu'il étoit aſſés heureux pour y parvenir ; bien loin de rejetter ſes viles armes, il les preſſoit ſur ſon cœur, les flattoit & puis

ſe

ſe faiſoit un bandeau d'une claire mouſſeline qui lui ſervoit d'écharpe à travers la quelle, il regardoit ſes adverſaires avec une attention ſi voluptueuſe qu'il ſembloit alors n'avoir plus aucun mouvement.

Pendant que j'examinois ces choſes, je m'aperçûs qu'une vapeur tranſparante, ayant forme humaine ; mais que mon imagination ne put particulariſer autrement, parloit à l'Athlette, tantôt à une oreille, & tantôt à une autre; quelquefois il parroiſſoit convaincu des choſes qu'on lui diſoit ſans doute, & lorſque cela arrivoit il ſe mettoit en devoir de prendre la fuitte ; mais dès qu'il tournoit le dos, les aſſaillantes lui barroient ce chemin & recommençoient ce combat de la maniere dont il vient d'être expliqué.

Je plaignois en moi-même la foibleſſe & l'aveuglement de ce lâche Athlette, & l'imaginois en dormant, qu'à ſa place je ſortirois bien-tôt victorieux, de ces vaines adverſaires ; lorſque je me trouvai environné tout à coup de gardes qui m'enleve-

rent, & qui me porterent dans l'Arêne; à peine y parus-je, qu'un cris general se fit. Le terrain étoit jonché de fleurs, les Balcons remplis des plus belles Femmes; & à la Place de l'Athlette dont j'avois déploré la foiblesse: Parut une flâme violette dont l'épaisseur me déroba pour quelques instants, tous les objets qui m'environnoient.

Je tâchois de résoudre en moi-même, ce que pouvoient signifier toutes ces choses, lors qu'un second cri general fit cesser ces reflexions pour me préparer à me deffendre contre une assaillante qui se disposoit à me combattre; mais quelle fut ma surprise, & je l'ose dire ma joye! Je reconnus Celine, au lieu de me deffendre d'une vuë si chere je volai dans ses bras, ô douceur sans pareille elle me serra des siens, mon ame alloit s'envoler de plaisir; lors qu'une seconde adversaire survint, qui la retint comme elle étoit prête à disparoitre & la remit dans son lieu. Je ne fus pas plûtôt revenu de mon extase, que re-

connoiſſant à qui j'étois redevable de la vie. Je quittai Celine pour la Preſidente ; cette premiere au lieu de montrer du dépit de cette preference en éclata de rire ; s'éloigna enſuite pour quelque inſtant, & reparut après à mes yeux ſoutenue par un homme, auquel elle donna cent marques d'amour & de tendreſſe. Cette aparition m'émut juſques au fond du cœur ; j'abandonnai la Preſidente pour retourner à Celine ; mais ô Prodige, une troiſiéme perſonne ſe fit reconnoître, c'étoit Meliane, de ſa main comme d'un glaive, elle ouvrit ma poitrine, en arracha le cœur & l'avalla. Bien loin que cette derniere particularité m'émut d'horreur : Elle me fit un ſi grand plaiſir, que je m'en reveillai en ſurſaut.

CHAPITRE X.

Regret du Comte de D. B. au ſujet de ſes égaremens, inquiétudes au ſujet de la durée du ſommeil de Meliane, bruit entendu, aſſoupiſſement involontaire du Comte & ſon reveil ſurprenant.

CE Rêve étoit trop extraordinaire pour que le reveil en effaça les impreſſions, je ne jugeai pas inutile, pour ma façon preſente de penſer, & je le regardai comme un ſermon allegorique qui ſous les voiles de la fiction me repreſentoit au naturel mes égaremens ; ce Rêve imprima tellement dans mon cœur & me donna une telle horreur de mon peu de ſolidité, & de l'injuſtice de ſes mouvemens, que je fis un ferme propos de les corriger, & de n'aimer dorenavant que ma femme. Pour apuyer plus vivement ſes ſaines reſolutions, & leur donner un poids qui l'emporta toûjours ; j'apellai la reli-

gion à mon secours, & me remis devant les yeux ses saintes maximes ; transporté de joye d'un retour si solide je me retournai vers Meliane, pour lui jurer un amour éternel, les attentions délicates sont les suites d'une passion fondée sur les sentimens dans la crainte que l'interruption que j'allois mettre à son sommeil ne l'incommodât ; je crus devoir me priver, de la satisfaction que je m'étois proposée, & je me remis à rêver au plaisir que je gouterois avec une femme si aimable. Si le Ciel me faisoit la grace de perseverer dans les sentimens d'une conversion, dont il sembloit l'auteur.

J'atendois avec une impatience extrême que le sommeil de Meliane fut moins profond pour tenter de la reveiller ; il me sembloit que j'avois mille choses à lui dire, & je ressentois helas ! des mouvemens pour la revoir qui ne me presageoient que trop que j'en allois être séparé. Je ne doutois pas que la nuit ne fut déja avancée, & dans cette esperance je ne voulois

point me ſervir du droit naturel que j'aurois eû de faire ceſſer ſon repos ; mais une heure étant paſſée dans cette attente, & la maniere dont elle reſpiroit me faiſant craindre qu'elle ne fut agitée à ſon tour d'un rêve plus inquiet que le mien, je me mis en devoir de la reveiller. J'eſperois que le plus leger effort, lui feroit ouvrir les yeux, & j'attendois qu'elle me le fit connoître en me parlant la premiere ; lorſque j'entendis du bruit à la porte de ma chambre, par une imprudence extrême que je me ſuis reproché bien des fois ; je demandai d'un ton ferme à qui on en vouloit, & me ſaiſis en même-tems de mes piſtolets, perſonne ne répondit, & ayant prêté l'oreille je n'entendis plus rien, croyant m'être trompé, ou que quelques animaux domeſtiques fut la cauſe de ce bruit, je me tranquiliſai ſur cet article ; mais je ne pus m'empêcher d'être ſurpris, qu'après la maniere haute dont je m'étois écrié, que Meliane ne ſe fut pas éveillée ; je lui paſſai la main ſur le viſage, que je trou-

vai en moitteur, & persuadé qu'elle souffroit, & que son sommeil n'étoit pas naturel, je la levai sur son seant, & je me servis de tous les moyens qui me vinrent à l'esprit pour l'arrâcher d'un assoupissement si dangereux, rien ne me réüssit ; elle soûpira deux où trois fois ; mais elle continua à dormir.

L'inquiétude dans laquelle me jetta cette situation extraordinaire, me fit lever & allumer de la bougie ; je trouvai Meliane, ensevelie dans un profond repos, & ne donnant aucune marque qui me fit soupçonner qu'elle souffrit interrieurement. Je jugeai que la liqueur qu'elle avoit bû la veille, à laquelle elle n'étoit point accoutumée, operoit peut-être ce long assoupissement ; si l'état actuel où je me trouvois n'eût pas été une preuve que ce breuvage étoit naturel j'aurois pensé qu'un noir artifice de la part du Président l'auroit preparé pour arriver à ses fins.

Je me disposois à me lever, prévoyant que le jour ne devoit pas être éloigné,

lorſqu'un baillement involontaire me ſurprit & me pronoſtiqua les approches du ſommeil ; je voulus vainement y reſiſter, & ſecouer ſes vapeurs en me levant ; mais un engourdiſſement general, ayant ſaiſi mes muſcles ; je ne pus faire aucun mouvement, un reſte de raiſon qui veilloit encore, me fit ſoupçonner que l'état de Meliane & le mien, avoient des cauſes extraordinaires & premeditées, & que la liqueur dont je viens de parler, & à laquelle mon temperamment plus fort avoit ſans doute réſiſté étoit le principe de ma ſituation preſente, à peine eûs-je la force de faire ces réflexions, tous mes eſprits chargez de cette action ſecrette s'évanouirent, & je m'endormis enfin d'un profond ſommeil.

L'évenement qui va mettre fin à cette partie, & ceux dont ſera remplie la troiſiéme ne ſeront-ils pas regardez comme un jeu de l'imagination, ou tenant du prodige ; ils ne ſont cependant que trop vrais, ô mon fils, qu'ils vous ſervent, à vous cor-

riger des foibleſſes que je vous ai tracées, & que je vous tracerai dans les ſuites avec la même ſincerité ; vous connoîtrez, par le détail des peines, dont je rendrai bientôt compte, que notre mauvaiſe conduite eſt ſuivie tôt où tard, de maux proportionnez à l'oubli que nous faiſons de nous même, & qu'en attendant que le Ciel nous châtie de nos déſordres ; il nous en punit dès cette vie par la privation des choſes, qui nous ſont les plus cheres.

Le tems où l'effet de la liqueur devoit faire l'operation qui lui étoit propre étant paſſé ; je me reveillai avec aſſés de peine, ſurpris on ne le peut d'avantage de ne point voir le jour je refermai les yeux, m'imaginant que l'aurore étoit encore bien éloigné & ne me rapellant point encore dans ce premier reveil les idées dont j'avois été frapé, je revins cependant peu à peu à moi-même, & ne fus pas long-tems ſans me retracer ; ce qui avoit donné lieu à la peſanteur de mon ſommeil, cette reflexion n'eût pas plûtôt per-

cé à travers de mes ſens épaiſſis que je me retournai avec tranſport vers Meliane dans l'eſperance de la trouver enfin éveillée. Mais qu'elle fut ma ſurpriſe en l'aprochant, de me ſentir repouſſer, avec un geſte de dépit, qui m'annonçoit de la colere ; je crus que fâchée de ce que je troublois ſon repos, je devois à ſa mauvaiſe humeur cette façon groſſiere de ſe deffaire de moi, prevenu de cette penſée, je me raprochai une ſeconde fois en lui diſant des choſes obligeantes, & en la flattant avec douceur. Mais ô Ciel! que devins-je ; me ſentant éloigné par un bras vigoureux qui fut accompagné de ces parolles proferées d'un ton mâle & furieux ; dors ou laiſſes moi dormir. O Ciel! ou ſuis-je, m'écriai-je avec frayeur, dans un horrible enfer, répondit la voix, ſi tu l'ignore je te l'apprend.

Qu'on juge du redoublement de mon effroy à ces mots ; je voulus me jetter à bas d'un lit ; mais je me trouvai ſur la paille, ô Ciel! m'écriai-je une ſeconde fois,

veillai-je, dormai-je, où ſuis-je deſcendu chez les morts, Meliane, ma chere Meliane, où êtes vous? Hélas! Me ſeriez-vous ravie, ne vous reverrai-je plus, en proferant ces mots; je me mis à pleurer amerement je ne reconnoiſſois que trop que j'étois éveillé, & je ne pouvois pas douter qu'un évenement affreux ne m'eût plongé dans un abîme inconnu, l'on verra dans la troiſiéme Partie que mes ſoupçons n'étoient que trop légitimes, & que ſans le Ciel qui vouloit moins ma perte que ma converſion je devois naturellement y finir mes jours.

Fin de la deuxiéme Partie.

La troiſiéme Partie eſt actuellement ſous preſſe, & paroîtra au plus tard dans trois ſemaines.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS EN CETTE
deuxiéme Partie.

CHAPITRE I. *LE Comte de D... B... a recourt à Dieu combien la Religion eſt neceſſaire pour ſe corriger. Le Pere du Comte ratifie ſon Mariage avec Meliane. Combien elle étoit digne de ſon eſtime. Celine part. Sentimens raiſonnables du Comte à ſon occaſion.* Page 1

CHAP. II. *Le Préſident s'oppoſe au départ du Comte. Son Portrait. Quelques particularités à ſon ſujet. Jalouſie du Comte de D... B... occaſionnée par une entrevûe ſecrette du Préſident & de ſa femme. Son déſeſpoir à cette occaſion, abandonne ſa femme. Combien l'on doit être circonſpect dans ſes Jugemens. Ce que ſes réflexions produiſent.* 11

CHAP. III. *Avanture qui ſurvient au Com-*

te de D... B... Son retour au Château. 25
CHAP. IV. *Vœux que fait Meliane, & pourquoi. Retour de la Présidente, effet qu'il produit. Son Portrait. Conversation intéressante, par qui elle est interrompuë.* 36
CHAP. V. *Frayeur de la Présidente, idée qu'elle donne de son Mari. Aveu de sa passion pour le Comte de D... B... Inquiétude du Comte au sujet de Meliane. Trouve une Lettre. La part qu'il y doit prendre. Sa jalousie & sa résolution.* 51
CHAP. VI. *Bruit soûterain que le Comte entend. Ce qu'il en pense, ses vaines recherches à cette occasion. Par qui elles sont interrompues. Retrouve Meliane. Mauvais caractere du Président. Horrible attentat, & par qui empêché.* 60
CHAP. VII. *Justification de Meliane, article important pour les femmes mariées. Départ fixé. Soupçons bien fondez contre le Président.* 72
CHAP. VIII. *Mauvaises manœuvres du Président, entretiens entre le Comte & sa femme. Sa justification. Raison secrette de son mari pour la soupçonner, lui rend justice. Quel étoient l'objet des frayeurs de Meliane.* 79

CHAP. IX. *Sommeil occasionné par un breuvage. Ce qu'il produit, reflections du Comte de D... B... à ce sujet. Sorge extraordinaire qu'il fait, & ce qu'il occasionne.* 92

CHAP. X. *Regrets du Comte de D... B... au sujet de ses égaremens. Inquiétude au sujet de la durée du sommeil de Meliane. Bruit entendu. Assoupissement involontaire du Comte & son reveil surprenant.* 100

Fin de la Table des Chapitres de cette seconde Partie.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, la seconde Partie *des Memoires Posthumes du Comte de D... B... avant son retour a Dieu*; & j'ai crû qu'on pouvoit en permettre l'impression. A Paris, le quinze Novembre mil sept cens trente-six.

MAUNOIR.

MEMOIRES POSTHUMES DU COMTE DE D... B...

AVANT SON RETOUR A DIEU,

Fondé sur l'experience des Vanités humaines.

Par M. le Chevalier DE MOUHY

TROISIE'ME PARTIE.

A PARIS, AU PALAIS,
Chez GREGOIRE-ANTOINE DUPUIS
au cinquiéme Pillier de la Grande Salle,
au Saint Esprit.

M. DCC. XXXVII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

MÉMOIRES
POSTHUMES
DE LA COMTESSE DE D...H...

MEMOIRES POSTHUMES DU COMTE DE D... B...

TROISIE'ME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER

Déſeſpoir du Comte de D... B... conſolation qu'un inconnu lui donne. Aprend qu'une femme a été précipitée comme lui dans le ſoûterain. Soupçon qu'il a que c'eſt Meliane. Deſcription des Catacombes.

L'On doit s'imaginer tout ce que je dûs reſſentir à la connoiſſance du ſuplice affreux, où je me voyois condamné, j'oubliai dans ce moment que j'étois homme & que comme tel, j'avois dû prévoir

que tous les malheurs de la vie peuvent lui être annexez. Dans le transport furieux qui m'agîtoit j'appellois fortement Meliane comme si elle pouvoit répondre à ma voix ; mes cris étoient perçants & aigus, & j'en avois moi-même horreur.

La violence avec laquelle mes sanglots & mes soupirs se succedoient les uns aux autres, me suffoqua à un tel point, que mes plaintes cesserent malgré moi, cet inconnu qui se trouvoit par un prodige affreux à la place de Madame de D... B... saisissant cet instant pour me donner de la consolation, me remontra qu'il étoit inutile de m'abandonner ainsi à ma douleur: à quoi servi roient vos plaintes? me disoit-il, dans l'horrible situation où vous vous trouvez vous avez encore à remercier le Ciel de ce que vous trouvés des compagnons de votre misere, que deviendriez-vous donc, comme moi, vous vous fussiés trouvés seul dans ces Catacombes souteraines? Sans vivres, sans secours, & sans aucune esperance que le désespoir. C'est en vain que vous g

miriés ; il faut perir tôt ou tard ici bas, à moins que le Ciel vangeur, ne nous arrâche de ſes lieux en puniſſant l'auteur de nos infortunes, je ne doute pas que les votres ne ſoient ſemblables aux miennes, & qu'elles ne prennent leur cauſe dans la même ſource, le nom d'une femme que vous avez proferé avec douleur, ne me laiſſe pas douter qu'elle ne ſoit le principe innocent ou coupable de vôtre perte; nous ſommes ici deux dans le même cas, depuis pluſieurs années nous nous ſommes livrés comme vous, à tous les regrets que peuvent occaſionner un ſi cruel ſuplice. Mais à la fin nous avons pris notre parti comme il faut que vous preniez le votre, nous avions des femmes aimables, dont nous avons cruellement pleurez la ſéparation, le hazard nous en a fait trouver d'autres, dont la douceur de l'entretien nous en a conſolés, au bout du compte il ni avoit rien de mieux à faire, la mort eſt une miſerable reſſource, en un mot nous étions condamnez à perir &

nous vivons, cette vie j'en conviens n'eſt pas agréable, il s'en faut quelque choſe; mais croyez moi l'on s'habituë à tout.

Ce diſcours bien loin de me remettre ne ſervit qu'à irriter ma douleur, je ne pus m'empêcher de fremir en penſant, à ce qui venoit de m'être dit, qu'il n'y avoit point d'eſperance de ſortir de ce gouffre horrible; je m'étonnai que des hommes qui euſſent été dans le monde, puſſent vivres tranquillement dans ce lieu de tenebres & s'en conſoler ſi aiſément, je jugeai que le déſeſpoir avoit ôté tout ſentiment aux perſonnes avec leſquelles j'allois habiter, quoi! m'écriai-je, je vous perderai, Meliane & je ne vous reverrai jamais? Un tranſport de fureur s'empara alors de mon ame; je m'abandonnai aux dernieres foibleſſes, & ſi je m'étois trouvé ſur moi des armes pour me détruire, j'aurois terminé dans cet inſtant mes infortunes.

Je fus plus de ſix heures plongé dans cette ſituation, mes larmes avoient cou-

ées si abondamment, qu'à peine pus-je distinguer à la lumiere d'une lampe les objets qui m'environnoient, à la fin j'entrevis quelque chose de ressemblant à un homme, qui m'exhortoit à le suivre & à essuyer mes pleurs: ce mortel malheureux étoit nud, & ses cheveux & sa barbe étoient si prodigieusement alongez qu'ils se confondoient & lui couvroient presque tout le corps, cette vûë au lieu de me consoler, ranima ma douleur & mon désespoir, l'amour que l'on a naturellement pour soi même, me fit trembler du sort qui m'étoit préparé, en considerant que je deviendrois bien-tôt semblable, à celui qui se presentoit à mes yeux; je fremissois de cette idée, & mes pleurs reprenant leur cours, m'alloient rejetter dans ces premiers égarements, lors que l'inconnu me prenant par le bras, m'obligea de le suivre, en me tirant avec force, à quoi vous serviront tous ces regrets continua t-il, je vous l'ai déja dit Camarade, il faut vous consoler, tout autre parti est inutile; il y

a quatre ans que je ſuis ici, vous voyez que je n'en ſuis pas mort, courage vous dis-je, que ſçavons nous, ſi nous ne trouverons pas les moyens de finir nos malheurs, & ſi l'un de nous, n'imaginera pas à la fin un expedient pour ſortir de cet enfer. L'induſtrie ne nous à t'elle pas déja enſeignée à braver la famine, pourquoi ne pourions nous pas nous flatter, qu'elle nous aprit à travailler ſeurement à notre liberté.

Ces moyens nouveaux de me conſoler me firent impreſſion, l'idée de cette chere liberté, comme un vent frais dans une arride chaleur adoucit pour un inſtant, les maux auſquels j'étois en proye, l'inconnu s'apercevant de l'effet qu'avoit fait ſur mon eſprit ces dernieres parolles, & me ſupoſant plus en état de prendre part aux triſtes nouvelles du ſoûterain effroyable, m'aprit, que l'on avoit trouvé à quelques pas de l'endroit où j'avois été précipité, une femme belle comme le jour enſevelie dans un profond ſommeil, &

qui malgré tous les efforts qu'on faisoit pour l'en retirer ne donnoit encore jusqu'à l'heure, aucun signe, qu'on y put parvenir; cette nouvelle me surprit & m'interressa, une idée flatteuse me fit esperer, à cause de la conformité de ce sommeil profond, que j'allois retrouver Meliane, cette imagination me fit passer de la douleur à la joye, courons cher inconnu m'écriai-je vers cette femme endormie; je ne doute pas que ce ne soit la mienne, & si cela est, je suis le plus heureux des hommes dans mon infortune. L'inconnu compatissant se prêta volontiers à mes désirs, & me dit, que pendant le tems, qu'avoit durée ma frénesie, son camarade avoit transporté la belle femme, à l'extremité du soûterain, pour lui donner le secours dont elle paroissoit avoir besoin, dans la crainte que ce sommeil aparent ne fut une létargie qui la fit passer de la vie à la mort.

L'idée toujours frappée que cette personne ne pouvoit être autre que Meliane, me fit assurer à l'inconnu, qu'il n'y avoit

rien à craindre de cet assoupissement pris pour une létargie, que j'en sçavois la cause, & qu'en ayant été moi-même surpris je ne doutois pas qu'elle n'en sortit bien-tôt.

Je pressois autant que je le pouvois mon conducteur afin d'arriver au plûtôt, à l'endroit ou je me flattois, de retrouver l'objet de mes désirs, je maudissois interieurement la lenteur avec laquelle l'inconnu marchoit; mais ayant jetté les yeux sur ses jambes, leur grosseur me fit connoître qu'elles étoient enflées, & qu'il n'étoit pas possible qu'il put aller plus vîte, à cette vûë je soupirai aussi bien qu'à celle de tous les objets qui se presentoient en marchant. Le lieu dans lequel je me trouvois, étoit un souterain qui sembloit avoit été construit pour être le repair des serpens; il étoit partagé, par un nombre d'issuës & d'allées, qui se couppoient & se croisoient comme un labirinte, les unes dans les autres, à plusieurs endroits, les murs déssinez sans doute par quelques martirs de la tirannie, ne representoient que des ima-

ges, de triſteſſe & d'horreurs; il ſembloit que le peintre quel qu'il fut, ne l'étoit plus qu'à tracer les hiſtoires auſſi malheureuſes que la ſienne; tous les caracteres du deſeſpoir, ſembloient y être ſoigneuſement étudiez, dans ces tableaux groſſiers on avoit imité juſques aux bordures, afin qu'ils puſſent être diſtinguez les uns des autres, ce ne fut pas alors que je fis cet examen, mais la frayeur que j'ai d'être obligé de reparler de ces triſtes objets, me fait ſaiſir ce moment pour eſquiſſer ces affreuſes ébauches; qu'il ſufiſe de ſçavoir pour ſe faire une idée de tout ce que ces tableaux repreſentoient, que celui qui me parut le moins triſte, étoit une danſe de Morts, avec des attitudes ſingulieres, & qui faiſoient connoître la vivacité & le feu de celui qui les avoient deſſinez; mais toutes ces gentilleſſes de ſquelettes quelques bien imaginées qu'elles fuſſent, ne ſervoient qu'à vous attriſter, & à vous prévenir ſur les horreurs du tombeau.

Nous marchâmes, mon guide & moi, pendant près d'un quart d'heure, en paſſant de caveau en caveau, nous nous arrêtâmes enfin à un trou percé dans un mur, par lequel il falloit ſe baiſſer pour le traverſer, l'inconnu le fit aiſément en ſe trainant, pour moi moins accoutumé à cette façon de marcher, je m'en retirai avec moins d'honneur.

Lorſque je fus de l'autre côté du mur, je fus aſſés ſurpris de le voir éclairé d'une foible lumiere du jour; je jettai les yeux en haut, & je vis qu'il tranſperçoit à travers une voûte pierreuſe, & qui me ſembla ſoutenue par des racines d'arbres qui ſe croiſant les unes ſur les autres, s'oppoſoient ſans doute à ſon affaiſſement. Cet endroit extraordinaire me ſembla une carriere, dont on avoit fait autre fois uſage, ou que la nature avoit laiſſé vuide dans cet endroit; je ne pus m'empêcher de donner des marques de mon étonnement à l'inconnu, c'eſt à moi, me dit-il, à qui ceux qui ſont ici, & qui viendront dans les ſui-

tes doivent la connoiſſance de ce lieu, & la maniere d'y conſerver leur vie. Beaucoup d'autres ont peri avant moi, faute de nourriture, la quantité d'os de morts qui étoient ſemez dans les caves, prouve aſſés cette triſte verité, lorſque vous ſaurés mon hiſtoire continua l'inconnu, vous comprendrés ce que peut l'induſtrie humaine lorſqu'il s'agit de notre vie; mais avançons, je lis votre impatience, nous n'aurons que trop le tems de nous entretenir de ces choſes.

CHAPITRE II.

Qui étoit la perſonne que le Comte de D... B... revoit, ſon étonnement. Diſcours d'une ſeconde femme habitante le ſouterain. Metz preſenté au Comte de D... B... Son horreur à cette vûe, de quelle nature étoient ces calamitez.

APrès avoir fait quelques pas, nous entrâmes dans un ſecond trou, ſans nous baiſſer, qui ſervoit de porte à une eſpece de corridor, qui aboutiſſoit

dans un ſallon éclairé par deux lampes ſuſpendues, & par un petit feu qui brûloit dans une eſpece de cheminée; j'avançai avec précipitation dans cet endroit pour reconnoître une femme qui pleuroit amerement, & que deux perſonnes ſoutenoient dans leurs bras, qu'elle fut ma douleur & ma ſurpriſe en reconnoiſſant la Préſidente! J'eſperois retrouver Meliane, je voulus m'écrier, mais la voix mourut au paſſage, & je me laiſſai aller à la renverſe.

Je ne ſçais ce qu'on me fit ni le tems que dura ma foibleſſe; mais en ouvrant les yeux, je me trouvai ſur un lit de mouſſe, élevé par des pierres; il me ſembla que j'étois ſeul, dans cette confiance je m'abandonnai aux regrets & à la douleur. des plaintes égales aux miennes que j'entendis, arrêterent mes ſanglots; j'entrevis à l'extremité de la chambre une élevation de pierres qui formoient un lit comme le mien ſur lequel étoit une femme, nous nous reconnûmes bien-tôt l'un & l'autre à nos gemiſſemens, c'étoit la Préſidente, elle

me demandoit en joignant ſes mains à quoi elle étoit deſtinée, & ſi nous avions été réunis pour être bien-tôt ſéparez par la mort. Je lui fis connoître que je n'étois pas mieux inſtruit qu'elle de ce qui devoit ſuivre un évenement ſi rigoureux & que j'en avois été accablé ſi cruellement qu'à peine étois-je capable de me porter à aucune réflexion. Le ſilence & de profonds ſoupirs ſuccederent à ce diſcours, la preſence de Madame De... qui ſi peu de tems auparavant m'étoit ſi precieuſe, ne me cauſoit alors que des impreſſions de triſteſſe & de pieté, ſoit que le rêve dont j'ai parlé dans la ſeconde partie eut produit cet effet, ou que ma ſituation preſente me fit penſer, qu'elle étoit une punition de mes amours criminelles; mon cœur ne reſpiroit plus qu'après la belle & reſpectable Meliane. Inconſtance ordinaire de ce cœur humain, dont le déreglement & le peu de raiſon, lui fait abandonner ce qu'il a en ſa puiſſance, & ſoupirer après ce bien lorſqu'il

n'en eſt plus le maître, ſi quelque choſe cependant fut capable de me conſoler dans ces facheux inſtans, ce fut un certain ſentiment de religion, qui s'empara de mon ame, & qui me ſoutint contre les aſſauts d'une vûë auſſi puiſſante que celle de Madame D...

La Préſidente interrompit une ſeconde fois ſes pleurs pour me demander, par quel hazard horrible je me trouvois dans ces lieux? & qui étoient ceux qui les habitoient? Je lui fis le détail de ce qui s'étoit paſſé, depuis le jour precedent, & le ſoupçon que j'avois, que mon ſommeil n'eut été prémedité, que pour me jouer cet affreux tour. Madame D... me dit qu'elle devoit ſa perte, au même expedient & parut un peu raſſurée; lorſque je lui appris que les habitans du ſouterain n'étoient rien moins que les ſupots de la cruauté de ſon mari, que je n'en ſçavois pas d'avantage, & qu'il étoit à préſumer que des cauſes ſemblables à notre malheur occaſionnoient leurs preſcription? La

Préſidente

Préſidente dont la préſence d'eſprit m'étonna, me dit que puiſque nous étions tant de malheureux, qu'il falloit trouver des moyens pour ſortir de l'abîme dans lequel nous étions plongez, qu'avec de l'eſprit & de la patience, l'on pouvoit venir à bout de bien des choſes, & qu'elle étoit ſurpriſe que depuis tant de tems, que ce terrain avoit des habitans; ils n'euſſent pas trouvé les moyens de ſe procurer leur liberté.

Je me préparois à répondre à ce diſcours, lorſqu'une voix languiſſante qui ſortit d'un réduit voiſin à celui de Madame De... s'écria qu'on n'avoit pas attendu juſqu'à ce jour à faire des efforts, & que depuis plus de deux ans on travailloit journellement à percer la voute de la carriere ſans avoir pû encore y parvenir: en achevant ces mots la voix ſe tût, ſoupira, & nous l'entendîmes bien-tôt après pleurer amerement.

Les larmes de l'inconnue, (car nous la jugeames femme au ſon de ſa voix,) fu-

rent bien-tôt suivies des nôtres, nous confondions ainsi mutuellement nos douleurs lorsque mon guide ressemblant plûtôt à un ours qu'à un homme, survint d'un air gay, en nous criant courage, & nous annonçant, qu'il étoit tems de manger, voici nous dit-il, de quoi vous ragoutter, il n'y a rien de tel que de vivre, & c'est une sottise que de s'abandonner au chagrin; en achevant ces mots; il s'approcha de moi, en tenant deux especes de plats remplis, disoit-il, de vivres excellens: mes cheveux se dressèrent d'horreur à la vûë de ces affreux mets; la Présidente à laquelle il en avoit presenté s'en étoit presqu'évanouïe; eh bon Dieu! Quelle grimace, s'écria cet homme: là, là, continua t'il, ne dédaignez pas tant ce que je vous presente, vous serez peut-être bien heureux d'y recourir, nous avons été du moins aussi délicats que vous, & nous nous trouvons aujourd'hui bien fortunés de pouvoir nous repaître de ces ragoûts; la faim nous y a fait recourir, & l'habitude

nous les rend excellents. Ah ! Monsieur, s'écria Madame De ... en repoussant l'inconnu qui la pressoit d'y toucher, laissez moi, je vous suplie, quand je devrois mourir mille fois je ne pourrois me résoudre de me repaître de cette affreuse nourriture. Des lezards rotis, des rats hydeux en ragoût, des vers en fricassée, juste Ciel ! Se peut-il que vous puissiez vous nourrir de ces horribles reptilles ; mon Dieu ; reprit l'inconnu, en ôtant ces plats, vous ne penserez pas toujours de même ; mais soyons complaisans malgré le tems que je suis éloigné du beau monde ? Je n'ai pas oublié que les Dames sont faites pour être obéies. Après ces mots, il fut porter au troisiéme lit, les mets que nous venions de refuser la Présidente & moi. La femme dont nous avons parlé, plus accablée de sa douleur que de la faim, fit quelques résistances, cependant séduite par la maniere enjouée dont l'inconnu la pressa, nous les vîmes l'un & l'autre manger sans

dégoût. Après ce terrible repas, l'inconnu nous adreſſa la parole, puiſque vous ne voulez abſolument rien prendre, nous dit-il, il faut tâcher de vous y porter au moins par la raiſon, je n'en ai pas de meilleure à vous donner que ma ſurprenante hiſtoire, elle vous fera connoître, que l'on doit ſe preparer à tous les évenemens, & que les malheurs auſquels les hommes ſont ſujets, ne ſont rien en comparaiſon de ceux que j'ai eſſuyés.

CHAPITRE III.

Hiſtoire que conte l'inconnu. Son goût pour une jeune Demoiſelle. Moyens adroits dont il ſe ſert pour lui faire un preſent.

LOrſque j'étois dans le monde, (car je puis bien dire que je n'y ſuis plus) j'étois Huiſſier d'un très-honorable Parlement, & connu ſous le nom de Du Teimbre; quoique l'interêt ſemble attaché à cette profeſſion, je ne l'avois jamais recon-

nu, & je m'étois fait un principe de n'en avoir aucun dans le choix que je ferois d'une femme : mon pere m'avoit laiſſé, en mourant, de gros biens, & il y avoit peu de partis dans la Ville où je me trouvois, auquel je ne fuſſe en droit de prétendre ; l'on m'en offroit même tous les jours de conſiderables, non ſeulement à cauſe des fonds qu'on me connoiſſoit, mais encore par la maniere aiſée dont je vivois ; il n'y avoit pas de bonne maiſon dans leſquelles je ne fuſſe déſiré, j'y joüois gros jeu, je me prêtois à tout ce qu'on vouloit, ma complaiſance pour les Dames, me les rendoient propices ; j'avois beaucoup d'argent & de gayeté ; en faloit-il d'avantage pour réuſſir dans le monde ? auſſi m'y ſouffroit-on avec plaiſir.

La diſſipation perpetuelle avec laquelle je vivois, fut cauſe que pluſieurs années s'écoulerent avant que j'euſſe ſongé à prendre aucun parti ; cependant une ma-

ladie m'étant survenue, occasionnée par la continuité des plaisirs, je fis quelques reflexions sur la conduite que j'avois tenue jusqu'alors; les traverses sont quelquesfois salutaires, & nous obligent à rentrer en nous-mêmes: l'impatience où j'étois d'être obligé de garder la chambre, me fit concevoir qu'elle prenoit sa source dans l'habitude d'une vie ambulante & toujours dissipée, & que tant que je m'abandonnerois à cette maniere de vivre, je ne pourois jamais me fixer à rien de solide ni de positif; de cette reflexion je passai à l'examen de mon bien, & ayant jetté les yeux sur la dépense que j'avois fait depuis quelques années, je fus d'une surprise extrême de me voir arrieré de plusieurs, & de me trouver endetté; il ne faloit pas moins que ces égards pour me faire penser serieusement à mes affaires; je résolus de changer de vie, de m'apliquer à quelque chose qui me convint, & comme je n'étois point accoutu-

mé à être seul, de me choisir une compagne aimable qui pût m'aider à surmonter l'aversion que le goût des plaisirs m'avoit donné pour le travail.

Lorsque je fus entierement rétabli, je cessai de voir le grand monde, & je me restreignis à ne plus frequenter que des Maisons Bourgeoises & reglées, où j'examinois sans affectation les filles qui pourroient me convenir, dans le dessein où j'étois de me marier, & de faire un choix, dont je ne pusse me repentir.

Un jour que j'avois été invité à diner chez un fort honnête homme d'Avocat, je ne pus m'empêcher d'avoir des yeux pour une jeune Demoiselle grande & bien faite, qui paroissoit tout au plus de l'âge dequinze ou seize ans, elle étoit mise d'une modestie qui alloit jusqu'à la médiocrité, ce qui me fit penser qu'elle étoit rien moins que riche, car dans le siecle où nous sommes, il faut qu'une femme soit bien pauvre ou bien sage, quand elle est vetue simplement.

Tant de douceur & de graces accompagnoient les actions de la jeune perſonne, que je ne pus m'empêcher de prendre un tendre interêt à ce qui la regardoit ; l'Avocat n'avoit que deux filles, je les connoiſſois, & à moins que ce ne fut une niece ou une couſine, je ne pouvois pas ſoupçonner qu'elle lui apartint.

Je m'informai adroitement de l'une des filles de l'Avocat, du nom & de la qualité de cette belle enfant, l'on m'aprit que Monſieur ſon Pere étoit un Gentilhomme qui avoit fort bien ſervi le Roi, mais qu'il étoit ſi pauvre, que n'ayant pas le moyen de vivre à la Ville, il habitoit à la campagne avec ſa famille, dans une Métairie qui faiſoit tout ſon bien.

Quelque tems après, je ſçus que cette Famille étoit fort reſpectée, ſurtout depuis une avanture arrivée à la Demoiſelle qui avoit fait briller ſa ſageſſe & l'honneur de ſon Pere.

Un jour le Gouverneur de la Province revenant de la chaſſe, avoit rencontré la jeune Demoiſelle dont il eſt queſtion, nommée Léonor, qui ſe promenoit au bout de ſon Village avec une de ſes ſœurs; cet homme en étoit devenu amoureux dès la premiere vûë, & il n'y avoit pas eu de moyens ſecrets dont il ne ſe fut ſervi, pour l'engager à répondre à ſa paſſion, que ſurpris de trouver tant de réſiſtance, & perſuadé que ſans une condeſcendance du Pere, il ne réuſſiroit jamais à ſon entrepriſe; il lui fit offrir, ſous main, des ſommes & des emplois conſidérables, mais que le Gentilhomme pere de la Demoiſelle, ayant voulu ſçavoir les raiſons qui engageoient ce Gouverneur à lui vouloir tant de bien, & que les ayant ſoupçonné, quelqu'adroite qu'ait été la réponſe qui lui fut faite à ce ſujet, il s'étoit mis dans une ſi furieuſe colere, que ſi l'Emiſſaire ne ſe fut retiré bruſquement, il auroit apris, aux dépens de ſa

vie, à ne pas se charger une autre fois d'une aussi délicate commission.

L'interêt que je pris à cette histoire me fit comprendre que Léonore ne m'étoit pas indifferente, & je me rendis le même jour chez l'Avocat, dans l'esperance de l'y trouver. Elle étoit arrivée de la veille, & j'eus le bonheur de diner avec elle; je ne cessai de l'examiner pendant le repas; c'étoit une blonde aux grands yeux, l'éclat de son teint éclairoit les traits les plus délicats & les mieux proportionnez. Ses dents & sa main étoient belles à ravir; mais sa grande timidité, comme un voile, déroboit une partie de ses graces, j'en fus surpris; quelques sages que soient les filles, elles sont moins honteuses dans ce siecle, qu'elles ne l'étoient autrefois : après avoir un peu examiné les choses, je soupçonnai que cette honte provenoit autant de la médiocrité de son ajustement que de sa pudeur; vanité, vanité, tu est de tout âge & de toute condition.

A la fin du repas, l'Avocat rentra dans son cabinet, pour moi je suivis les Demoiselles, qui comme il étoit fête, s'occuperent à jouer à des petits jeux où l'on donne des gages; lorsqu'on les rachetta, l'un de ceux de Léonore ayant été tiré, il lui fut ordonné de dire à la personne de la compagnie qui lui plairoit le plus, quel étoit le plus grand de ses désirs; Léonore s'aprocha d'une des filles de la maison, pour lui confier son secret; dans ce moment je feignis de ramasser quelque chose, & me penchant adroitement de son côté, j'entendis que cette belle enfant disoit à la Demoiselle; tiens ma chere amie, je t'avoue que ce que je souhaitterois le plus à present, seroit que mon pere fut en état de me donner une robe de taffetas pour cet été. C'est là mon seul désir; mais ne t'avise pas au moins d'en faire part à personne.

S'il m'avoit été possible de satisfaire dans le moment, à ce goût naturel à son sexe,

je me ferois fait un vrai plaiſir de lui prouver par ce léger office, combien je lui étois déja attaché, mais l'hiſtoire qui m'avoit été contée me fit penſer que je devois uſer d'adreſſe; dans le deſſein où j'étois que ſon ſouhait ne fut pas inutile, l'amour eſt vif, & ſe décide aiſément, je conçus ſur le champ un moyen infaillible pour remplir ſon déſir. Je m'éclipſai ſous le premier pretexte qui me vint à l'eſprit; j'ordonnai à mon laquais d'aller chercher un crieur de Loterie, & de le faire monter dans l'apartement où nous étions, comme ſi il y fut venu de lui-même: j'avois mes raiſons, on verra ſi elles étoient bien imaginées.

Mon abſence fut ſi peu longue qu'à peine s'aperçût-on que je m'étois éloignés: le plaiſir que nous avions goûté, pendant le tems qu'avoit duré notre recréation innocente, nous engagea à recommencer un autre jeu dans le même goût. Soit qu'une ſecrette ſimpatie décida en ma fa-

eur, où que mes attentions & mes petits
oins me fissent préferer, un commande-
ment ayant été fait à la jeune Léonore,
le faire un compliment à celui qui lui
plairoit le plus ; elle me l'adressa, & quoi
qu'il ne signifia rien, je lui en sçus un gré
nfini.

Il n'y avoit plus que deux gages à re-
irer, lorsqu'une de ses femmes chargées
dans leur quartier de faire des societez de
Loterie survint, & se proposa avec beau-
coup d'adresse, pour nous engager disoit-
elle, à gagner le gros lot ; le fils d'un
Notaire qui faisoit sa cour à l'une des
Demoiselles de la maison, fut le premier à
nous dire qu'au lieu de cette societé, il
faloit que nous en fissions une qui ne
regarda que nous ; toute la compagnie y
consentit, & se disposa à entrer dans les
vûes proposées. Léonore seule se taisoit
& j'imitois son silence, l'on coupa des bil-
lets, & lorsqu'il fut question de s'inscrire,
elle s'excusa d'être de part dans la socié-

té, sur ce qu'elle étoit si malheureuse, qu'elle avoit lieu de craindre, qu'elle nous fit partager son guignon; je suis du sentiment de Mademoiselle, m'écriai-je, je mets depuis dix ans à la loterie sans avoir pû gagner; l'on cherche tous les jours à s'associer avec les gens heureux. Je veux faire aujourd'hui tout le contraire, peut-être cela me réussira-t'il; en achevant ces mots, je fis couper des billets, & je les pris de moitié avec la belle Leonore, l'assurant que j'avois une idée que nous y gagnerions; elle fit ce qu'elle put pour éviter cette moitié, mais lui ayant dit hautement qu'elle ne pouvoit me refuser cette grace, que si je perdois j'aurois lieu de m'en prendre à elle, elle reprit en rougissant, qu'il falloit donc payer la part de ces billets, & se mit alors en devoir de le faire: voilà, continuai-je encore, ce qui ne se peut pas pour aujourd'hui; pardonnez s'il vous plaît, Mademoiselle, ajoutai-je, à de certaines superstitions dont je suis rempli; je

conviens que ce sont des marques de foiblesse ; mais je n'en suis pas le maître pendant ce discours j'endossai mes billets au nom de la jeune Demoiselle, après quoi je les mis dans ma poche, & nos affaires de loterie déterminées, nous nous mimes à jouer comme auparavant.

La chaleur étant tombée, nous fumes goûter le plaisir de la promenade, je découvris dans un entretien que je me procurai avec Léonore, tant de solidité & de charmes, que mon cœur se fixa dès ce jour ; je ne pus m'empêcher de lui laisser entrevoir le goût que je ressentois pour elle ; quelque sage que soit une Demoiselle aujourd'hui, elle ne se gendarme pas à de pareilles déclarations; la mienne fut reçûë avec un air simple & naïf, qui me donna lieu de croire, que si je parvenois au bonheur de lui plaire, il m'étoit permis de me flater d'avoir les premices de son cœur, dans cet entretien j'apris qu'elle étoit l'aînée de quatre fil-

les, que Monsieur son pere quoiqu'âgé, conservoit, avec le plus grand serieux du monde, un enjouement qui le faisoit aimer de tout le monde; la conversation roula long-tems sur le caractere de cet officier, je ne prévoyois pas que cette connoissance me deviendroit si-tôt necessaire: je crois en verité que nous avons des pressentimens qui déterminent notre conduite, & qui les fait aboutir naturellement.

A peine fus-je éveillé le lendemain, que je me rendis chez le Directeur de la loterie, j'interressai par un present l'un des Commis qui distribuent la liste des gagnans, je lui donnai mon adresse, & je le priai de me faire avertir du nom & de la demeure, du premier auquel il écheroit un lot de mille francs; il m'assura que quoique cela lui fut difficile, qu'il en viendroit à bout, & il me tint exactement parole.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Plaisir de faire du bien préferable à tous les autres. Transport d'un Savetier qui gagne à la loterie.

IL faut que le désir de faire du bien porte avec soi une grande volupté, j'en fis l'experience le jour que le Commis m'envoya l'adresse que je lui avois demandé, un Savetier qui avoit heureusement mis son nom & sa demeure sur le Regiſtre, fut le gagnant que je souhaitois de connoître; je fus sur le champ le trouver, mes yeux pétilloient du plaisir que je me faisois d'aprendre à ce bon homme un plaisir auquel il ne s'attendoit pas, je le trouvai fumant sa pipe & sifflant une linotte, qui vacquoit gayement aux soins de son état; sa femme de moins bonne humeur travailloit tristement à côté de lui, & lui reprochoit à ce que je sçus bien-tôt de lui, qu'il avoit toujours le gosier alteré, & que pendant qu'il

l'humectoit trop ſouvent ; elle & ſes petits enfans, manquoient de tout.

Le Savetier qui ne s'attendoit pas à recevoir une viſite en caroſſe, s'imaginant que quelqu'accident étoit arrivé à ma chauſſure, me faiſoit attendre & pour ne pas faire deux voyages, vouloit ſe pourvoir de ce qui lui étoit neceſſaire en cas que j'euſſe beſoin de ſon miniſtere ; je lui fis dire que je n'avois deſſein que de lui parler, je lui demandai lorsqu'il fut près de moi, s'il n'avoit pas une chambre, ou je puſſe l'entretenir un moment d'affaire. Le bon homme ſurpris que j'en deuſſe avoir avec lui me repreſenta qu'il étoit ſi mal & ſi hautement logé, qu'il n'oſoit me recevoir dans un tel taudis ; mais que ſi je voulois entrer dans un cabaret qu'il me montroit du doigt, qu'il ſe flattoit d'y être reçû, & que je ſerois plus commodement ; la femme qui étoit preſente, (car ce ſexe eſt curieux) ſe recria au nom du cabaret, & me pria à mains jointes, d'empêcher qu'il n'y fut, m'aſſu-

rant que ſi j'avois cette indulgence, ſon mari n'en ſortiroit de la journée & qu'elle attendoit après la fin de ſon ouvrage pour avoir de quoi donner du pain à ſes enfans. Je vous en aporte lui dis-je tranquiliſez-vous : en achevant ces mots, je deſcendis du caroſſe, & me rendis au cabaret voiſin, ſuivi du Savetier & de ſa femme qui ne ſçavoit que penſer de ma viſite, & de ce que je venois de leur dire, je me plûs à régaler ces bonnes gens, & j'ordonnai qu'on nous ſervit un ample déjeuner. Le Savetier que de tels aprêts étonnoient, jettoit de tems en tems les yeux ſur ſa femme, & leurs regards ſembloient ſe demander mutuellement, la cauſe d'une avanture qui leur parroiſſoit ſi extraordinaire.

Je ne voulus pas les tenir plus long-tems en ſuſpends; qu'on juge de la joye qu'eurent ces bonnes gens, lorſqu'ils aprirent le gain qu'ils avoient faits à la loterie ; la femme du Savetier penſa s'en évanouir, le Savetier m'ayant repreſenté ſon billet,

& ſon numero, ſe trouvant conforme à la notte que j'avois aportée du Bureau; je lui dis que ce ſeroit moi qui le payeroit, ayant mes raiſons pour garder ſon billet; mais qu'afin de faire les choſes dans les regles, je voulois qu'il prit avec lui quelqu'un de ſes amis, afin de verifier les choſes chez le Directeur de la loterie. La frayeur qu'avoit le Savetier d'échapper une auſſi bonne aubaine, lui faiſoit dire à tous momens qu'il s'en raportoit à ma parole, & que je n'avois qu'à lui remettre l'argent, qu'il me garentiſſoit de tout; la femme étoit auſſi du même ſentiment, mais je perſiſtai dans ma réſolution; le Marchand de Vin à qui le Savetier ſut compter ſa chance, lui dit que j'avois raiſon & s'offrit de nous accompagner: que vous dirai-je, nous fumes au Bureau, j'échangeai devant le Commis le billet portant, contre un ſac de mille francs avec lequel je renvoyai le Savetier bien ſatisfait de ſa journée.

Tout autre que moi auroit été porte

lui-même son billet à Léonore, en faveur de laquelle s'étoit tramée cette innocente supercherie, mais les gens de notre sphere pensent avec moins de vivacité qu'un Mousquetaire; je me rendis chez l'Avocat où j'allai diner, je lui apris que le billet dont j'étois de moitié avec Léonore avoit gagné, & je le priai de le lui envoyer afin qu'elle vint elle-même toucher notre argent; l'Avocat fut transporté à cette nouvelle, il avoit une tendresse de pere pour cette aimable fille, & considéroit beaucoup sa famille; il écrivit sur le champ & fit partir un Laquais à cheval, avec ordre de faire diligence.

Dès que les filles de la maison furent instruites de la bonne nouvelle que j'aportois, elles s'en feliciterent comme d'un bien qui leur seroit arrivé à elles-mêmes; la cadette nous dit à ce propos que ce qui la charmoit de cette avanture, étoit que sa chere amie auroit une robbe d'été, & nous avoua alors la qualité du secret qui lui avoit été confié le Dimanche pré-

cedent, le pere instruit de cette particularité s'en amusa, & promit à ses filles qu'il tiendroit la main, que les désirs de sa belle filleule fussent effectués, l'on me retint à diner dans cette maison, & pendant tout le repas il ne fut question que d'avantures heureuses de loterie. Beaucoup d'histoires furent contées à ce sujet, dont la fin presque de toutes étoient un mariage conclu, & que l'interêt avoit empêché.

Nous étions prêts à sortir de table, lorsque l'Amant de l'aînée des Demoiselles qui avoit proposé la société dont on a parlé, arriva d'un air triomphant, que me donnerez-vous, Mesdemoiselles, leur dit-il, pour les bonnes nouvelles que j'ai à vous annoncer, vous verrez s'écria vivement la cadette, que nous avons gagné à la loterie, vous l'avez dit Mademoiselle reprit le jeune homme; mais je suis au désespoir que vous l'ayez deviné, & que vous m'ôtiez le plaisir que je me faisois de vous l'annoncer; heureusement que vo-

tre esprit prophetique, n'ira pas jusqu'à deviner ce que nous avons gagné, le lot de quinze mille livres peut être, continua la jeune Demoiselle. Encore poursuivit, l'Amant de l'aînée, eh bien, pour vous punir du tour que vous me jouez, je vous annonce que ce n'est qu'un lot de cent francs, partageable entre dix, à cette restriction prononcée d'un ton modeste & piteux, nous éclatâmes tous de rire, & après beaucoup de plaisanterie bourgeoise à cet effet; il fut agité, conclu, décidé que cette somme serviroit à nous régaller, trois jours après, dans lequel tems il étoit fête, & où Léonore devoit être arrivée, l'Avocat ayant écrit de façon qu'elle étoit obligée de venir chercher elle-même son argent.

J'étois prêt à me retirer lorsque l'Exprès qu'on avoit envoyé arriva, il rendit à l'Avocat une lettre du Pere de Léonore, qui lui marquoit la reconnoissance qu'il avoit de ses attentions, & lui mandoit qu'il auroit le lendemain l'honneur de l'embras-

ſer, en ajoutant que le hazard étoit le plus heureux du monde pour une raiſon qu'il lui aprendroit & qui regardoit l'établiſſement de ſa fille.

L'Avocat qui n'étoit pas obligé de me penetrer, & qui n'y entendoit aucune fineſſe, me donna cette lettre à lire, ſupoſant qu'étant l'heureuſe cauſe de la joye, que devoit reſſentir ſa filleule, je devois au moins par prédilection avoir cette marque de confiance, je le remerciai de ſa politeſſe; mais je ne pus m'empêcher de rougir à la lecture de l'apoſtille, cet établiſſement m'inquiéta, & la crainte de voir paſſer Léonore entre les bras d'un autre, me fit décider ſur le parti que j'avois à prendre dans cette occaſion, & ce fut de me déclarer au premier moment favorable.

J'attendis le jour où devoit arriver le Pere de Léonore avec une impatience extrême, mon deſſein étoit d'épouſer ſa fille, & je ne deſeſperai pas qu'avec le bien que j'avois, je ne ſerois pas refuſé, un

vain ſentiment de délicateſſe, voulut m'inſpirer de tâter le goût de la Demoiſelle avant que de faire cette démarche ; mais un jugement ſolide me fit bien-tôt traiter de chimeres, ces maximes romaneſques leſquelles ne ſervent le plus ſouvent qu'à traîner les choſes en longueur, & à les faire quelquefois échouer ; quand on eſtime véritablement une femme, on remet après la cérémonie à filler les ſentimens, l'amour fondé ſur la raiſon va plus rondement : Léonore étoit jeune & ſage, & j'avois lieu de croire que mes bonnes façons détermineroient ſon goût ſupoſé qu'elle n'en eût point de décidé, où qu'elles détruiroient les impreſſions étrangeres, en cas que j'euſſe été aſſés malheureux pour être prévenu : un homme doit faire fond ſur la ſageſſe & ſur la vertu d'une femme dans ces dernieres occaſions ; voilà les réflexions qui m'occuperent en attendant le jour où je devois être éclairci de mon ſort.

Le troiſiéme étoit écoulé, il étoit plus

de midi, & je commençois à être dans une impatience extrême de ne point recevoir aucune nouvelle, lorsque l'on m'annonça un Laquais de l'Avocat, qui venoit m'avertir de la part de son maître, que Léonore & son pere étoient arrivés, & qu'on m'attendoit à diner, je me rendis sur le champ à cette maison; je fus presenté au pere de cette belle Fille; il me reçut avec beaucoup de politesses, & remercia l'Avocat son ami, de ce qu'il lui procuroit la connoissance d'un homme dont la premiere vûë avoit été d'un augure si favorable à sa fille, je ne restai pas muet à ce compliment; l'on se mit à table & on y fut de la meilleure humeur du monde, la fin du repas fut égayée de beaucoup de chansonnettes; il me parut que le Gentilhomme ne haïssoit pas le vin, l'Avocat & moi lui fîmes tête & la conversation devenant un peu vive, les Dames se leverent; si je n'eusse consulté que mon inclination, j'aurois suivi la belle Léonore; mais je crus

devoir ne point quitter la compagnie d'un homme dont je voulois captiver les bonnes graces ; à peine se crut-t'il libre par l'éloignement de sa fille, que l'amour qu'il avoit pour elle le mit sur son chapitre ; il nous vanta sa douceur, sa complaisance & son bon caractere, sa tendresse fut même au point d'envier la felicité de celui qui en seroit l'époux ; il nous aprit à ce sujet qu'on lui avoit proposé un mariage fort avantageux pour elle, qu'il ne tenoit qu'à lui de la voir bien établie ; mais que quelque bonne que cette affaire lui parut, il n'y étoit pas déterminé, ayant apris en arrivant que celui dont il étoit question, avoit des allures qui pourroient préjudicier au bonheur de sa fille, que cette raison l'arrêtoit tout court, & que quelque mal à son aise qu'il fut, il ne vouloit pas la sacrifier à un sordide interêt.

Nous aplaudîmes tous à une aussi sage conclusion, en mon particulier j'avois toujours été de son sentiment dès le commencement du repas ; ce n'est pas une

petite maxime pour plaire, que de se gouverner de cette façon; nous aimons à tout âge à n'être pas contredit, la vieillesse n'en est pas moins flattée, & comme elle est dénuée de bien des qualités, elle aime à conserver du moins celles qui lui sont propres, & que l'experience lui a dû faire acquerir; ce n'est pas être de ses amis que de vouloir les lui ôter.

A la fin du repas nous fumes rejoindre les Dames; il fut question d'aller au Bureau chercher l'argent du lot échu: Léonore voulut me remettre le billet, & par politesse me donner cette commission, je m'en excusai, sur ce qu'il étoit inscrit en son nom, & que c'étoit à elle à recevoir les deniers; les filles de l'Avocat qui avoient le mot s'offrirent de l'y conduire & monterent en carosse avec elle. Il étoit question de lui acheter une robbe, l'on craignoit que le pere ne s'empara de l'argent pour ses propres affaires, & qu'il ne s'opposa à ce dessein; mais nous lui rendions bien peu de justice, avant qu'el-

le prit congé de lui ; il fut le premier à lui dire que ces deniers devoient être employez aux choſes qui lui étoient utiles, & qu'il la laiſſoit la maîtreſſe abſolue d'en diſpoſer.

CHAPITRE V.

Façon ſinguliere de demander une fille. Succès heureux qui s'enſuit. Inquiétude qu'un Pere donne à ſa fille, & pourquoi.

L'Avocat nous ayant priez de trouver bon qu'il paſſât dans ſon cabinet pour donner audiance à quelques perſonnes qui le demandoient, je me trouvai ſeul avec le Pere de Léonore, je crus devoir profiter de cette occaſion pour m'expliquer ; vous allez être ſans doute ſurpris Monſieur, lui diſje, du compliment que je me prépare à vous faire ; ma méthode vous paroîtra ſinguliere, extraordinaire même ſi le vous voulez, mais chacun a la ſienne ; ſi les choſes que j'ai à

vous dire ſont de votre goût, & qu'elles vous conviennent je la trouverai excellente, & c'eſt une affaire conclue ; ſi le contraire arrive, ſupoſez que je n'aye rien dit, je n'en ſerai pas moins votre ſerviteur ; voici le fait.

Il y a pluſieurs années que j'ai envie de me marier, je ſuis aſſés à mon aiſe pour ne pas regarder au bien, j'ai réſolu de m'en raporter entierement à mon goût pour ce choix, la connoiſſance que bien des gens ont de ma façon de penſer, a été cauſe, que l'on m'a offert pluſieurs partis, je les ai tous refuſés juſqu'ici, parce que je ne me ſentois aucune inclination pour nulle de celles qu'on m'indiquoit ; il n'en a pas été de même de Mademoiſelle votre fille, tout m'a plû en elle dès ſa premiere vûë ; je ſçais à quel point elle porte la perfection, en un mot elle me plaît ; informez vous ſi je vous conviens, cela ſupoſé, regardez moi comme votre gendre, & terminons au plûtôt.

Nous étions dans la chambre de l'Avo-

cat lorſque je fis cette ſinguliere demande : à peine eus-je achevé mon diſcours que le Gentilhomme au lieu de me répondre, ſe renverſa dans ſon fauteuil, & ſe mit à rire de toutes ſes forces ; l'on doit imaginer la confuſion où je me trouvai dans ce moment, je baiſſai les yeux, en attendant la fin de ce rire immoderé ; il ne finiſſoit point, & s'il parroiſſoit un moment ceſſer, ce n'étoit que pour réprendre de nouvelles forces.

Cependant l'Avocat, diſtrait ſans doute par ces prodigieux éclats, ou curieux peût-être d'en apprendre le ſujet, ſortit de ſon cabinet, & ne pût s'empêcher lui même de rire de la véhémence avec laquelle le Gentilhomme s'épanouiſſoit la rate ; il me demanda du même ton ce qui pouvoit occaſionner un rire ſi cordial, j'étois ſi honteux & ſi conſterné que je ne pus lui répondre : Le Pere de Léonore ſe remettant enfin, le fit à ma place ; Monſieur l'Avocat, lui dit-il, aidez-moi à faire mes excuſes à Monſieur, de ce qui

vient de se passer ; il a lieu sans doute d'être peu satisfait de la maniere dont j'ai reçû l'honneur qu'il vient de me faire, mais en verité quand ç'eût été le Roi lui-même, je n'aurois pû m'empêcher d'éclater, & jamais de ma vie je n'ai entendu parler d'une pareille façon de demander une fille en mariage, & me paroît si rare qu'elle aura lieu assurement, venez Monsieur, continua-t'il, en se levant, & en me presentant la jouë, je vous accepte pour mon gendre, ma fille est à vous, touchez, voilà qui est fait, & allons boire là-dessus ; je n'ai pas besoin d'autre information, votre franchise annonce un honnête homme. Je ne vous connois pas, & je sçais ce que vous avez ; mais que je fasse bien ou mal je ne m'en repens pas.

Cette réponse me combla de satisfaction, je la lui témoignai avec la même sincerité que je m'étois expliqué, l'Avocat qui ouvroit de grand yeux, & qui malgré ce que venoit de dire le Gentilhomme,

homme, ne comprenoit rien à toutes ces choſes, fit un cris de joye, lorſqu'il fut au fait de l'avanture : vous ne pouviez mieux faire l'un & l'autre nous dit-il, vous rencontrez des deux parts tout ce que vous pouvez déſirer dans un établiſſement ; que je vous embraſſe l'un & l'autre, pour vous en témoigner mon reſſentiment; j'en ſuis ſi comblé que je vais renvoyer mon monde & en faire part à mes filles dès qu'elles ſeront revenues ; non pas s'il vous plaît, pour ce dernier article, interrompit le Gentilhomme, je veux vous donner un plaiſir de Roi, par l'embarras où je vais mettre ma fille lorſqu'elle ſera rentrée ; mon gendre futur, continua le Pere de Léonore, en m'adreſſant la parole, vous n'engendrerez point de mélançolie avec moi ; je paſſe ma vie à me faire des ſujets de recréations, & c'eſt, ma foi, le meilleur parti pour être heureux.

La ſatisfaction que j'avois d'avoir ſi bien réuſſi dans mon entrepriſe, m'avoit

mis de si bonne humeur que je ne demeurai pas en reste de plaisanterie ; ce nouveau moyen me réussit si bien que je reçûs mille carresses de mon beau-pere futtur ; il fallut aller boire avec lui ; c'étoit, son foible, & quoique ce ne fut pas le mien je me prêtai à ce qu'il voulut.

Cependant Léonore, & les Filles de l'Avocat étant de retour, nous nous rendîmes le Gentilhomme & moi, dans la salle où l'on étoit occupé à admirer la robbe qu'on avoit achettée ; dès que Léonore m'aperçut, elle vint au devant de moi, & voulut me remettre un sac dans lequel étoient les cinq cens livres qui me revenoient pour la moitié du lot échu ; que voulez-vous faire de cet argent, lui dit son pere d'un grand serieux, le remettre à Monsieur, repliqua Léonore, à qui il revient ; gardez-le, continua le Gentilhomme, il est à vous : mais mon pere, interrompit Léonore ... Mais ma fille poursuivit le Campagnard, faites ce que je vous

dis, je vous le repette, cet argent eſt à vous, & ſçachez que tout ce que Monſieur poſſede vous apartient, comme tout ce que vous avez eſt à lui; il eſt vrai que de votre côté ce n'eſt pas grand choſe, mais ce n'eſt pas votre faute ni la miennne non plus.

Si Léonore fut ſurpriſe de ce diſcours, les filles de l'Avocat ne le furent pas moins, elles ſe regardoient les unes & les autres, & sembloient ſe demander ce que ces diſcours ſignifioient; mais elles n'étoient pas encore au comble de leur étonnement: Avez-vous montré la robbe que vous venez d'achetter, à Monſieur, s'écria le pere en me citant toujours; pas encore, reprit cette charmante fille de plus en plus interdite, montrez la lui donc, continua-t'il, & aprenez que vous ne devez rien faire ſans qu'il le trouve bon: Eh mon Dieu! mon cher Pere, repartit Léonore, que dois-je penſer de tout ce que vous me dites, vous voulez ſans doute vous amuſer aux dé-

pens de votre fille. Non, Mademoiſelle, non, pourſuivit le pere d'un ton bruſque; je ne plaiſante point, faites ce que je vous dis, & point de replique s'il vous plaît. J'enrageois intérieurement de ces plaiſanteries, & je craignois ſi fort quelles ne déplusſent à l'objet de mes déſirs, que je n'ouvrois pas la bouche pour approuver le taffetas que ſa complaiſance lui avoit fait aporter ; c'eſt-à-dire, s'écria encore le Gentilhomme, que cette étoffe n'eſt point du goût de Monſieur, vous voyez ma fille qu'il ne dit rien & ſe taire en pareille occaſion, c'eſt ne point approuver, pardonnez-moi, Monſieur, repris-je enfin, confus de cette nouvelle réprimande... ah ! Monſieur, pourſuivit avec un air d'impatience, le Pere de Léonore, ce pardonnez-moi, eſt du ſecond bon, & puis ſe tournant vers Léonore, allez ma fille continua-t'il, repliez ces étoffes, retournez chez le Marchand où vous les avez achettées, priez Monſieur qu'il vous y ac-

compagne, reprenez une robe qui lui plaise, & ne parroissez pas devant moi qu'il ne soit absolument content.

Ce fut pour lors que la jeune Léonore ne sçut que penser d'un pareil changement à m'ériger en Maître & en Censeur de ses actions. Elle jetta sur moi les plus beaux yeux du monde; ils me demandoient sans doute la cause d'une scéne si extraordinaire; je baissai les miens, le pere m'avoit donné un coup d'œil qui m'imposoit silence; pour me prêter à ses intentions secrettes, j'obéis,& je présentai la main à Léonore pour sortir; le Gentilhomme s'étoit mis en tête que le taffetas n'étoit pas de mon goût, je lui aurois résisté vainement.

Nous nous séparâmes enfin, moi fort embarrassé de ce que j'avois à dire à la Belle Léonore dès que je serois vis-à-vis d'elle; les filles de la maison très curieuses de sçavoir tout ce que cela signifioit, & l'Avocat se mordant les levres pour

s'empêcher d'en rire ; toutes ces attitudes formoient un tableau assez singulier, la verité des caracteres portoient avec eux un interêt le plus amusant.

Lorsque le carrosse fut en marche je jettai les yeux sur Léonore, en tâchant de démêler si le tems étoit favorable pour me déclarer, un reste de petite humeur étoit répandu sur sa phisionomie ; mais cette douceur qui en faisoit le principal ornement & qui dominoit, fit cesser ma timidité & me donna l'assurance de lui parler ; je lui marquai le chagrin que j'avois d'être la cause de ce qui venoit de se passer : je n'ai garde, Monsieur, reprit-elle, de vous en sçavoir mauvais gré, ce sont des fantaisies de mon pere, je suis faite pour les essuyer, il a tant d'autres excellentes qualitez, qu'on doit lui passer en cette consideration ses inégalitez ; il est vrai que quelque torture que je donne à mon esprit, il ne m'est pas possible de comprendre la raison qui vous met de

moitié de la ſcéne que je viens d'eſſuyer, cela me paroît d'autant plus ſurprenant que n'ayant pas l'honneur de vous connoître .... il n'eſt pas juſte, lui dis-je, ma belle Demoiſelle en lui prenant une de ſes mains, que je vous tienne plus longtems en ſuſpens; c'eſt moi ſeul qui ſuis coupable, & j'oſe avoüer que je ſerois bien fâché de n'y avoir pas donné lieu, pardonnez à ma franchiſe en faveur des ſentimens que vous m'avez inſpirés; oſerai-je vous développer ce miſtere, il vous regarde de bien près; mais quelques raiſons que j'aye de me flatter, je ne puis être entierement heureux que vous ne l'aprouviez, permettez que j'eſpere, continuai-je en la regardant tendrement: que me voulez, Monſieur, interrompit Léonore en retirant ſa main, que ſignifie ce diſcours, & qu'avez vous à m'apprendre, à quoi faut-il conſentir? ne dépens-je pas d'un pere .... mais que dis-je, à juger des choſes par ce qui vient de ſe paſſer,

je n'ai pas lieu de douter que vous n'avez pas besoin de mon consentement pour parvenir au point que vous vous êtes proposé; ces derniers mots proferés avec un aimable dépit, me donnerent lieu de me déclarer entierement sans apporter de vaines excuses; je le fis avec la franchise dont je me suis toujours piqué, j'eûs tous les lieux du monde d'être satisfait de la maniere dont il me fut répondu, soit que cette Belle Enfant eut le cœur libre, que je ne lui eusse point déplû, ou que, comme bien d'autres, elle eût envie d'être mariée; elle reçut mon aveu avec complaisance, & conclut son discours en me disant en souriant qu'on lui avoit toujours prédit que quand la fortune se déclareroit pour elle, qu'elle ne le feroit pas vainement, mais qu'elle ne s'attendoit pas en gagnant à la loterie, de tomber sur un lot si solide.

Nous nous trouvâmes dans ce moment à la porte du Marchand chez lequel la

robbe en queſtion avoit été achettée ; je me fondai ſur les pouvoirs que j'avois, & je lui en achettai trois autres à la fois de differens goûts & de differentes ſaiſons ; Léonore me dit, en conſervant toujours le ton de plaiſanterie, qu'elle me laiſſoit faire n'ayant garde de s'oppoſer aux volontez de ſon pere, que tout rouloit ſur mon compte, & que c'étoit à moi à arranger les choſes lorſque nous ſerions de retour.

CHAPITRE VI.

Du Teimbre épouſe ſa Maîtreſſe. Danger qu'il y a d'avoir une aimable femme. Imprudence de la faire connoître, & de ſe fauſiller avec un plus grand Seigneur que ſoi. Inconſtance d'une femme pour ſon mari.

DE's que nous fûmes rentrés chez l'Avocat, Meſdemoiſelles ſes Filles qui gueſtoient Léonore, & qui avoient apris pendant notre abſence de quoi il

étoit question, se jetterent au col de Léonore, & la felicitérent sincerement sur son mariage; l'on me tint exactement parole, & quinze jours après j'eus lieu d'être satisfait, & je me vis le plus heureux de tous les hommes.

Vous avez vû jusques ici, continua du Teimbre en soupirant, le bonheur attaché à mes pas, tout me rioit dans mon nouvel établissement; je m'étois remis au travail, deux ans d'assiduité aux devoirs joints à une œconomie honnête, avoient réparé les brêches que j'avois fait à mon bien par les premieres dissipations; la beauté de ma femme, ses complaisances, sa sagesse, me rendirent le plus fortuné des maris; mais peut-on se flatter de jouir d'une félicité durable, ne sommes-nous pas nous-mêmes les instrumens de nos traverses? Oui, sans doute; ce fut moi qui ouvrit les voyes de mon malheur.

L'aplication que j'avois eûs les premieres années à me remettre des pertes pas-

sées, m'avoient empêché de suivre les usages ordinaires qui nous font profiter du tems des vacances, pour nous délasser à la campagne des fatigues du travail de l'année : j'avois une petite Terre à vingt lieuës de la Ville peu distante de celle du Présidént de... c'étoit un des plus gros Seigneurs de la Province à qui tout le monde faisoit la cour, non seulement à cause de ses richesses, mais encore parce qu'il s'y étoit toujours fait craindre, & que vingt exemples avoient prouvé que quelque bon droit qu'on eût, on ne se jouoit point à lui impunément : Je relevois comme bien d'autres de cet homme, & comme tel, je fus obligé en arrivant, de lui aller faire ma cour ; il me reçût bien differemment de ce que je l'avois pensé ; on le disoit d'une hauteur insuportable, je le trouvai doux, poli, & prevenant ; je n'avois garde d'imaginer quelles étoient les raisons d'un aussi bon traitement, & d'une preference dont il n'honnoroit per-

ſonne, je ne tardai pas d'en être informé.

La réputation de la beauté de ma femme qui s'étoit répandue dans tous les environs, étoit malheureuſement parvenue au Château du Préſident De.... Par une infortune encore plus grande, il avoit un goût connu, & déclaré pour les femmes, & l'on prétendoit dans la Province que cette paſſion outrée l'avoit plongé dans les affaires les plus épineuſes, & que c'étoit même l'une d'elles, qui l'avoit obligé de ſe défaire de ſa charge dont il ne conſervoit plus que le titre.

La curioſité que ce Partiſant des femmes eut de connoître par ſon experience ſi tout ce qu'on avançoit au ſujet de Léonore, étoit conforme à la verité, lui fit imaginer de m'attirer chez lui ſous pretexte des limites de ſa Terre qu'il vouloit, diſoit-il, regler à l'amiable avec moi; la juſte crainte que j'eus qu'il ne vouſût enjamber ſur la mienne me fit rendre promptement à ſes ordres; il me reçut comme

la premiere fois avec beaucoup de bonté, & supposant que le pretexte mandié nous tiendroit quelques jours, & qu'il n'étoit pas juste que ma femme en souffrit, & qu'elle s'ennuya pendant mon absence, il ordonna, devant moi, qu'on attelât son carrosse, & qu'on la fut chercher: ma femme qui dans ce tems m'étoit tendrement attachée, fut ravie de l'attention du Président, & lui en marqua sa reconnoissance dès qu'elle fut arrivée; nous eûmes l'un & l'autre tous les sujets du monde de nous louer du maître de la maison; le prétexte dont il s'étoit servi, & auquel son adresse avoit donné des couleurs specieuses, fut terminé à mon avantage, & de maniere que je devois en être reconnoissant; en un mot, je me plûs si fort aux distinctions qu'on eut pour moi, & le Président se para à mes yeux d'une si grande probité, que j'étois le premier à déclamer contre ceux qui n'en disoient pas du bien; les agrémens que nous eûmes chez lui

pendant ces vacances, nous firent promettre, en le quittant, que nous ne ferions pas des deniers à lui rendre nos devoirs aux prochaines, & il nous assura à son tour que quoiqu'il aimât peu la Ville; il iroit de tems en tems à notre considération.

L'année s'écoula comme les précedentes, à la difference près, que Léonore ne me parut pas si gaye qu'elle l'étoit ordinairement; je ne m'en inquietai pas, prevenu qu'avec l'âge on change quelquefois de caractere, d'ailleurs j'étois si occupé d'un travail assidu qu'à peine avois-je le tems d'y faire attention.

Les vacances survenues nous nous rendîmes ma femme & moi à notre Terre; le Président qui nous avoit tenu sa parole, nous étoit venu voir plusieurs fois, & sçavoit le jour que nous devions arriver; nous le trouvâmes avec son équipage qui nous attendoit, il passa quelques jours avec nous, ensuite il nous ramena chez

lui ; les premiers se passerent avec tous les agrémens dont j'ai parlé ; mais n'étant plus alors absorbé de mon travail, je m'aperçûs que l'humeur de ma femme étoit changée, je la trouvai moins empressée pour moi, & plus soigneuse de sa parure qu'elle ne l'avoit jamais été, une certaine tiedeur étoit répandue dans toutes ses carresses ; ce n'étoit plus cette simplicité dont j'avois été idolâtre, elle avoit de l'esprit & aimoit à le faire briller, & jamais aucun discours n'étoit proferé de sa part devant moi, qu'il ne renfermât du mistere & du contresens ; un homme sensé éloigne autant qu'il peut les aplications qui le blessent par honneur, pour l'amour de soi même, il éludé ses soupçons, & tout ce qui peut agiter sa délicatesse ; il rejette autant qu'il le peut sur l'usage du monde, les attentions trop prévenantes d'une femme pour quelqu'un dont il la soupçonne charmée ; mais l'homme amoureux tranche court, & décide.

la jalouſie ſupérieure à la raiſon, s'en empare ; il ne voit plus que par elle, il s'en nourrit, & plus il trouve d'occaſion de l'entretenir, & plus il eſt ſatisfait.

Je fus à peu près dans les mêmes diſpoſitions lorſque j'eûs lieu de croire que les ſentimens de Léonore pour moi, étoient changés ; cette connoiſſance me toucha juſqu'au fond de l'ame : dans mon premier tranſport je fus à la veille d'éclatter ; mais n'ayant en main aucune preuve qui puiſſe juſtifier mes reproches, je réſolus de l'examiner avec ſoin, dans l'intention ſecrette que ſi j'étois aſſez heureux pour que les choſes n'euſſent pas été portées à un certain point, de prévenir les ſuites, par une ſage & prompte retraite : façon de penſer convenable mais qui n'eut malheureuſement aucun lieu.

Les ſoins que je me donnai pour éclaircir mes inquietudes ne me réuſſirent que trop ; je m'aperçus avec douleur qu'il y avoit de l'intelligence entre le Préſident &

ma femme, mes soupçons, helas! n'étoient que trop légitimement fondés, & sans rien apprendre de precis, je ne pus douter par une occasion surprise, que si ma femme n'étoit pas infidelle, elle étoit à la veille de le devenir; je devorai les justes plaintes que j'avois à lui faire, dans la résolution où j'étois de m'expliquer en lieu où je fus le maître; je ne voulus aucun retardement, je déclarai au souper qui suivit cette triste connoissance que j'avois des affaires à la Ville & que je partirois à la pointe du jour.

CHAPITRE VII.

Danger de se livrer à ce que la passion nous dicte. Triste épreuve qu'en fait du Teimbre. Maniere dont il est traité par l'Amant de sa femme. Les faveurs d'un homme au dessus de soi sont des chaînes qui vous asservissent. Traitement cruel que le mari reçoit. Est précipité dans un souterain.

RIen ne marque mi eux l'empire d'une passion que l'imprudence de la conduite qu'elle occasionne ; un homme sensé ne doit jamais compromettre son autorité, je devois au lieu de me déclarer si positivement, dissimuler & trouver des occasions vraisemblables pour me retirer sans en laisser entrevoir les raisons : sans cette jalousie qui me fascinoit le jugement, je me serois ressouvenu que j'étois chez un homme avec lequel on devoit prendre toutes les mesures possibles avant que de rompre avec lui, & que c'étoit tou

risquer que de lui donner à penser qu'on soupçonnoit son caractere ; je fis une triste experience de ces choses : à peine ma mauvaise humeur m'eut-t'elle fait prononcer le jour du départ, que j'entrevis dans les yeux du Président, le sort qui m'étoit destiné ; il fronça le sourci, & me demanda d'un ton brusque, si l'honneur qu'il m'avoit fait jusqu'alors me devenoit àcharge, n'ayant pas lieu de douter que ces affaires que je supposois étoient un prétexte imaginé, ne m'étant venu ni lettre ni exprès qui m'obligeassent à partir si precipitament; que j'étois le maître de faire ce que bon me sembleroit, mais que ma femme .... jusques-là, je m'étois contenu; mais à ce mot de ma femme, qu'on alloit sans doute citer pour être de moitié, je ne pus me résoudre à le laisser achever ; je me levai de table, & j'ordonnai à Léonore de me suivre: non pas s'il vous plaît, s'écria le Président en la retenant ; je ne souffrirai point que vous fassiez de violence à Madame devant moi, & si vous êtes

un brutal, il n'eſt pas juſte qu'elle ſoit expoſée à vos humeurs, & à vos mauvais traitemens.

Je fus outré juſqu'au vif de me voir traiter de cette maniere auſſi-bien que de la fuite de Léonore qui ſe retira dans l'appartement du Préſident; je voulus la ſuivre dans l'intention de l'arracher de force de cette maiſon; mais le même obſtacle s'oppoſa de nouveau à mes droits légitimes, en me menaçant que ſi je ne me contenois, il me feroit repentir de mon manque de reſpect; j'étois trop ému pour que je fiſſe attention à la ſolidité des menaces d'un homme qui étoit abſolu, & que je devois avoir tant lieu de redouter; je me jettai ſur un couteau, & levant le bras, j'allois en ſanglanter la ſcene, & me deffaire du plus dangereux des ennemis, quand je me ſentis retenir le bras & ſaiſir à travers le corps par les valets qui étoient accourus au bruit que nous faiſions; dans ma fureur extrême je voulus me ſervir des mêmes armes pour m'en

percer moi-même, l'on prevint mon dessein en me les arrachant; le Président fit un signe, & fut sans doute rejoindre la perfide Léonore; pour moi j'eus beau me débattre, on me transporta, & après m'avoir fait passer par plusieurs corridors inconnus, l'on m'enferma dans une chambre, dans laquelle je me livrai avec désespoir à la rage & à la douleur.

Après que les premiers momens en furent un peu calmez, je me repentis de mon peu de politique & de l'imprudence que j'avois eu, d'avoir fait habitude avec un homme au dessus de moi, & qui passoit pour être si dangereux; les bontés dont nous honnore un grand Seigneur, sont de nouvelles entraves qu'il met à notre dépendance; plus il nous comble de bienfaits, & plus il s'acquiert de droits sur notre liberté.

Le mal étoit fait, & les réflexions inutiles; je perdois une femme, mais je m'en consolois en pensant que sa perfidie la rendoit indigne de mes regrets; il n'étoit

queſtion pour lors que de ſortir de l'état où je me trouvois ; je n'avois pas lieu de croire qu'après la ſcene précedente, le Préſident me laiſſat le maître de la divulguer ; j'avois du bien, des créatures, & j'aurois été écouté : cette avanture nouvelle eut réveillée celles que la faveur avoit aſſoupies, toutes idées qui me prouvoient que je ne devois attendre ma liberté que de moi-même ; pour cet effet, je cherchai à tâton les fenêtres dans l'intention, quelque riſque qu'il y eût à courir, de m'y précipiter, eſperant que le Ciel protecteur de ma cauſe prendroit pitié de la ſituation où je me trouvois ; mais mes recherches furent vaines ; s'il y avoit des croiſées, elles étoient ſi hautes qu'il m'étoit impoſſible d'y atteindre ; cet obſtacle imprévû renouvella ma douleur, je me mis à jetter des cris terribles ; mais en me promenant avec action, je rencontrai ſous ſous mes pieds une ouverture par laquelle je fus précipité dans ces lieux tenebreux.

Je tombai ſi malheureuſement, ſi j'o-

me ſervir de ce terme ſans offenſer le Ciel, que je ne me fis aucun mal, je regrettai mille fois de ne m'être pas tué lorſque je reconnus l'affreux état où j'étois réduit; je ne m'étendrai point, ô mon cher compagnon d'infortune, ſur les réflexions déſeſperées que je fis dans ces affreux momens; votre propre experience ne vous perſuade que trop, & je ne me propoſe dans l'hiſtoire que je vous fais, que de vous porter par le détail dans lequel je vais entrer, à la patience & à l'obligation indiſpenſable de conſerver des jours dont vous n'êtes pas le maître, & dont il faut rendre compte un jour.

Après avoir épuiſé mes regrets & ma douleur je me levai & je parcourus ce tombeau vivant: le premier jour (ſi une nuit éternelle peut s'appeller ainſi,) ſe paſſa à errer dans cet azile obſcur, nul ſoupirail ne l'éclairoit, & je ne trouvois aucune iſſue qui put me faire eſperer d'en jamais ſortir; je me fatiguai vainement pendant deux autres jours, à la même recherche,

tout espoir m'étoit ôté ; il faloit perir & je n'en pouvois douter : déja la faim commençoit à me presser, le sommeil vainement voltigeoit sur mes tristes paupieres : à quoi se résoudre dans cet abandonnement universel : au désespoir, c'étoit là mon seul refuge ; il s'emparoit insensiblement de mon ame, l'affreuse image de la famine me faisoit frémir à son effroyable aproche, la mort seule pouvoit m'en délivrer: La foiblesse où j'étois m'avoit étendu de mon long par terre, à peine pouvois-je me relever ; mais un transport furieux ayant rassemblé mes forces, j'allois sortir de ma place dans l'intention de me casser la tête contre la muraille, lorsqu'en apuyant la main pour me relever, j'écrasai par la pesanteur de mon corps, un je ne sçais quel animal qui jetta un cri, & qui me mordit de toutes ses forces ; je fus si effrayé de cet évenement que je m'éloignai avec horreur de cet endroit fatal: tout fait fremir quand l'ame est troublée, & porte l'imagination à l'ex-

trême ; la mienne se persuada qu'un serpent étoit l'auteur de ce qui venoit d'arriver ; cette idée fit passer celle que j'avois de me détruire, & en fuyant à grands pas dans l'obscurité, je pensai rencontrer une mort que je voulois me procurer un moment auparavant.

Je me heurtai vingt fois dans les détours du labirinte souterain, & la crainte que j'avois de ce serpent que je me figurois, ne me fit arrêter que lorsque ma lassitude fut à son dernier dégré ; mes jambes plierent, & je tombai enfin de foiblesse & d'abattement.

Tant de fatigues & de chagrins occasionnerent sans doute un assoupissement qui mît trêve pour quelques instans à mes maux ; ce qu'il y eut d'extraordinaire dans ce sommeil, c'est que bien loin d'être agité de choses conformes à ma situation, mes sens furent rafraîchis par des images agréables qui me rendirent une partie des forces que j'avois perdues.

Je ne sçais quel tems s'écoula pendant

que je dormois, mais ce qui eſt de ſurprenant, c'eſt qu'à mon reveil, je me trouvai bien moins accablé ; en ouvrant les yeux, je m'aperçus avec joye qu'un foible rayon de lumiere m'environnoit ; que le jour eſt charmant quand on le recouvre après l'avoir perdu ! J'accourus avec tranſport, vers l'endroit d'où il me parut venir, dans la douce eſperance d'une liberté prochaine.

Cette lumiere prenoit ſa ſource dans le fond d'un petit caveau, & tranſperçoit à travers les joints d'une pierre de taille ébranlée, & qui ſembloit être ſéparée de autres, par le courant d'une eau qui venoit du dehors, qui dans ſes écoulemens avoit minée peu à peu, le ciment dont elles étoient liées ; le gravier dont la cave étoit remplie en cet endroit, me donna lieu de tirer ces conjectures : le moindre eſpoir dans les cas extrêmes, ſoulage & réjouit ; ſi je parviens, me diſois-je, à tirer une de ſes pierres de ſa place, je ſortirai de mon cruel eſclavage. Animé d

cette idée vrai-semblable, je rassemble toutes mes forces, les pierres ne tiennent à rien qu'à leur pesanteur; je retourne vingt fois à la charge, j'en ébranle une, elle tombe enfin, & me fait une ouverture assez grande pour y passer le corps. A peine suis-je de l'autre côté, que je parcours l'endroit spacieux qui se presente à mes yeux, je jette un cris de joye, en trouvant que c'est une carriere, persuadé qu'elle doit a boutir dans la Campagne; mais quelle est ma douleur en trouvant que le passage en est comblé, & que je n'en suis pas moins condamné à périr! Cette reflexion me rejetta dans mon premier abattement, je m'assis sur les bords d'une pierre, & je me mis à pleurer amerement.

Cependant l'horrible faim qui me tourmentoit, me fit rentrer dans le désespoir; elle m'agita bien-tôt d'une telle fureur, que vingt fois je portai mes dents sur mes propres bras, dans l'intention de les dévorer: Je vous passerai le détail de

tous les mouvemens convulsifs dans lesquels cet affreux état me fit tomber, il est trop effrayant, & ne pourroit s'entendre sans frémir : Je me contenterai de vous raporter que je recourus à l'herbe cruë entre les pierres, à la mousse, & aux racines que je dévorois sans pouvoir trouver du soulagement à la chaleur extrême dont mon estomac brûloit; je passai ces premiers jours comme un homme qui combat contre une mort assurée ; mais les sentimens de religion, l'emporterent sur la tentation de terminer ma malheureuse vie, & persuadé qu'un aussi cruel tourment seroit de quelque prix, je m'étois fait un point de salut, de soutenir les derniers assauts que j'avois à rendre, afin de meriter par ma résignation que Dieu me fit misericorde, & me dédommogea dans l'autre vie des maux que j'avois souffert dans celle-ci.

CHAPITRE VIII.

Danger de se livrer au désespoir. Faim horrible, à quel excès elle porte. Du Teinbre veut se dévorer. Affreuse nourriture dont il se repaît. Ce que peut l'imagination frapée. Idée de nouveaux alimens. Trouve le secret de faire du feu. Lampe extraordinaire imaginée. Quelle espece d'huile dont elle est remplie.

L'On a bien raison de dire, que quand la machine de notre corps est dérangée, que la raison veut envain la gouverner : malgré les sentimens Chrétiens dont je m'étois armé, je m'abandonnai à la rage & à la fureur, & dans cette situation horrible, je me jettai par terre, & j'épuisai le reste de mes forces, pour avancer moi-même mon trépas ; j'y serois enfin parvenu, sans un transport de cerveau occasionné par une fiévre violente, lequel me fascina les yeux, & me representa les objets sous des images differentes ; un nombre de vers qui fourmilloient

ſous une pierre voiſine de l'endroit où mes convulſions m'avoient jetté, me parut un ragoût excellent qui m'étoit preſenté pour appaiſer la faim brulante qui me dévoroit ; je me jettai avec avidité ſur ce mets fremiſſant ; mon apetit vorace ne fit aucune attention au goût de cette nourriture affreuſe ; mais à peine fut-elle paſſée que mon tranſport ceſſant, je repris avec les lumieres de ma raiſon accablée le ſentiment ordinaire ; la connoiſſance que j'eus alors de ce que je venois de faire, me fit dreſſer les cheveux, & mon ame frapée de la ſorte d'aliment dont ſon corps s'étoit repû, lui faiſoit imaginer que ces vers dans mon corps, tous pleins de vie lui rongeoient l'eſtomac : cependant toute horrible que fut cette nourriture, non ſeulement elle appaiſa ma faim, mais encore elle me plongea dans un conſolant aſſoupiſſement ; la fiévre me quitta, je repris de nouvelles forces, & lorſque je me reveillai je me trouvai dans un état tranquille. Je louai Dieu de ce miracle, &

après bien des reflexions, je pris le parti enfin de me livrer entierement entre les bras de la Providence.

Je passai trois jours & trois nuits sans que je fusse agité d'aucun besoin de manger, soit que la sorte d'alimens dont je m'étoit repu fut un suc au-dessus de ceux qui nous sont ordinaires, ou que le dégoût que le souvenir m'en laissoit alla au devant des apetits prochains; cependant le quatriéme, la faim reprenant son empire, mon esprit alors combattu entre la necessité & l'antipatie, imaginoit mille sortes de moyens de me rassurer sans être obligé de recourir à cette répugnante nourriture; un nombre de lezards, de rats, de taupes & de souris qui paroissoient souvent devant moi, me sembloient encore plus suportables que ces vers vivans, dont la seule idée me faisoit fremir; à cette idée se joignit celle d'imaginer les moyens de ne les pas manger crûs; ils étoient difficiles, comment trouver ceux de faire du feu: les dernieres extrémitez

aiguiſent l'imagination ; il y avoit aſſez de cailloux qui pouvoient par leur froiſſement me procurer l'avantage que je cherchois ; mais il ne me venoit aucun expedient dans l'eſprit pour fixer les étincelles du feu qui en devoient jaillir ; cependant à force d'y penſer, je me flattai que je réüſſirois, & preſque ſur de l'effet propoſé, je me mis en devoir de tenter cette entrepriſe.

J'arrachai pluſieurs racines ſéches qui deſcendoient depuis la voûte juſques à terre ; j'en fis une eſpece de petit bucher que j'arrangeai de ſorte que le feu y pouvoit prendre aiſément ; je déchirai enſuite un morceau de ma chemiſe, & je le réduiſis en charpie la plus fine qu'il me fut poſſible ; je la mis en un petit tas ſur une pierre, enſuite je fus chercher un caillou que j'eûs bien-tôt caſſé en pluſieurs parties en le jettant avec roideur contre d'autres, je les battis aſſez long-tems au deſſus de ma charpie, ſans que le feu que j'en faiſois jaillir pût s'y fixer ; je commençois

à déſeſperer de pouvoir réuſſir; mes forces épuiſées par l'agitation de ce frottement, m'avoient obligé de le ceſſer, lorſque contre tout eſpoir, je vis une petite fumée qui ſortoit de la charpie; je m'aproche avec joye, je ſoufle doucement; elle s'enflame, je la tranſporte adroitement ſous le petit bucher, & le feu y prend; la chaleur ſe répand bien-tôt aux environs : je ſouffrois du froid; l'affreuſe obſcurité commençoit; ce phenomene nouveau pour moi, diſſipe pour un moment mes ſombres chagrins, & rend mon cœur ſuſceptible d'un rayon de joye dont il avoit été juſqu'alors incapable.

La faim dont l'empire eſt au-deſſus de tout les autres égards reprit bien-tôt le deſſus, elle ſe faiſoit trop bien ſentir pour ne pas ſonger à la ſatisfaire; je ne pouvois me réſoudre à retourner aux alimens dont j'ai parlé, le ſeul ſouvenir m'étoit en horreur; la nuit où pour mieux dire le feu, avoit éloigné les animaux, que

j'avois destinez à ma nourriture, j'eus beau faire mes efforts pour en attraper quelqu'un ; mais plus habiles & plus tranquilles que moi, ils se mocquoient de mes soins ; je ne trouvai rien qui put supléer à leur deffaut, que quelques gros escargots, leur vûë me fit naître l'idée de les mettre dans la braise, mon estomac me persuadant que ce ragoût seroit moins opposé à ma répugnance ; j'en fis sur le champ l'essay, j'en ramassai le plus qu'il me fut possible, & après les avoir cuits j'en mangeai & je les trouvai délicieux en comparaison des alimens affreux auſquels ma rage m'avoit obligé de recourir.

Cependant cette nourriture étoit si legere qu'au lieu de calmer la faim qui me dévoroit, elle l'augmenta à un tel point, que je furetois par tout pour trouver les moyens de la satisfaire ; étant à bout de mes recherches, je résolus d'essayer si des vers cuits pourroient être suportables

ils étoient communs, j'en remassai une demie douzaine, je les lavai dans un petit bassin creusé dans la pierre par la continuité de quelques goutes d'eau qui tomboient de la voûte, & en ayant farcis les coquilles des escargots que j'avois mangez, je les mis sur le charbon où elles ne tarderent pas à bouillir.

Je fus assés surpris de reconnoître au bout de quelques instans, que mes coquilles se rempliſſoient d'une huile dont l'odeur n'étoit point désagréable, les vers changeoient de formes & se coloient, comme une friture dans leurs propres graisses; je retirai l'une de ces coquilles, je la laissai refroidir, & j'hazardai de tâter de ce ragoût, je le trouvai non seulement passable, mais d'un goût délicat... oui; délicat, continua du Teimbre, s'apercevant à la mine de la Presidente, & à la mienne de la repugnance que ce seul recit nous faisoit, vous en ferez bien-tôt l'experience, & vous connoitrez

que la faim eſt un diſpoſitif certain à l'apetit.

Satisfait d'avoir trouvé les moyens de conſerver une vie que j'étois à la veille de perdre, j'achevai de me raſſaſier, des mets que mon induſtrie m'avoit fait découvrir; je fus enſuite au petit réſervoir, où j'étanchai ma ſoif, après quoi je me raprochai de mon feu, où je préparai de la mêche en cas qu'il s'étaignit pendant que je dormirois; après cette précaution, me ſentant accablé de ſommeil, je m'étendis par terre & je m'aſſoupis profondement.

Je paſſai la nuit beaucoup plus agréablement que les précedentes, l'eſpoir de la liberté, qui domine toujours dans un priſonnier, me fit rêver aux moyens de me la procurer; je me reſſouvins de la maniere dont j'avois été précipité dans le ſouterrain, me preſuadant qu'elle ſubſiſtoit, je penſai que ſi je pouvois parvenir à retrouvrer la trappe, qu'il ne me ſe

roit pas impossible, avec un peu de peine & de travail, d'y remonter & de me procurer mon élargissement. Mon imagination arrangeoit déja des pierres pour atteindre à ce passage, il ne s'agissoit que d'avoir de la lumiere pour faire la visite des caves, & c'est ce qui me parroissoit le plus difficile; cependant à force d'y songer je crus avoir trouvé les moyens de supléer à ce besoin: L'huisle qu'avoient rendus les vers que j'avois mis sur le feu me frapa; j'imaginai qu'en en rassemblant une grande quantité, j'en tirerois assez pour entretenir une lampe, & que quoiqu'il en arrivât, cette découverte me seroit d'un grand secours dans un lieu si ténebreux, & où le jour étoit d'une si courte durée.

Je fis l'experience le même jour de ce que je viens de dire; en moins de quatre heures, je me vis de l'huile sufisamment pour plusieurs jours, je trouvai des pierres creuses dans lesquelles je fis cette ope-

ration, mon luminon fut formé de plusieurs brins de fil que je tirai de ma chemise, un caillou concave fut ma lampe, & muni de ce soleil tenebreux, j'entrai dans le souterain.

CHAPITRE IX.

Du Teimbre fait la visite des caves. Apparition affreuse d'un corps mort. Nouveau sujet d'effroi & d'étonnemens. Caracteres écrits sur les murs, histoire d'un Anglois. Bâtit le souterain & en quelle vûë.

JE n'eus pas fait trente pas dans les caves, que les premiers objets sur lesquels j'arrêtai mes regards, me saisiren d'effroi & d'horreur; le premier qui me frapa les yeux au détour d'une de ses issuës, fut le cadavre d'un homme qu l'humidité avoit conservé dans son entier mes sens se glacerent à cette vûë, & mo premier mouvement fut de m'éloigner d ce fatal endroit; mais ayant remarqu

que le mort étoit revêtu d'une chemise, qui pouvoit m'être d'un grand secours dans l'extremité ou je me trouvois, je posai la lampe à terre, pour la lui ôter, ce que je ne fis pas sans beaucoup de repugnance, par l'antipatie naturelle qui se trouve entre la vie & la mort, il fut heureux, que ma lampe fut à l'abri des évenems; il étoit infaillible qu'elle me fut échapée des mains, ou que l'aisle d'une chauve-souris ne l'eût éteint; plus d'une demie douzaine de ces animaux avoient choisis leurs azile sous la chemise du cadavre; je ne l'eus pas plûtôt touché qu'elles s'envollerent en jettant de lugubres cris; je tremblai de ces aspects siniſtres, j'en reculai de plusieurs pas, mais revenant à moi-même, par l'envie que j'avois de ne pas perdre un bien dont je prévoyois l'utilité, j'achevai d'arracher la chemise & je quittai le mort, en plaignant, dans le fond de mon cœur, la triste destinée qui l'avoit fait perir dans

ce lieu ſi malheureuſement.

Je m'éloignois de ce fatal endroit, lorſqu'en portant les yeux dans le fond d'un caveau voiſin j'entrevis des carracteres écrits ſur le mur avec du charbon, je fus d'une ſurpriſe extrême à cette découverte : Comment ſe peut-il, me di-je interieurement, que l'on ait pû tracer ce que je vois ? Il a fallu du feu & de la lumiere, il n'a pas été poſſible d'en acquerir que par les moyens que j'ai conçus ; il eſt donc vrai que deux eſprits ont imaginez les mêmes choſes ; malgré la repugnance que j'avois pour le mort, ma curioſité l'emporta, j'entrai dans le caveau où j'eus bien-tôt d'autres ſujets d'admiration.

La premiere choſe qui me frappa, fut de le voir meublé, d'un lit, de deux chaiſes & d'une table ; dans une vieille armoire je trouvai une cruche, pluſieurs bouteilles, un couteau, deux aſſietes de terre, & pluſieurs autres uſtencilles de cette

eſpece. Cette découverte en me prouvant que je n'étois pas le ſeul qui eut habité le ſouterain, me fit penſer que la proprieté de toutes ces choſes me ſeroit d'une grande utilité dans ce lieu de tenebre & d'horreur; mes yeux ſe porterent enſuite ſur d'autres objets; il pendoit de la voute une lampe dont je ne pus diſtinguer le métail, à cauſe de la noirceur dont elle étoit environnée, une corde attachée à l'un des côtez du caveau, ſervoit à la monter & à la deſcendre, preuve nouvelle qui ne me donnoit pas lieu de douter, que ces Catacombes avoient eûs leurs habitans; plus je faiſois ces reflexions & plus ma curioſité augmentoit.

A l'angle gauche du caveau pendoient à la muraille deux habits l'un d'homme, l'autre de femme, dont la mode me fit juger qu'ils étoient très-anciens n'ayant aucune connoiſſance d'en avoir vû de ſemblables, cependant ils me parurent Anglois, & les ſuittes me firent connoître que je ne me trompois pas.

Je ne ſçavois que penſer des choſes que je voyois, & plus j'y faiſois de reflexions, & plus ma curioſité augmentoit, j'eſperai que ſi je parvenois à déchiffrer les caracteres tracez, ils me donneroient des lumieres dont je pourrois profiter, où qu'ils m'aprendroient à quel deſſein ce ſouterain avoit été bâti; je portai ma lampe à la muraille, l'écriture étoit grande & liſible, & quoiquelle fut un peu effacée, j'y lus aſſés aiſément ce qui ſuit.

Moi George d'Harouſtan Gentihomme Anglois Officier de Sa Majeſté Britannique ai fait bâtir ce ſouterain dans l'intention dans faire un Magaſin de Munition de Guerre & de Bouche, & d'y cacher un nombre conſiderable d'homme d'élite pour faire réuſſir une conjuration laquelle je travaille depuis ſept ans, afin de m'emparer, au nom de la Reine ma Maîtreſſe, de la Province de .... le temps avoit effacé deux lignes, celles-ci ſuivoient.

La veille du jour où devoient jouer tous les reſſorts préparez depuis tant d'années, Anne de Windorf ma femme Irlandoiſe, trahiſſant lâchement les interêts de ſon mari & de ſa nation, découvrit au Gouverneur de la Capitale, une partie des brigues qui ſe tramoient, & cela parce que ſa beauté.... cet avis m'étant donné à propos..... ſeur que cette azile avoit échapé à la déclaration d'Anne de Windorf, par la ſage précaution que j'avois priſe de ne lui en avoir jamais fait confidence, je montai dans ſa chambre, je lui bandai les yeux, & lui mettant le poignard ſur le cœur, je l'obligeai à me ſuivre, & par des détours à moi ſeul connus, je la conduiſis dans cet endroit; là je déclarai aux amis que j'y tenois cachez, que notre complot étoit découvert, & pour leur prouver mon indignation, je leur livrai ma propre femme, & leur permis de la juger ſelon ſon crime; l'on tint un grand conſeil de guerre à ce ſujet; quoi qu'el-

le eut mérité la mort, les Juges ne la condamnerent qu'à reſter dans ce ſouterain le reſte de ſes jours.

Un mois après ce jugement, étant informé, que les recherches qu'avoient fait le Gouverneur étoient un peu paſſées, & que les gardes étoient moins exactes, j'hazardai de faire ſortir mes camarades, les uns après les autres, afin de ne point riſquer à nous perdre à la fois, & que la retraite fut plus facille; ma politique me réüſſit, & de quatre cens hommes que nous étions, il ne s'en perdit pas un, & avant quinze jours je me trouvai le dernier.

Il ne reſtoit plus que moi & la malheureuſe Anne de Windorf dans le ſouterain, ma retraite étoit aſſurée, & je devois m'en fuir la même nuit, lorſqu'en me rendant à la trape que j'avois fait conſtruire, & qui, placée dans une chambre du Château que j'occupois, ſeroit de communication, je le trouvai murée nou-

vellement de pierre de taille ; je crus m'être trompé, je fis de nouvelles recherches, mais elles furent vaines ; je ne connus que trop que j'étois de nouveau trahi.

Je revins furieux vers l'endroit, ou je croyois trouver ma Perfide femme, mais elle n'y étoit plus ; une lettre laissée sur une table m'aprit que pour se vanger, de la Barbarie que j'avois eû, dit soit-elle, de la vouloir perdre, qu'elle avoit crûë devoir me traiter de la même façon : qu'un de mes amis gagné, lui avoit prêté la main pour se sauver, & qu'il avoit été convenu que pour éviter mon ressentiment, je ne reverrois jamais le jour.

Il n'y a que les ames foibles qui s'abandonnent aux imprécations & au déseſpoir ; au lieu de me tourmenter inutillement à me plaindre de mon sort, je me mis à travailler pour me procurer la liberté ; dix ans se sont écoulez vainement dans ce penible travail, deux caves ont été remplies

inutillement de pierres & de la terre que j'avois fouillé pour me préparer le paſſage; pendant ce tems mes vivres conſumées, me faiſant connoître que tout eſpoir m'étoit ôté, j'ai pris enfin la genereuſe réſolution de terminer par un fier abandon de la vie.....

L'écriture finiſſoit en cet endroit, ce ne fut pas ſans chagrin que je ne pus aprendre la ſuite de cette hiſtoire; je portai ma lumiere vers les murailles voiſines, eſperant d'en trouver la fin, mais ma recherche n'aboutit qu'à me faire rencontrer deux barils dans leſquels il y avoit eu autres fois ſans doute des vivres que le tems avoit reduit en pouſſiere.

Je paſſai le reſte de la journée à viſiter les caveaux voiſins; j'y trouvai mille petites uſtancilles neceſſaires pour les aiſances de mon malheureux ſéjour.

Avant que de quitter ce quartier tenebreux, je troquai ma lampe contre celle dont j'ai parlé, enſuite j'enfilai une gran-

de cave où je ne vis rien qui arrêta ma curiosité ; je passai devant trois autres qui étoient comblées de pierres & de terre qui devoient y avoir été aportées avec bien de la fatigue & du tems ; je ne doutai pas que le malheureux d'Haronstan ne fut l'auteur de ce penible travail, & que l'endroit que j'avois pris pour une carriere, n'eut été creusée par ce laborieux prisonnier.

CHAPITRE X.

Nouveau carracteres trouvé. Histoire d'Anne de Windorf. Danger de sacrifier une fille à l'interêt. Femme déguisée en homme par ordre de son mari jaloux. Sa frayeur à l'occasion d'un voleur qui se trouve dans sa cheminée. Ce que cet évenement occasionne. Combien les femmes sont curieuses. Punition d'Anne de Windorf.

JE faisois de cruelles reflexions sur ces choses, lorsque je m'aperçûs que la fraîcheur de la nuit & de l'humidité me

glaçoient les ſens, je réſolus de retourner à mon premier domicile, & de remettre au lendemain, à examiner le reſte des caves. Je me chargeai d'une partie des uſtencilles dont j'ai parlé & tournai à gauche pour regagner l'ouverture, mais ayant rencontré un petit caveau j'eûs la curioſité d'y entrer; toutes les murailles en étoient écrites, je me déchargeai des choſes qui m'incommodoient, & je lus ce qui ſuit.

L'infortunée

ANNE DE WINDORF

à ceux ou à celles qui liront ces triſtes lignes.

O vous qu'une fortune horrible conduira dans cet affreux ſéjour, conſolez vous, & aprenez, comme j'ai fait, pour rencontrer la vie dans les tenebres du tombeau. Je ſuis née à la Haye de parens Nobles & refugiés; ma beauté plût à un Anglois qui étoit réſident ſecret en notre

Ville,

Ville, ſes richeſſes, ſes déſirs, une mere interreſſée, & malgré l'antipathie que j'avois pour lui, je lui fus ſacrifiée, le premier jour de mon Hymen fut celui de mes malheurs.

Quelques mois après ce mariage cruel, mon mari fut obligé de partir pour achever une entrepriſe dont ſa patrie l'avoit chargé. Il avoit trop lieu de croire, par les ſoupirs qui m'échappoient ſouvent, que je n'étois pas trop contente de mon ſort, & ſa jalouſie lui faiſant craindre que je ne lui manquaſſe pendant ſon abſence, il ne voulut pas me perdre de vûë, & pour cet effet, m'obligea de le ſuivre & de me déguiſer en homme; je me prêtai à ſes déſirs avec plus de douceur qu'il n'en devoit attendre d'une femme qui lui étoit ſi peu attachée.

Une nuit que je ſoupirois, ce qui ne m'étoit que trop ordinaire, j'entendis un certain bruit dans la chambre qui me fit penſer qu'il devoit être de quelques voleurs; je prêtai l'oreille avec plus d'at-

tention, & ne pouvant douter qu'il n'y eût quelqu'un de caché, je pouſſai mon mari, & je lui apris, le plus bas qu'il me fut poſſible, après qu'il fut éveillé, le ſujet de ma frayeur ; il me dit de ne rien craindre, ſe leva doucement, ſe ſaiſit de ſes piſtolets qu'il avoit coutume de mettre ſur une table, ouvrit la porte, & cria au feu, ſupoſition pour avoir plûtôt du ſecours, & pour ne pas faire croire à celui qui étoit dans la chambre qu'il fut queſtion de lui.

Aux premiers cris qui furent faits tous nos gens accoururent avec des lumieres ; l'on fit alors la recherche du voleur, mais elle fut inutile ; mon mari perſuadé qu'une viſion étoit la cauſe du trouble que je venois d'occaſionner, me traitta de folle, & me gronda de ce que je m'étois miſe en riſque de découvrir mon ſexe: nonobſtant ce qu'il put me dire à ce ſujet, je voulus qu'on laiſſât des bougies, fortement perſuadée que je ne m'étois pas trompée ; dès que tout le monde fut ſor-

ti mon mari ſe rendormit.

Je commençois moi-même à m'aſſoupir lorſque j'entendis le même bruit qui m'avoit inquietté ; j'entrouvris les yeux & je vis deux jambes qui ſortoient de la cheminée ; je jettai un cris horrible à cette vûë, mon mari ſe réveilla en ſurſaut, me demanda la cauſe de ce ſecond effroi & ſur ma réponſe ſe jetta à bas du lit, & fut droit à la cheminée.

Cependant le voleur qui avoit échapé aux premieres recherches, concevant, à mes nouveaux cris, qu'il alloit être découvert, ſortit de ſon azile, & voulut ſe ſauver ; mais mon mari lui ayant mis la main ſur le colet, comme il ſe baiſſoit pour s'évader, celui-ci ne crut pas devoir ſe laiſſer prendre, & ſe deffendit de toutes ſes forces ; à ce combat j'augmentai mes clameurs, nos domeſtiques reparurent bien-tôt, mais tandis qu'il tâchoient de ſecourir mon mari que le voleur tenoit à la gorge, l'on frappoit à grands coups redoublez à la porte de la rue,

avec menace de l'enfoncer ſi on tardoit plus long-tems à l'ouvrir.

Le Portier qui avoit refuſé juſques-là d'ouvrir ſa porte, ayant apris que c'étoit le Gouverneur de la Ville, ne crut pas devoir le faire attendre plus long-tems. Ce Seigneur revenant de ſouper, s'étoit arrêté à mes cris, & avoit voulu ſçavoir, ſans doute, ce qui les occaſionnoit; j'étois ſi émuë & ſi effrayée qu'il ne lui fut pas difficile de connoître, au déſordre de mon ajuſtement, que j'étois femme; mon mari qui ſe trouva alors délivré du voleur, & qui entretenoit le Gouverneur s'apercevant de mon dérangement, me lança un regard trop expreſſif pour que je ne l'entendiſſes point; la frayeur que j'en eûs, me fit enfoncer dans mon lit, & me cacher de mes rideaux.

Le Commandant feignit de n'avoir fait attention à aucunes de ces choſes; il ſe retira après avoir envoyé chercher la Garde, à qui il ordonna de conduire le voleur en priſon.

Lorsque je fus seule avec mon Epoux, j'essuyai la plus cruelle scene; il me menaça de me maltraitter si jamais il arrivoit que mon sexe fut découvert par mon imprudence; je promis d'être plus réservée à l'avenir: Cela le calma & il n'en fut plus question.

Un jour que j'étois occupée à travailler, ce qui m'arrivoit toutes les fois que mon mari étoit dehors, le Gouverneur entra & venant droit à moi, il me demanda si la Dame de la maison y étoit; je ne m'attendois ni à la visite de ce Seigneur, ni à cette question; je lui répondis en baissant les yeux, que celui qui l'occupoit n'avoit point de femme, & qu'il se trompoit. La maniere embarrassée avec laquelle je proferrois ces mots, donna des soupçons au Cavalier & me fit regarder fixement, la rougeur qui me monta au visage dans ce moment, les confirma sans doute; il me dit que j'avois beau me déguiser, qu'il me reconnoissoit aisément pour l'aimable femme qu'il avoit vû la

nuit si effrayée de l'aparition d'un voleur ; j'eus beau vouloir m'en deffendre dans la crainte du ressentiment de mon mari, je fus obligée d'en convenir ; cette confirmation fut suivie de la déclaration la plus tendre ; il m'assura que ma premiere vûë l'avoit charmée, & que c'étoit à l'impression qu'elle avoit fait sur son cœur, que je devois la visite qu'il me faisoit.

Le Gouverneur sçût s'exprimer avec tant de politesses qu'il me prevint en sa faveur ; l'aversion d'une femme pour un mari, n'est pas un préjugé malheureux pour un Amant ; celui-ci quoique d'un certain âge, étoit aimable & complaisant ; il me prit par mon foible en se montrant compatissant sur la dure necessité de cacher, disoit-il tant de charmes, détesta avec des termes choisis, la cruauté de parens qui sacrifient une aimable fille à un vil interêt : à ces discours séducteurs, il joignit les offres les plus gratieuses & des assurances positives qu'il me protegeroit, si j'étois assés malheureuse pour

que je fusse dans le cas d'en avoir besoin; il n'en faloit pas tant pour gagner ma confiance, & la confiance d'une femme est un grand acheminement à l'amour.

Plus un mari est dissimulé pour une femme, plus il affecte de se défier d'elle, & plus il irrite sa curiosité; j'étois pressée d'un désir extrême de pénetrer les raisons secrettes qui obligeoient mon Epoux à tenir la conduite la plus extraordinaire; il se déguisoit souvent, alloit & venoit tous les jours de la Ville à la Campagne, recevoit à chaque instant de nouveaux visages, dont aucun ne reparroissoit jamais; quelquefois même il m'enfermoit dans ma chambre, tantôt il avoit l'air gai, tantôt distrait, & son esprit, en un mot, étoit tellement occupé, qu'il ne se souvenoit de moi que lors qu'il étoit agité des mouvemens de sa défiance ou de sa jalousie.

Quoique je visse de tems en tems le Gouverneur en secret, & que je lui fusse entierement attachée, je ne lui avois point

encore fait part de toutes ces choſes ; malgré les foibleſſes d'une femme, il ſemble que le Sacrement imprime des caracteres dans ſon cœur, qui lui rend reſpectable ce qui en dépend ; je ne doutois pas qu'une entrepriſe de conſéquence ne fut le motif de la conduite extraordinaire de mon mari, & quoique je fuſſe ſans goût pour lui, je ne pouvois m'empêcher d'être ſenſible à ſes procedez & à ſa défiance ; pour l'en punir, je réſolus d'aprofondir ſes ſecrets & de lui faire connoître que quelque habile que ſoit un homme, il lui eſt bien difficile de ſe maſquer aux yeux d'une femme.

Je m'étois aperçûë fort ſouvent, que mon mari ſe relevoit preſque toutes les nuits, & qu'il alloit travailler dans un cabinet, dans lequel des lumieres étoient toujours allumées ; après que je me fus aſſurée, une nuit qu'il dormoit profondément, je me relevai, & ayant trouvé la clef à la porte de ce cabinet, je m'y gliſſai adroitement ; la vûë d'un papier

nouvellement écrit, me fit penser qu'en le lisant, je trouverois peut-être une partie des choses que je soupçonnois ; je le lûs, & ne fus pas peu surprise de voir le projet d'une conjuration qui devoit avoir lieu au premier jour, & qui servoit d'instruction aux conjurez, pour se deffaire de ceux qui étoient en place, & qui pouvoient s'opposer, par leur fermeté, au succès de l'entreprise ; le Gouverneur étoit l'un des premiers qui devoient tomber sous les coups ; je frenis à cette connoissance, & je combattis long-tems entre ce que je devois à l'Epoux & à l'Amant ; je ne pouvois parler sans perdre l'un, & si je me taisois je laissois périr l'autre ; enfin je me décidai, & je crus que sans compromettre mon mari, je pouvois donner avis au Gouverneur du sort qui le menaçoit : Je lui écrivis à ce sujet avec tous les ménagemens qu'il me fut possible de garder dans une occasion aussi délicatte, ma lettre lui fut exactement renduë ; mais une réponse qu'il me fit, ayant été surprise par

mon mari qui jugea sans doute parce quelle contenoit, qu'il étoit découvert; il entra dans ma chambre, me banda les yeux, & me montrant un poignard, m'avertit que si je jettois le moindre cris, qu'il m'en perceroit le cœur; rien n'est plus accablant que le crime, les reproches secrets que j'avois à me faire me firent obéir avec douceur; je montai en carrosse, & après quelques heures de chemin je me sentis transporter, & lors qu'on m'eût ôté le bandeau, je me vis au milieu de plusieurs hommes inconnus dans ce souterain.

Je ne sçais quelles raisons furent causes que mon mari ne me fit pas perir tout d'un coup, peut-être fut-il bien aise de prouver avant que de se deffaire de moi, que ce n'étoit point à sa conduitte ni à son indiscretion, qu'on devoit attribuer la cause de leurs secrets évantez, ou crut-il devoir observer un ombre de justice, en se défaisant de moi, à cause des parens illustres que j'avois, dont il avoit lieu de craindre le ressentiment; quoi qu'il en soit,

ont tint un Conseil de Guerre, mais contre l'esperance de mon cruel Epoux, j'eus la vie sauve ; ma jeunesse, & peut-être mon peu de beauté, émurent la compassion de mes Juges ; l'un d'eux même qui étoit le plus acrédité, me fit part une nuit du dessein qu'il avoit de me sauver, en m'assurant que cela étoit d'autant plus facile, que leur chef mon Epoux n'étoit aimé de personne, & qu'il y avoit long-tems qu'on cherchoit les occasions de se deffaire de lui.

L'horreur que j'avois de périr toute vivante dans ce lieu terrible me fit accepter avec joye l'offre qui m'étoit faite ; malgré la vigilance avec laquelle mon mari m'observoit, le tour de mon nouvel Amant étant venu pour sortir de ce souterrain il me fit déguiser adroitement en soldat, au lieu de celui qui devoit l'accompagner je me trouvai à sa suite, & je sortis de cet horrible enfer.

Mais à quoi servent tous les efforts humains contre les décrets de la Providen-

ce ; & comment un pêcheur peut-il s'imaginer de se soustraire à la justice divine ? mon mari qu'on avoit abandonné dans le souterain, & que je croyois perdu pour jamais, trouva le secret, au bout de quelques années, de sortir du souterain ; le ressentiment qu'il avoit contre moi, le fit sans doute informer de ce que j'étois devenue, & ayant apris que dès que j'avois été libre, j'avois abandonné celui auquel je devois ma liberté, pour retourner vers le Gouverneur que j'aimois, où je me livrois sans aucune crainte au goût que j'avois pour lui, informé, dis-je, de toutes ces choses, & formé pour les grandes avantures, il résolut de me punir de tous les tours que je lui avois jouez ; pour cet effet il profita de l'occasion favorable du séjour que j'étois allé faire dans une maison de campagne, & parut à mes yeux une nuit, que j'étois couchée & que je l'attendois le moins, sa vûë me glaça tellement d'effroy qu'une foiblesse ayant succedé, il se rendit aisément le maître de mon sort,

CHAPITRE DERNIER.

Suite de l'hiſtoire d'Anne de Windorf. Lacune qui l'interrompt. Conſeil ſalutaire de cette femme. Secours divin conſerve ſa vie par le moyen d'une louve qui l'allaite. Doute de du Teimbre, retourne dans le caveau, & comment finit cette troiſiéme partie.

IL eſt aiſé de juger de la douleur affreuſe que je reſſentis, lors qu'en revenant de mon évanoüiſſement, je reconnus à la lumiere d'une lampe qui éclairoit un ſombre caveau, que j'étois renfermée dans l'affreux ſouterain, dont j'étois ſortie ſi heureuſement.....

Un ſalpêtre épais qui ſuoit & qui tranſperçoit au travers du mur, continua du Teimbre, avoit effacé dix où douze lignes celles-ci ſuivoient.

O (vous s'il eſt vrai qu'il y ait quelqu'un d'aſſés malheureux d'y venir après moi) ſervez-vous de votre religion pour adou-

cir vos maux ; offrez-lui ce ſuplice en réparation de vos offences ; la grace vous conſolera, & vous coulerez au milieu des horreurs, des jours ſereins & remplis de paix ; depuis deux ans que je vis dans cet affreux repaire, j'ai pratiqué ces ſaintes maximes, & j'y attends ſans amertume le moment qu'il plaira au Ciel d'y terminer mes malheureux jours.

L'hiſtoire d'Anne de Windof finiſſoit ainſi ; je vis encore quelque choſe d'écrit à la muraille voiſine, j'y portai ma lumiere, & j'y déchiffrai ces mots.

SECOURS DIVINS.

Seigneur que ta miſericorde eſt grande & adorable, prête à périr de faim tu me procure la vie par ce qui devoit me l'ôter.

Qui croira jamais qu'une louve me l'ait conſervée, & qu'au lieu de porter ſur moi une dent meurtriere, elle m'offre un lait que la nature a reſervée pour ſes petits ; grand Dieu que tes décrets ſont admira-

bles : Cet animal ſemble m'inviter à me repaître de cette nourriture, & devient pour moi un ſujet de conſolation & de douceur.

Cet article me ſurprit autant qu'il me toucha; il n'y eut qu'un doute qui me reſta ; je n'étois pas ſurpris qu'Anne de Windorf, (ſi c'étoit d'elle dont il fut queſtion dans ce paſſage) eut conſervée ſa vie par le moyen extraordinaire dont elle remercioit Dieu ; l'hiſtoire prouve de pareils évenemens, mais d'imaginer par quelle raiſon cette louve s'étoit trouvée dans ces caves avec ſes louveteaux, & comment elle avoit pû elle-même conſerver ſa vie, c'eſt ce qui me paſſoit ; à moins que je ne me perſuadaſſe, que d'Harouſtan le mari de cette femme, n'y eût précipité cet animal vorace dans l'intention de ſe défaire d'Anne de Windorf. Cependant mes inquiétudes à ce ſujet ceſſerent au bout de quelques jours, par une découverte nouvelle que je fis, & que je rapporterai en ſon lieu.

Tout ce que je venois de lire en differens endroits, me fit comprendre que je n'étois pas le seul, qui eut essuyé le sort cruel d'être enterré tout vivant; mais ce qui ne pouvoit pas tomber sous le sens, c'étoit cómment il se pouvoit, que ces lieux dépendissent du tiran sous la cruauté duquel je gemissois : un autre évenement qui ne tarda pas de survenir, me mit encore au fait de cette connoissance, & m'aprit que lors que l'homme est adonné au mal, il trouve toutes sortes de moyens pour remplir ses vûës criminelles, & tôt ou tard le ciel le punit, & je ne doute pas que cela n'arrive bien-tôt.

Ne trouvant plus rien qui m'arrêtât d'avantage, je continuai mon chemin; & après bien des détours, j'arrivai à l'ouverture par laquelle je repassai; il régnoit une sombre obscurité de l'autre côté malgré le feu que j'y avois laissé, & sans ma lampe j'aurois eu bien de la peine à en retrouver la place; je le découvrois avec la main, & rassemblant quelques charbons, & quelques

ques petits morceaux de bois, je soufflois & je travaillois à le rallumer, lorsqu'un bruit sourd que j'entendis, me fit lever la tête pour y prêter attention, je ne pus douter que quelqu'un ne marchoit & qu'il ne vint à moi, je portois mes regards effrayez de ce côté, j'entrevis un grand corps décharné qui accouroit à moi de toutes ses forces, en proferant des mots qui m'étoient inconnus; j'en eus une si grande horreur, & mes sens se glacerent à un tel point, que je laissai tomber ma lampe qui s'éteignit; un instant après l'inconnu me heurta si rudement que nous tombâmes l'un & l'autre à la renverse.

Fin de la troisiéme Partie.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS EN CETTE troisiéme Partie.

CHAPITRE I. *DEsespoir du Comte de D... B... consolation qu'un inconnu lui donne. Aprend qu'une femme a été précipitée comme lui dans le soûterain. Soupçon qu'il a que c'est Meliane. Description des Catacombes.* Page 3

CHAP. II. *Qui étoit la personne que le Comte de D... B... revoit, son étonnement. Discours d'une seconde femme habitante le soûterain. Mets presentés au Comte de D... B... Son horreur à cette vûë, de quelle nature étoient ces alimenz.* 13

CHAP. III. *Histoire que conte l'inconnu. Son goût pour une jeune Demoiselle. Moyens adroits dont il se sert pour lui faire un present.* 20

CHAP. IV. *Plaisir de faire du bien préfera-*

ble à tous les autres. Transport d'un Savetier qui gagne à la loterie. 33
CHAP. V. *Façon singuliere de demander une fille. Succès heureux qui s'ensuit. Inquiétude qu'un Pere donne à sa fille, & pourquoi.* 45
CHAP. VI. *Du Teimbre épouse sa Maitresse. Danger qu'il y a d'avoir une aimable femme. Imprudence de la faire connoître, & de se faufiller avec un plus grand Seigneur que soi. Inconstance d'une femme pour son mari.* 57
CHAP. VII. *Danger de se livrer à ce que la passion nous dicte. Triste épreuve qu'en fait du Teimbre. Maniere dont il est traité par l'Amant de sa femme. Les faveurs d'un homme au dessus de soi sont des chaînes qui vous asservissent. Traitement cruel que le mari reçoit. Est précipité dans un souterain.* 66
CHAP. VIII. *Danger de se livrer au desespoir. Faim horrible, à quel excès elle porte. Du Teimbre veut se dévorer. Affreuse nourriture dont il se repait. Ce que peut l'imagination frapée. Idée de nouveaux alimens. Trouve le secret de faire du feu. Lampe extraordinaire imaginée. Quelle espece d'huile dont elle est remplie.* 77
CHAP. IX. *Du Teimbre fait la visite des*

caves. Aparition affreuſe d'un corps mort. Nouveau ſujet d'effroi & d'étonnemens. Carracteres écrits ſur les murs, hiſtoire d'un Anglois. Bâtit le ſouterain & en quelle vûe. 86

CHAP. X. *Nouveaux carracteres trouvés. Hiſtoire d'Anne de Windorf. Danger de ſacrifier une fille à l'interét. Femme déguiſée en homme par ordre de ſon mari jaloux. Sa frayeur à l'occaſion d'un voleur qui ſe trouve dans ſa cheminée. Ce que cet évenement occaſionne. Combien les femmes ſont curieuſes. Punition d'Anne de Windorf.* 95

CHAP. XI. *Suite de l'Hiſtoire d'Anne de Windorf, Lacune qui l'interrompt. Conſeil ſalutaire de cette femme. Secours divin conſerve la vie par le moyen d'une Louve qui l'alleitte. Doute de Du Teimbre. Retourne dans la carriere, & comment finit cette troiſiéme Partie.* 109

Fin de la Table des Chapitres de cette Troiſiéme Partie.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, la Troiſiéme Partie *des Memoires Poſthumes du Comte de D... B... avant ſon retour à Dieu*; & j'ai crû qu'on pouvoit en permettre l'impreſſion. A Paris, le vingt-un Novembre mil ſept cens trente-ſix.

MAUNOIR.

Le Privilege ſe trouvera à la fin de l'Ouvrage.

PQ
2013
5M47
e.1-3

Mouhy, Charles de Fieux
Memoires posthumes du comte de D... B... avant son retour à Dieu

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY